Ivo RENS et William OSSIPOW (1979)

Avec la collaboration de Michel Brélaz et d'Ivan Muller

HISTOIRE D'UN AUTRE SOCIALISME

L'école colin sienne 1840-1940

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel : jmt_sociologue@videotron.ca

Site web : <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"

Site web : http://www.uqac.quebec.ca/zonc30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web : <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par M. Ivo Rens, à partir de :

Ivo Rens et William Ossipow (1979)

professeurs respectivement à Faculté de droit et au Département de science politique de l'Université de Genève)

avec la collaboration de Michel Brélaz et d'Ivan Muller

Histoire d'un autre socialisme. L'école colinsienne 1840-1940.

Une édition électronique réalisée à partir du livre de MM. Ivo Rens et William Ossipow avec la collaboration de Michel Brélaz et d'Ivan Muller (1979), *Histoire d'un autre socialisme. L'école colinsienne 1840-1940*. Neuchâtel, Suisse : Les Éditions de la Baconnière, 1979, 210 pages.

M. Ivo Rens nous autorisé, le 15 septembre 2003, à diffuser cette œuvre sur le site des Classiques des sciences sociales.

Courriel : Ivo.Rens@droit.unige.ch

Version html de ce livre disponible en ligne sur le site du professeur Rens, Colins de Ham : <http://www.colinsdeham.ch/>

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte : Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 21 octobre 2003 à Chicoutimi, Québec.

Table des matières

[Avant-propos](#), par Ivo Rens

[Chapitre I.](#) *Vie et œuvre de Colins*

[Chapitre II.](#) *Les origines de l'École en Belgique (1840-1874)*

[Chapitre III.](#) *De Frédéric Borde à Fernand Brouez ou les progrès du militantisme colinsien (1875-1900)*

[Chapitre IV.](#) *La ligue pour la nationalisation du sol (1900-1906)*

[Chapitre V.](#) *L'apogée (1905-1914)*

[Chapitre VI.](#) *Le retour à l'obscurité (1914-1940)*

[Conclusion](#)

[Correspondance inédite d'Agathon De Potter](#)

[Index nominatif](#)

Ivo Rens et William Ossipow (1979)
(professeurs respectivement à Faculté de droit
et au Département de science politique de l'Université de Genève)
avec la collaboration de Michel Brélaz et d'Ivan Muller

Histoire d'un autre socialisme. L'école colinsienne 1840-1940.

Neuchâtel, Suisse : Les Éditions de la Baconnière, 1979, 210 pages.

Publié avec le bienveillant appui du
Fonds national suisse de la recherche scientifique.

[Retour à la table des matières](#)

Histoire d'un autre socialisme. L'école colinsienne 1840-1940 (1979)

Avant-propos

*Ivo Rens,
département d'histoire, du droit
et des doctrines juridiques et politiques
Université de Genève, 1979.*

[Retour à la table des matières](#)

Le présent ouvrage est le troisième et dernier d'une série publiée à la Baconnière et portant sur le socialisme colinsien auquel nous avons consacré en outre plusieurs articles parus dans divers recueils ou périodiques de sociétés savantes. C'est grâce à l'amicale insistance de William Ossipow que nous avons pu mener à chef avec lui une recherche entreprise en 1965 sous l'égide de l'Institut belge de science politique, qui fut patronnée de 1968 à 1970 par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, mais qui, après la publication des travaux susmentionnés, s'était quelque peu enlisée. Que cet ami et ces deux institutions veuillent bien trouver ici l'expression de notre profonde reconnaissance. Nous remercions aussi Michel Brélaz et Ivan Muller de leur précieuse collaboration. Notre gratitude va également à tous ceux qui nous ont apporté une collaboration occasionnelle ou qui nous ont prodigué des critiques et des conseils. Une mention particulière doit être faite ici de l'apport irremplaçable de Marguerite Tufféry sans laquelle nous n'aurions pu entreprendre cette *Histoire d'un autre socialisme*. Sans doute notre travail est-il loin d'avoir l'ampleur que nous avons initialement envisagé de lui conférer. D'autres, espérons-le, voudront bien le compléter par des monographies que

plusieurs aspects de notre sujet nous paraissent mériter. Tel quel, cet ouvrage n'en comble pas moins, nous semble-t-il, une lacune béante dans l'historiographie des socialismes.

Ivo Rens
Département d'histoire
du droit et des doctrines
juridiques et politiques
UNIVERSITÉ DE GENEVE

Histoire d'un autre socialisme. L'école colinsienne 1840-1940 (1979)

Chapitre I

Vie et œuvre de Colins

[Retour à la table des matières](#)

Jean-Guillaume-César-AlexandreHippolyte Colins de Ham naquit à Bruxelles le 23 décembre 1783.¹ Fils, apparemment naturel, de Jean-Guillaume de Colins, ou Colijns, chevalier puis baron de Ham (1729-1799), officier de carrière qui exerça les fonctions de chambellaCésar-Alexandre-Hippn à la cour impériale de Bruxelles, puis de grand bailli du Brabant wallon, et d'une certaine Anna-Josefa Ricot, Ricort ou encore Ricourt, dont l'identité n'a pu être établie, le futur philosophe fut confié à l'âge de sept ans à un savant jésuite, Henri-Joseph Debouche (1738-1805), vicaire de Cornesse, puis de Dison, près de Verviers, qui en assura l'éducation et l'instruction jusqu'en 1801. Ayant initié son élève à la pensée des anciens Grecs, à celle de saint Augustin et de saint Thomas, enfin à celle de Descartes et de Condillac, cet ecclésiastique, qui fut du petit nombre des prêtres jureurs, l'avait admirablement préparé à recevoir l'enseignement des Encyclopédistes. Si Colins subit donc très tôt l'influence de Condorcet et de Rousseau, c'est celle

¹ Ivo Rens, Colins de Ham, notice in *Biographie nationale*, publiée par l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, Tome XXXVII, fascicule 1er. Etablissements Emile Bruylant éd. Bruxelles, 1971, pp. 168-191. Cf. aussi Archives générales du Royaume, à Bruxelles, Fonds Raffin-Tholliard, appelé également Fonds Colins. - Archivonacional de Cuba, Gobierno civil, 1676, 83953. - Archivo central de la Universidad de La Habana, Secretaria general, Expediente: Hipólito Collins (sic), Año 1824. - Catedral de La Habana, Año 1820, Libro 10 de matrimonios españoles, folio 1, partida No 1. - Österreichisches Staatsarchiv, Abt.: Haus-, Hof, und Staatsarchiv. Bestand Staatskanzlei, Frankreich Weisungen, Kart. 281 und 283.

de Condillac qui devait, semble-t-il, le marquer le plus profondément. Sans doute est-ce cette orientation résolument moderniste qui poussa Colins le 23 frimaire de l'an XII (15 décembre 1803) à se porter volontaire comme simple soldat au 8^e régiment de hussards, sous les couleurs de la 1^{re} République française. Hormis une brève interruption de 1811 à 1813, le sort de Colins fut désormais lié jusqu'en 1815 à celui de la Grande Armée, puis de la Vieille Garde, où il termina sa carrière militaire en qualité d'aide de camp du général Exelmans, avec le titre de chef d'escadron, décoré de l'ordre de la Réunion et de celui de la Légion d'honneur.

Il est curieux de constater que la vie militaire et l'épopée napoléonienne ne parvinrent pas à assoupir la curiosité intellectuelle que Debouche avait inoculée à notre personnage. Peut-être est-ce sous l'influence de l'ouvrage posthume de Condillac, *La langue des calculs*, paru en 1798, que Colins profita d'un séjour de garnison à Lille en 1804 pour y suivre des cours de mathématiques et y décrocher même, paraît-il, un premier prix de géométrie. Par la suite, son intérêt se porta davantage sur les sciences naturelles. Ainsi, en 1810, son régiment l'ayant envoyé à l'École impériale d'Alfort pour étudier l'hippiatrique, Colins y suivit aussi les cours du biologiste Louis-Augustin-Guillaume Bosc, spécialiste des invertébrés et précurseur du transformisme, ainsi que ceux de l'agronome Jean-Auguste-Victor Yvart, et, parallèlement, il fréquenta l'Ecole de médecine de Paris où il fut l'élève notamment d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, un autre précurseur du transformisme. Ses études à Alfort furent brillantes : en 1811, il termina son année avec le premier prix et, en 1812, il obtint le diplôme d'agriculteur avec la mention "hors concours". Entre-temps, le 30 septembre 1811, il avait démissionné de l'armée dans le but d'entamer une carrière administrative. C'est dans cet esprit qu'ayant entrepris l'étude systématique de plusieurs établissements publics, il s'intéressa à l'Hospice de Charenton. Malgré les difficultés qu'il rencontra pour y pénétrer, il le visita de fond en comble, et frappé par les innombrables abus qui s'y commettaient à la faveur de la collusion du directeur d'alors avec un illustre pensionnaire, le marquis de Sade, Colins se résolut à les dénoncer dans une *Notice sur l'Hospice de Charenton*, datée de 1812. Cette protestation contre la torture et l'arbitraire ayant atteint son but avant que d'être publiée, le futur philosophe ne se préoccupa plus de son manuscrit qui resta inédit jusqu'en 1970¹ Mais au début de 1813, après la retraite de Russie, compte tenu des dangers qui s'accumulaient aux portes de l'Empire, il reprit du service dans l'armée. S'étant fait distinguer par sa ferveur napoléonienne dans la campagne de France puis pendant les Cent Jours, Colins fut mis à pied par le Ministre de la guerre de Louis XVIII le 2 juillet 1816.

Dès lors, pendant près de deux ans, il partagea son temps entre les études - plusieurs témoignages nous le présentent étudiant la médecine à l'Université de Paris et la pratiquant à l'Hôtel-Dieu - et les complots bonapartistes. Étant en relations suivies avec les exilés bonapartistes d'Angleterre et de Belgique, où il se rendit à deux reprises au moins au cours de cette période, il conçut le

¹ Ivo Rens, "Colins et Sade", dans *Res publica*, revue de l'Institut belge de science politique, 1971, N° 1. - M. Mammerickx, "Jean-Guillaume de Colins de Ham, un agronome alfortien aux sources du socialisme et de la sociologie?", I. L'homme, sa vie, son œuvre et ses études à l'Ecole d'Alfort. II. La formation d'un "philosophe" dans *Recueil de Médecine vétérinaire*, t. CXLVII, juillet et août 1971, Paris, Vigot Frères, pp. 743-764 et 859-875.

projet, passablement romanesque, de délivrer Napoléon à Sainte-Hélène au moyen d'un aérostat. Toutefois, les systèmes de direction des ballons d'alors laissant à désirer, il en imagina un nouveau et en étudia longuement la mise au point. Son projet parut à Exelmans suffisamment sérieux pour qu'il priât son ancien aide de camp de le soumettre à Joseph Bonaparte qui avait trouvé refuge près de Philadelphie. Aussi ne fut-il pas tenté par les propositions qui lui auraient été faites d'entrer avec le grade d'officier général dans l'armée du nouveau Royaume des Pays-Bas, d'autant moins qu'il avait déposé en janvier 1815 une demande de naturalisation française qui, ensuite de son attitude pendant les Cent Jours, ne devait toutefois aboutir qu'en 1831.

Il semble que Colins quitta l'Europe en mai 1818 et qu'il arriva à Philadelphie le mois suivant. Il y retrouva d'anciens compagnons d'armes car les Français exilés y étaient très nombreux. Appuyé par les généraux Bernard et Henri Lallemant, qui étaient des familiers de Joseph Bonaparte, il plaida vigoureusement devant ce dernier le dossier de l'opération aérienne sur Sainte-Hélène, Mais ce fut peine perdue car Joseph avait reçu de son frère des consignes très précises lui demandant de ne rien tenter pour le délivrer. Après avoir essayé de rejoindre le Champ d'asyle, cette curieuse colonie communautaire que les généraux Rigau et Charles Lallemant avaient créée à la frontière des États-Unis et du Mexique avec d'anciens soldats de la Grande Armée auxquels s'étaient joints des réfugiés de Saint Domingue et quelques aventuriers mexicains, Colins, qui arriva sur les lieux après la dispersion de ladite colonie, retourna à Philadelphie où il devint membre correspondant de l'Académie des Sciences naturelles de cette ville qui possède encore de lui un manuscrit intitulé *On a new mode of propelling boats*. Admis dans le cercle des intimes de Joseph Bonaparte, il se lia avec l'ancien lieutenant de vaisseau Sari, né en Corse, qui avait accompagné Napoléon sur le brick l'Inconstant, lors de son retour de l'île d'Elbe, et qui, par un curieux concours de circonstances devint par la suite son beau-frère.

A la fin de 1818, Colins décida de s'installer à Cuba où il semble qu'il ait obtenu assez rapidement - mais on ne sait comment - une terre vierge à défricher. Dans les années qui suivirent, on le retrouve propriétaire d'une plantation de café successivement à San Andrés, puis à Guamutas, dans la province de Matanzas. En tout cas, il fit fortune, grâce probablement à ses connaissances agricoles acquises à Alfort, mais grâce aussi au travail de ses esclaves, ce qui montre bien qu'il n'essaya nullement de rééditer la tentative égalitaire du Champ d'asyle ni de lancer une communauté socialiste du genre de celles qui écloront tout au long du XIXe siècle aux États-Unis. Dans l'intervalle, notre planteur avait épousé le 16 août 1820, en la cathédrale de La Havane, Marie-Louise, née de Saint-Georges, veuve d'un certain André Prince ou Princemps, une créole dont la famille, originaire de Saint-Domingue, s'était repliée sur Cuba. Colins ayant entouré sa vie privée d'un épais mystère, nul n'a pu encore déterminer le nombre d'enfants que lui donna son épouse qui en avait peut-être déjà de son premier mariage. Tout au plus sait-on de façon certaine qu'il est le père du patriote, révolutionnaire et conspirateur cubain Carlos Collins (*sic*) y San Jorge, né le 20 août 1822, et d'une fille prénommée Maria-Bárbara-Carolina-Mathilde, née à La Havane le 2 août 1827, qu'il ne faut pas confondre avec sa fille naturelle Marie-Caroline, dite Caroline, née à Paris le 13 mai 1817 d'une demoiselle Picard, qui fut reconnue par Colins en 1848! Il semble que Colins ait pris une part assez active à la vie économique,

sociale et intellectuelle de Cuba car son nom apparaît parmi ceux des membres de la Société économique des Amis du pays, de la Société royale d'Agriculture du pays, de la Société patriotique royale de La Havane et de l'Académie des Sciences de l'île. Mais non content de mener l'existence nonchalante des planteurs, au printemps de 1825 il subit avec succès les examens de médecin auprès du Protomedicato de La Havane, sorte de tribunal tenant à la fois du Conseil de l'Ordre et de la Faculté, et désormais le médecin populaire supplanta en lui l'agriculteur. En 1828, il était procureur du Protomedicato à Guamutas et professeur de médecine et de chirurgie à La Havane. Sans doute est-ce à cette époque qu'il fit la connaissance du naturaliste et économiste Ramón de la Sagra (1798-1871), alors directeur du Jardin botanique de La Havane, qui devint plus tard l'un de ses premiers disciples, d'ailleurs peu longtemps fidèle.

Sur ces entrefaites, ayant appris en 1830 que la révolution parisienne avait détrôné Charles X, Colins prit l'étrange résolution de quitter sa femme et ses enfants - en leur laissant tous ses biens, il est vrai, et apparemment sans rompre avec eux - pour reprendre en France sa place dans le mouvement bonapartiste. De retour à Paris, il obtint la délivrance de son décret de naturalisation et, grâce au général Exelmans, sa réintégration au tableau de l'armée qui lui permit de toucher la maigre pension d'officier retraité dont il vivra désormais. Chargé, dans le cadre d'un complot bonapartiste, d'approcher Napoléon II, Colins se rendit secrètement en automne 1831 à Vienne où le fils de l'Empereur le pria d'aller à Philadelphie pour y convaincre Joseph Bonaparte de rentrer en Europe. Bien qu'arrêté par la police autrichienne et interrogé sur l'ordre de Metternich, Colins, sitôt libéré, put mener à bien cette mission aux États-Unis. Le 16 août 1832 il débarquait à Liverpool en compagnie notamment de Joseph Bonaparte et des Sari. Mais une cruelle déception les attendait : Napoléon II venait de mourir.

Si pendant les deux ans qui suivirent, Colins fut avec le général Arrighi, duc de Padoue, le principal représentant de Joseph Bonaparte en France, sa voie commença à diverger d'avec celle du prétendant au trône impérial en raison surtout des préoccupations sociales que lui inspirèrent la misère populaire, sa fréquentation des milieux républicains et ses lectures de Saint-Simon et Fourier. Aussi bien entreprit-il alors d'écrire un ouvrage dont le propos, quelque peu naïf, était de réunir tous les hommes de bonne volonté, à quelque parti qu'ils appartenissent, sur un programme qui, partant de la situation politique et sociale du moment, devait abolir progressivement le prolétariat et conduire à l'avènement d'un ordre fondé sur la liberté et la justice sociale, sans toutefois léser les privilégiés dans leurs droits acquis. Telle est l'idée centrale *Du pacte social et de la liberté considérée comme complément moral de l'homme*, ouvrage inachevé dont deux volumes parurent anonymement en 1835. L'originalité de ce livre est d'avoir été l'un des premiers au XIX^e siècle à préconiser une réorganisation globale de la propriété sur une base qui se voulait rationnelle, avec comme aboutissement l'appropriation collective du sol et plus généralement de tout ce qui peut ne pas être approprié individuellement sans dommage pour la production. Aussi valut-il à Colins d'être considéré ultérieurement par certains comme l'"inventeur du collectivisme". Mais dans l'immédiat, il entraîna sa rupture avec Joseph Bonaparte et provoqua chez lui une prise de conscience aiguë de l'insuffisance théorique de sa pensée politique. Par conséquent, avant même la parution du *Pacte social*,

son auteur, âgé alors de cinquante et un ans, décida de se mettre à la hauteur de la science de son temps, donc de parfaire, ou même de refaire sa formation intellectuelle. Depuis deux ans déjà il fréquentait l'Université. Il en fit dès lors le centre de son existence et pendant près de dix ans il suivit assidûment les cours des Facultés des sciences, des lettres, de théologie et de droit, ainsi que ceux de l'École de médecine, de l'Observatoire, du Jardin des Plantes, du Musée d'histoire naturelle, de l'École royale des mines, du Collège royal de France et du Conservatoire des arts et métiers.

L'Université française était alors déjà acquise au matérialisme qu'avaient illustré et que représentaient encore avec éclat des savants qui, pour la plupart, appartinrent à l'École des idéologues, c'est-à-dire des disciples de Condillac. Que les idéologues eussent échoué dans leur tentative d'asseoir la science sur un fondement inébranlable, cela ne signifiait pas nécessairement pour Colins que leur entreprise était vaine ou impossible, mais bien qu'il fallait en repenser les prémisses afin d'y substituer systématiquement le rationalisme au matérialisme... à condition, toutefois, que le matérialisme fût réfutable par la raison. C'est à cette tâche que s'attela Colins. Elle supposait une critique de la philosophie de Condillac où devait se trouver mêlée à l'inspiration géniale la faille initiale. Loin de rompre totalement avec le condillacisme, Colins s'affirmait en l'adoptant comme un disciple - dissident certes, mais disciple tout de même - du plus illustre survivant de l'École, l'idéologue spiritualiste Pierre Laromiguière qu'il connut d'ailleurs personnellement. Les *Paradoxes de Condillac ou réflexions sur la langue des calculs, ouvrage posthume de cet auteur*, que Laromiguière avait publiés anonymement dès 1805, semblent avoir joué un rôle déterminant dans l'évolution intellectuelle de Colins qui subit également l'influence philosophique de Thurot, Degérando, Bonald, de Maistre et Lamennais.

La conjonction de ces diverses influences et de ses propres réflexions amena Colins à remplacer la notion condillacienne de sensation par celle de sensibilité réelle, définie comme "le sentiment que chacun a de sa propre existence", pour en faire le fondement de sa logique et de sa métaphysique. Et cette substitution le conduisit entre 1838 et 1840 - mais nous ne savons exactement ni quand ni comment - à la "démonstration rationnellement incontestable" de l'immatérialité et de l'éternité des âmes, avec pour conséquence purement déductive une preuve entièrement nouvelle de l'existence non point de Dieu, mais du Logos, qu'il appelle l'éternelle raison ou l'éternelle justice. Jamais homme ne fut plus sûr que Colins d'avoir non seulement trouvé mais encore démontré la vérité, l'absolu. La métaphysique, la morale, le droit, la politique, l'économie, voire l'histoire, s'en trouvaient révolutionnés au point d'être enfin promus au rang de sciences réelles, ou plutôt, elles lui apparurent dès lors comme un corps unique de déductions syllogistiques découlant de la vérité centrale et constituant l'ensemble des sciences morales en une science des sciences, la science sociale rationnelle, rendant compte de tous les comportements humains, même les plus irrationnels. Que cette science nouvelle dût prendre la place exacte des vieilles religions révélées minées par le libre examen, voilà qui ne pouvait surprendre et scandaliser qu'un monde auquel le scepticisme issu du matérialisme avait ôté toute confiance en la raison et jusqu'au goût de la vérité. Jugeant ce monde frappé de folie, Colins sut qu'il serait lui-même taxé de folie, qu'il deviendrait un isolé, un solitaire, étranger à ses compatriotes et à ses contemporains comme l'aliéné est étranger à la

société. Aussi bien, sa découverte transforma-t-elle l'homme lui-même en greffant sur le caractère combatif et truculent du héros de la Grande armée l'intransigeance dogmatique du prophète du “ socialisme rationnel ”.

Ces indications permettent de comprendre le double aspect de l'œuvre énorme dont Colins entreprit la rédaction entre 1840 et 1842.

D'un côté, nous trouvons son *magnum opus*, la *Science sociale*, fort de dix-neuf volumes, dans lequel il expose sa doctrine méthodiquement en expliquant et justifiant ses prémisses philosophiques pour en déduire leurs conséquences dans tous les domaines. Les cinq premiers tomes de la *Science sociale* parurent à Paris en 1857. Dix volumes furent édités à Bruxelles entre 1882 et 1896 par des disciples, et le contenu de quatre autres volumes fut publié dans *La Philosophie de l'avenir - Revue du socialisme rationnel* et *La Société nouvelle*, périodiques franco-belges, entre 1875 et 1914. Nul doute que Colins destinât ce travail surtout aux générations à venir, de même que sa réfutation de Proudhon intitulée *De la justice dans la science hors l'Église et hors la révolution* qui débute par une “ préface dédicatoire à une prochaine génération ”, dont les trois volumes parurent à Paris en 1860-1861.

D'un autre côté, il y a ses ouvrages essentiellement critiques et prolégomènes : *Qu'est-ce que la science sociale?*, quatre volumes, Paris, 1853-1854; *L'économie politique, source des révolutions et des anarchies prétendues socialistes*, six volumes, dont trois parurent à Paris en 1856-1857, et trois autres à Bruxelles entre 1882 et 1892; *Société nouvelle, sa nécessité*, deux volumes, Paris, 1857; *De la souveraineté*, deux volumes, Paris, 1857.

À ces ouvrages, il faut ajouter des collaborations à *La Presse* d'Émile de Girardin, à *La Révolution démocratique et sociale* de Charles Delescluze et à *La Tribune des peuples*, en 1848-1849, quelques opuscules et surtout une profusion d'études et de lettres publiées à titre posthume dans *La Philosophie de l'avenir - Revue du socialisme rationnel*. Colins a parfois été comparé à un glossateur du Moyen Âge en raison de la forme commentée qu'il donna à la plupart de ses écrits, sans égards pour les goûts du public et les exigences des éditeurs.

Si la plus grande partie de l'œuvre de Colins ne parut qu'en 1857, les manuscrits des premiers tomes de sa *Science sociale* et de son *Économie politique* pour ne citer qu'elles, datent des années 1840-1845, époque à laquelle ils circulaient déjà par ses principaux disciples. Le premier d'entre eux fut l'ancien révolutionnaire et membre du Gouvernement provisoire de Belgique, Louis De Potter (1786-1859), que Colins avait rencontré chez le frère de son beau-frère, l'ancien officier de marine Sari, à Paris, en 1836. Connu déjà par son oeuvre d'historien du christianisme, Louis De Potter entreprit dès 1840 la publication de brochures puis de livres exposant le socialisme rationnel de son ami, dans des conditions que nous exposerons plus loin.

Le second disciple de Colins n'était autre que l'ancien directeur du Jardin botanique de La Havane, Ramôn de la Sagra, qui de 1835 à 1840 partageait son temps entre La Coruña, qui l'avait élu député sur une liste dite modérée,

Madrid où il exerçait épisodiquement son mandat aux Cortès et Paris où il s'adonnait à ses recherches. De par sa tournure d'esprit plutôt romantique qui s'opposait au classicisme de la pensée colinsienne, Ramôn de la Sagra ne fut un disciple orthodoxe qu'à partir de 1844 et il ne le resta guère au-delà de 1848, mais pendant cette période il exposa le socialisme rationnel notamment dans sa *Revista de los intereses materiales y morales*, dans ses *Aphorismes sociaux* et dans sa brochure intitulée *L'organisation du travail*, d'après celle de Louis Blanc. Enfin, Colins fit en 1846 un troisième disciple de qualité en la personne du fils de Louis De Potter, Agathon De Potter (1827-1906), qui, après avoir obtenu son doctorat en médecine, entreprit une vingtaine d'années plus tard, la publication d'une oeuvre doctrinale considérable qui fera de lui le chef spirituel de l'Ecole du socialisme rationnel.

Ayant lu les oeuvres de la plupart des précurseurs du socialisme - les Saint-Simon, Fourier, Bazard, Enfantin, Leroux, Considerant, Vidal, Pecqueur, Cabet, etc. - et médité tout particulièrement sur leurs rapports avec les théories des économistes anglais et français, Colins, tout comme Proudhon, mais pour d'autres raisons que lui, ne se fit aucune illusion sur les chances de succès de la Révolution de février 1848. Il prévoyait que la nouvelle République ne pourrait que décevoir les espoirs des masses populaires qui s'y étaient ralliées d'enthousiasme au nom des doctrines les plus contradictoires. Persuadé que le socialisme rationnel était seul à même de résoudre la question sociale posée par le prolétariat français, il ressentit plus que jamais l'urgente nécessité d'en vulgariser les principes. Pour ce faire, il présenta à la Commission du Luxembourg un exposé que celle-ci prit, affirmait-il, en grande considération et qui parut l'année suivante sous la forme d'un opuscule intitulé *Le socialisme ou organisation sociale rationnelle* et il entreprit, comme on l'a déjà signalé, la publication d'une série d'articles dans *La presse*, *La révolution démocratique et sociale* et *La tribune des peuples*. Ramôn de la Sagra s'étant quelque peu éloigné de lui il conçut un projet ambitieux pour tenter de frapper les esprits et donc de s'imposer à l'opinion publique. Le socialisme rationnel, il le voyait maintenant clairement, loin de l'emporter en France après l'échec des autres socialismes, comme il l'avait d'abord espéré, risquait d'être balayé avec eux par la réaction au nom de l'ordre que pourtant il se flattait de pouvoir seul établir durablement. Colins songea que Louis De Potter, qui lors de la Révolution belge de 1830 s'était courageusement affirmé républicain, pourrait à présent prendre la tête du mouvement révolutionnaire qui se dessinait en Belgique afin de substituer une république démocratique et sociale à la monarchie louis-philipparde qui y subsistait encore. Certes, la Belgique n'était pas mûre pour le socialisme rationnel, et il était même douteux qu'un si petit État pût jamais prendre l'initiative d'instaurer la société nouvelle, mais une révolution républicaine accomplie dans ce pays par Louis De Potter permettrait au socialisme rationnel de s'imposer aux esprits des contemporains et de prendre date dans l'histoire. Bien entendu, la République belge ne devait être qu'une première étape. Pour encadrer le mouvement qui s'ensuivrait, il fallait une organisation. Aussi Colins rédigea-t-il la charte d'une "Internationale", qui devait paraître l'année suivante sous le titre de *Socialisme rationnel, ou Association universelle des amis de l'Humanité, du droit dominant la force, de la paix, du bien-être général pour l'abolition du prolétariat et des révolutions*. Le malheur pour Colins fut que le principal intéressé, Louis De Potter, ne se montra

nullement tenté par le rôle historique qui lui était assigné. Il en résulta une rupture entre eux qui, effective dès 1848 sur le plan des relations personnelles, fut absolue, même sur le plan des rapports de travail par personnes interposées, à partir de 1852. Mais ce qui est remarquable, et nous serions tenté de dire unique dans l'histoire des doctrines politiques, c'est que malgré elle, les deux hommes poursuivirent parallèlement l'exposé d'un socialisme rationnel strictement identique quant au fond.

Lors des journées de juin 1848, Colins fut non seulement emprisonné, mais mis au secret dans un cabanon de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce et condamné - sans jugement - à la transportation en Algérie comme les plus dangereux "meneurs" en raison, semble-t-il, de l'article intitulé *Lettre sur les montagnards et les girondins* qu'il avait publié dans *La presse* du 14 juin 1848. Après deux mois de secret, son internement se fit moins sévère et il fut relaxé en février ou mars 1849. Si pendant cette épreuve il ne trouva guère d'appui auprès de ses disciples, en revanche sa fille Caroline qui vivait auprès de lui depuis en tout cas deux ans, lui prodigua des soins et des marques d'affection dont il continua à bénéficier jusqu'à sa mort. L'emprisonnement fut pour Colins une période de réflexion sur les événements de juin au cours de laquelle sa pensée paraît s'être durcie à l'extrême en ce qui concerne la transition au socialisme. Ayant conçu une vive aversion pour les honnêtes courtiers du réformisme parlementaire - "Le premier qui m'appellera honnête et modéré je lui passe mon sabre au travers du corps", aurait-il dit en juin 1848 - il considéra désormais que seule une dictature appuyée sur l'armée pourrait assurer le triomphe du socialisme rationnel et l'avènement de la société nouvelle.

Bien que sa santé eût été gravement compromise par son incarcération, Colins vécut encore dix ans en travaillant d'arrache-pied. De cette période, toutefois, on ne retiendra pas ici les quelques adhésions à sa doctrine qu'il enregistra en France non plus que ses relations en Espagne, pays dont il suivait la vie publique avec prédilection, mais seulement la constitution en Belgique du premier groupe de socialistes rationnels et l'amitié exceptionnelle qui l'unit vers la fin de sa vie à un industriel suisse. Malgré sa rupture avec Louis De Potter, Colins entretint, à partir de 1854, des rapports étroits avec son fils Agathon, dans une communion intellectuelle toujours plus parfaite mais exclusive de toute effusion sentimentale. Cependant, en 1852 déjà s'était constitué à Mons, le premier groupe organisé de "logocrates". Ses membres aidèrent Colins à publier les trois premiers volumes de son *Économie politique, source des révolutions et des anarchies prétendues socialistes* qui parurent en 1856-1857 plus de dix ans après avoir été écrits. Vingt ans plus tard, ils furent de l'équipe qui lança et anima le premier grand périodique colinsien *La Philosophie de l'avenir - Revue du socialisme rationnel*. C'est en 1855 que Colins reçut la visite de celui qui devint très rapidement son disciple préféré. Adolphe Hugentobler était né en 1810 à Cortaillod, dans le canton de Neuchâtel, où il possédait alors une entreprise textile qui, comme celle d'Engels, devait servir bientôt d'autres fins que celles du capitalisme. Il avait en outre des intérêts considérables dans le Rio Grande do Sul au Brésil, et peut-être aussi en Uruguay. De son éducation calviniste il avait conservé, avec la sévérité des mœurs, une constante préoccupation morale et une inquiétude religieuse que scandalisait l'anarchie spirituelle et sociale de l'époque. Ayant trouvé dans *Qu'est-ce que la science sociale ?* la réponse à certains problèmes

qui le tourmentaient, Hugentobler proposa à Colins de payer l'impression du reste de son oeuvre. Profondément touché, Colins lui dédia sa *Science sociale* dont les cinq premiers tomes parurent, grâce à son ami, en 1857 de même que deux autres de ses ouvrages. Toutefois, en juillet 1858, Hugentobler ayant dû partir brusquement pour le Rio Grande où sa fortune se trouvait menacée par un escroc, Colins se retrouva dans un cruel isolement intellectuel qu'aggravaient son grand âge et la maladie. Ses forces l'ayant progressivement abandonné, il expira le 11 ou 12 novembre 1859 avant d'avoir pu terminer son ouvrage *De la justice....* mais plus confiant que jamais dans la réalisation de l'espérance qu'affirmait sa devise : *Adsit mens populis* !

Avant de retracer l'histoire de l'École colinsienne, il nous paraît utile d'exposer dans ses grandes lignes sa doctrine métaphysique et politique. Son point de départ est d'une extrême simplicité puisqu'il consiste à mettre systématiquement en doute la sensibilité des animaux, comme Descartes lui-même en avait donné l'exemple. Pourquoi attribuons-nous aux animaux une sensibilité réelle et non point seulement une sensibilité apparente et illusoire comme celle de certains appareils électriques ? Tout d'abord parce que tout le monde l'a toujours fait, parce que nos esprits comme nos langues anthropomorphisent naturellement les bêtes, puis parce que les animaux supérieurs en tout cas réagissent comme nous-mêmes à un grand nombre d'excitations sensorielles. Les savants eux-mêmes ne procèdent pas autrement : c'est dire qu'ils induisent de leurs observations la réalité de la sensibilité animale. Autrement dit, cette dernière n'est fondée que sur un raisonnement par analogie, sur une induction. Certes, l'induction est un outil admirable dans l'ordre physique; mais n'est-elle pas essentiellement contestable lorsqu'on l'utilise dans l'ordre de l'esprit duquel relève la sensibilité ? Or, au regard de la froide raison, rien n'est moins évident que le passage de l'ordre physique à l'ordre de l'esprit que consacre inéluctablement cette induction-là. Voici comment Colins pose son problème dans sa *Science sociale* (t. VI, p. 244) : “L'ensemble des phénomènes, des apparences, des modifications des êtres sentants, est ce que les philosophes ont nommé avec raison *ordre physique*. Parmi ces phénomènes, ces êtres phénoménaux, y en est-il qui recouvrent des êtres plus que phénoménaux, des êtres réels, des réalités ? S'il y en a, l'ensemble de ces êtres constitue un ordre plus que physique, un ordre métaphysique. Confondre ces deux ordres dans le raisonnement, c'est déraisonner, c'est ce que la logique nomme le *sophisme de passer d'un ordre à un autre*”. Or, dans l'ordre métaphysique ou dans l'ordre moral, s'il existe, déclare Colins, l'induction doit être radicalement remplacée par la déduction syllogistique. Encore faut-il apporter la preuve de l'existence de ces réalités non phénoménales qui ne peuvent être que les sensibilités, c'est-à-dire les âmes, ce qui revient à “briser la série des êtres” postulée par le transformisme et à faire de l'homme un être essentiellement différent des autres animaux, contrairement à ce qu'affirme le “matérialisme prétendu scientifique”. Cette preuve Colins l'apporte au moyen d'une très curieuse démonstration dite de l'immatérialité des âmes dont voici le schéma en sept temps :

1. L'axiome utilisé est celui de la sensibilité réelle de l'homme, dont la formulation est “je me sens exister”, ou “je sens” ou plus synthétiquement “je”. L'homme est un animal doté de sensibilité réelle, dont on ignore, toutefois, si elle est de nature matérielle ou immatérielle. Quant aux bêtes leur sensibilité mise en

question sera dite apparente. Ce n'est qu'au terme de la démonstration que l'on saura de façon certaine si la sensibilité apparente des bêtes est réelle ou illusoire.

2. Le second temps de la démonstration est constitué par l'analyse d'un phénomène apparemment exceptionnel dans la série des êtres, à savoir le verbe, dont il n'est pas déraisonnable de penser qu'il pourrait être la manifestation caractéristique de la sensibilité réelle. Pour Colins, le verbe, c'est-à-dire le langage, est constitué par l'échange de signes convenus entre deux ou plusieurs sujets.

3. Le troisième temps de la démonstration consiste à énumérer les conditions qui doivent absolument être réunies pour permettre l'apparition du verbe. Colins les réduit au nombre de trois :

- a) Une sensibilité réelle, qu'elle soit matérielle ou immatérielle;
- b) Un organisme doté de motilité et d'une mémoire matérielle centrale, le cerveau,
- c) Le non-isolement, dans le sens déterministe du terme, des êtres supposés capables de développer le verbe.

4. Le quatrième temps de la démonstration consiste à rechercher si, ces conditions étant remplies, le verbe se développe nécessairement ou non. Ici, bien que malaisée, l'expérimentation est possible. Mais le raisonnement, assure Colins, suffit à répondre par l'affirmative. En effet, si l'on exclut l'hypothèse du langage révélé aux hommes par un Dieu créateur, n'est-il pas évident qu'il est né spontanément parmi les hommes ?

5. Le cinquième temps consiste à rechercher si le verbe se développe effectivement dans une catégorie beaucoup plus vaste d'êtres, à savoir ceux qui réunissent les conditions suivantes :

- a) Une sensibilité apparente, sans préjuger sa nature réelle ou illusoire.
- b) Un organisme doté de motilité et d'une mémoire matérielle centrale : le cerveau.
- c) Le non-isolement nécessaire, dans le sens déterministe du terme, des êtres supposés capables de développer le verbe. Cette catégorie, on le voit, est celle des animaux supérieurs.

6. Le sixième temps consiste à mettre en regard les résultats obtenus au terme des quatrième et cinquième temps de la démonstration. On constate qu'aucun des êtres appartenant aux espèces dotées de sensibilité apparente et placés dans les conditions requises pour le développement du verbe n'a effectivement développé ce dernier.

7. Le septième et dernier temps est celui de la conclusion : Vu que les conditions matérielles requises pour le développement du verbe sont également réunies chez les hommes et les animaux qui ont été comparés, et vu que le verbe s'est développé chez les uns à l'exclusion absolue de tous les autres, la sensibilité n'est réelle que chez les hommes à l'exclusion de tous les animaux aussi supérieurs soient-ils; de plus, elle y est évidemment indépendante de la matière, donc immatérielle.

Par conséquent, la série des êtres comporte d'un côté des êtres purement matériels, de l'autre des êtres composés d'un organisme matériel ressortissant à ladite série, et d'une immatérialité, de sorte que la série en question est rien moins que continue. C.Q.F.D.

Il est surprenant de voir un philosophe socialiste asseoir sa doctrine sur des bases exactement inverses à celles de Karl Marx dont Colins semble bien avoir ignoré l'existence sa vie durant. En effet, tout le socialisme rationnel

procède par voie purement déductive de cette démonstration centrale qui non seulement fonde la raison sur l'absolu de l'âme immatérielle mais encore permet, selon son auteur, de répondre aux questions éternelles sur le pourquoi des souffrances et le sens de l'existence humaine. Car non seulement la démonstration dont il s'agit justifie a posteriori le postulat rationaliste qu'elle implique - ce qui la distingue déjà de tout autre raisonnement - mais encore elle confère à la raison, à la logique, une valeur ontologique absolue pour autant qu'elles prennent appui sur sa conclusion, à savoir l'immatérialité des âmes. Les sensibilités réelles constituent, pour Colins, le fondement de toute représentation du monde, de toute rationalité, mais aussi de toute liberté et par conséquent de toute responsabilité. Pourquoi donc les hommes souffrent-ils ? Si l'on veut bien consulter la raison, elle nous dit qu'ils ne devraient souffrir que s'ils l'ont individuellement mérité. Or, l'expérience nous apprend que le plus souvent il n'en est rien. L'expérience serait évidemment décisive si la réalité de l'homme se réduisait à une brève existence organique ; mais la raison déductive nous enseigne qu'il n'en est rien. La démonstration de l'immatérialité, donc de l'éternité de l'âme, n'établit-elle pas que celle-ci est dans la personnalité temporelle - donc nécessairement dans des personnalités successives - le seul élément libre, donc responsable, sensible, donc conscient ? Par conséquent, si les hommes souffrent, c'est que leur âme a fait, sinon dans cette vie, du moins dans une vie précédente, un usage irrationnel de sa liberté en sacrifiant les tendances de la raison aux tendances de la passion. Seul le péché justifie la souffrance, qui dans toute autre hypothèse constitue un scandale pour la raison, voire même sa plus rigoureuse négation. D'où la formule colinsienne du Logos : “ L'ordre moral, c'est l'harmonie éternelle : entre la liberté des actions et la fatalité des événements ”.

Professant que toute évolution sociale naît d'une mutation du pouvoir spirituel ou de ce qui en tient lieu, Colins et ses disciples scrutèrent les universités et les académies de leur temps. Bien que le langage savant fût encore marqué par les préjugés anthropomorphistes issus de la foi religieuse, ces institutions leur parurent acquises au matérialisme. Or, celui-ci faisant procéder la sensibilité et l'intelligence de la matière, n'était-il pas, en dernière analyse, fondé lui aussi sur un présupposé anthropomorphiste ? Et ne conduirait-il pas les sciences morales au néant en leur imposant des méthodes impropres - l'observation, l'induction et la quantification - sous prétexte qu'elles avaient fait leurs preuves dans les sciences naturelles ? Que le “matérialisme prétendu scientifique” justifiât non seulement l'exploitation capitaliste du prolétariat, mais encore le règne de la force brutale sous toutes ses formes, voilà ce qui explique le rejet colinsien d'une civilisation promise à l'anarchie car incapable de satisfaire chez la plupart les besoins matériels toujours plus nombreux qu'elle suscite et coupable surtout de nier implicitement les aspirations spirituelles de l'humanité. Commandé par l'annonce ardente d'une souveraineté nouvelle celle de la raison, le refus colinsien débouche sur un socialisme qui, alliant le collectivisme à l'économie de marché, vise à inverser globalement les valeurs et relations sociales par l'assujettissement définitif du capital au travail, de la production à la consommation, dans un cadre politique non point national ni internationaliste, mais mondial ou universaliste. Dans les domaines économique et social notamment, délaissant systématiquement le réformisme, Colins se contente de dégager les conditions a priori, donc abstraites, de cette souveraineté, appelée encore logocratie, en fonction de sa vision métaphysique centrale et plus particu-

lièrement en application de la distinction absolue des êtres et des choses que consacre sa fameuse démonstration.

Il est hasardeux de prétendre exposer synthétiquement en quelques pages une doctrine politique éminemment discursive qui s'inscrit en faux contre les sciences sociales naissantes, à commencer par l'économie politique qu'elle accuse de passer constamment du fait au droit. La doctrine colinsienne est tout d'abord une philosophie de l'histoire qui procède des prémisses métaphysiques que nous avons vues.

Pour notre auteur, toute société se caractérise et se définit par une certaine communauté d'idées sur le droit. Or, ce dernier n'ayant jamais pu être rendu rationnellement incontestable a toujours, dans le passé, été rendu empiriquement incontestable par des révélations religieuses anthropomorphiques faisant appel à la sentimentalité. La théocratie apparaît donc comme l'archétype politique de la première phase de l'histoire appelée par Colins période d'ignorance sociale de la réalité du droit avec compressibilité de l'examen. Elle postule l'appropriation du sol par une caste héréditaire ainsi détentrice de la source de toutes les richesses matérielles et donc du pouvoir temporel. Elle postule aussi l'appropriation des connaissances par une autre caste se recrutant sélectivement, le plus souvent par cooptation, le pouvoir spirituel n'étant pas susceptible du même mode de transmission que le pouvoir temporel, et l'instauration par ce dernier d'une manière d'inquisition destinée à protéger la révélation contre l'examen. Certes, dès la première phase de l'histoire, des régimes bourgeois sont parfois apparus à la faveur d'un développement exceptionnel des communications entraînant la contestation par une élite intellectuelle de l'anthropomorphisme religieux, du monopole foncier et du conformisme politique. Néanmoins, ces régimes devaient nécessairement se résorber dans une théocratie améliorée tant que l'examen, c'est-à-dire l'exercice de la raison, restait socialement compressible.

C'est avec la diffusion de l'imprimerie, couronnement des grandes découvertes et révolution plus considérable encore que l'invention de l'écriture, que l'humanité est progressivement entrée dans une deuxième phase de son histoire, appelée par Colins période d'ignorance sociale du droit avec incompressibilité de l'examen. Ce dernier devenu socialement incompressible a rendu successivement contestables les fondements religieux, politiques puis économiques de l'ordre social antérieur désormais justiciables de la raison. Toutefois, ce n'est pas la raison, mais l'opinion qui supplante la foi, faute d'un point de départ rationnellement incontestable. La disparition de l'anthropomorphisme religieux se solde par le triomphe du "matérialisme prétendu scientifique" qui est un anthropomorphisme irréligieux, gros de révolutions et d'anarchies tant intérieures qu'internationales. Car les différents peuples sont à présent en contact toujours plus étroit les uns avec les autres. Au fur et à mesure que disparaîtront les résidus du lien religieux qui en assurait la cohésion, la société sera en proie à des convulsions toujours plus atroces dans les affres de la violence et ce, jusqu'au moment où, menacée dans son existence même, l'humanité sera contrainte d'admettre son ignorance fondamentale puis de reconnaître la souveraineté de la raison, sous peine d'être anéantie.

L'intronisation du Logos et du "droit réel" qui en procède sera tout d'abord le fait d'un autocrate rationnel s'appuyant sur l'armée dans une nation suffisamment puissante qui imposera une réforme économique et une réforme éducative devant permettre l'avènement d'une nouvelle génération prémunie contre le matérialisme. Ensuite seulement elle se fondera sur la libre adhésion de toutes les nations qui ne formeront plus qu'une société unique et universelle comme la souveraineté qui la régira.

Les réformes dont nous venons de parler constituent le contenu positif du socialisme de Colins qui, pas plus que sa philosophie de l'histoire, ne se prête à un survol. Se voulant purement logico-déductive, la science sociale rationnelle ou le socialisme rationnel - pour utiliser les termes de notre auteur - nous paraît néanmoins pouvoir se résumer à trois exigences complémentaires qui toutes procèdent de sa démonstration centrale. La première consiste à confier à la société le monopole de la formation de la jeunesse afin de développer aussi également que possible la diversité naturelle des talents, mais toujours dans l'optique du socialisme rationnel qui seul démontre l'identité entre l'intérêt bien compris et la morale. La seconde consiste à collectiviser le sol, source passive originaire de toute richesse, et la majeure partie des capitaux mobiliers accumulés par les générations passées, donc sous le règne de la force, et d'affermir la terre, divisée rationnellement en lots agricoles et industriels, aux plus offrants et derniers enchérisseurs individuels ou collectifs, les associations de travailleurs étant bien sûr autorisées par la raison. La troisième consiste à interdire radicalement toute association de capitaux afin d'instaurer entre de petites exploitations individuelles, familiales ou coopératives une concurrence fondée sur la raison et non plus sur la force qui, de ce fait, inverserait le sens de l'économie de marché en consacrant définitivement la domination du travail sur le capital et donc de l'homme sur la matière, sans pour autant condamner l'esprit d'entreprise non plus d'ailleurs que le salariat.

Si ni le problème de l'État ni celui de la liberté ne figurent parmi ces exigences, c'est que le socialisme rationnel les subordonne tous deux à celui de la souveraineté. Or, sur ce point fondamental, Colins reprend la vieille justification socratique du pouvoir par le savoir, en l'interprétant toutefois à la lumière de sa métaphysique qui apparaît comme une manière de rationalisation du plus méconnu des mythes platoniciens, celui d'Er le Pamphylien sur lequel se termine d'ailleurs le dialogue de *La République*, dont on a trop oublié qu'il porte en sous-titre les mots "ou de la justice". Bien que Agathon De Potter naquit avant que Colins n'eût découvert sa démonstration de l'immatérialité des âmes et la formule du Logos, ce n'est peut-être pas un hasard si son père lui attribua un prénom évoquant le souverain Bien (ts agaqsu) du divin Platon. Mais cette filiation intellectuelle ne saurait faire oublier le millénarisme et même le catastrophisme qui caractérisent la philosophie colinsienne de l'histoire, comme nous l'avons évoqué ci-dessus et étudié dans nos travaux antérieurs.¹ À plusieurs reprises nous les verrons affleurer dans les pages qui suivent.

¹ Ivo Rens, *Introduction au socialisme rationnel de Colins*, Neuchâtel, La Bacormière, (1968), 548 p. passim.
Ivo Rens, *Anthologie socialiste colinsienne*, Neuchâtel, La Bacormière, (1970), 358 p. passim.

Histoire d'un autre socialisme. L'école colinsienne 1840-1940 (1979)

Chapitre II

Les origines de l'école en Belgique (1840-1874)

[Retour à la table des matières](#)

Parmi les nombreuses singularités qui caractérisent l'École du socialisme rationnel, celle de sa naissance que nous avons déjà signalée, mérite de retenir l'attention : Un disciple illustre, suivi d'un autre qui l'était un peu moins, prit l'initiative de diffuser les premiers éléments de la philosophie nouvelle que le maître ne chercha à propager lui-même que plusieurs années après. Il s'agit respectivement de Louis De Potter et de Ramôn de la Sagra, ce dernier étant relayé bientôt par Agathon De Potter.

C'est dès 1840, et non point à partir de 1846 comme l'a écrit Louis Bertrand ¹, que l'ancien chef du Gouvernement provisoire de la Belgique en 1830 et célèbre historien du christianisme publia des opuscules nettement inspirés du colinsisme : *1840 et la Hollande*, 1840 ; *Les formes et le fond*, 1840; *Le scepticisme constaté, l'égoïsme justifié et l'anarchie prédite*, 1840; *La science sociale ramenée à son principe*, 1840. En 1841-1842, Louis De Potter publia un premier ouvrage colinsien en deux volumes intitulé *Etudes sociales* ², qui rassemblait les divers opuscules socialistes rationnels écrits par

¹ Louis Bertrand, *Histoire de la démocratie et du socialisme en Belgique depuis 1830*, t. 11, Dechenne-Comély, Bruxelles-Paris, 1907, p. 95.

² Et non Questions sociales, comme nous l'indiquons à tort dans notre Introduction au

lui. Peut-être d'ailleurs le véritable acte de naissance de l'École devrait-il être recherché à cette époque dans le journal socialiste que Louis De Potter publia deux fois par semaine à Bruxelles en 1842 et qui dura un peu plus de trois mois; il s'appelait *L'Humanité*. Voici la relation qu'en fit l'auteur après coup :

“ Dès son apparition, *L'Humanité* scandalisa le public bourgeois par l'irrévérence avec laquelle elle déclara qu'elle ne s'occuperait ni des fêtes de la cour, ni des voyages du roi, ni des promenades des princes, ni du plus ou moins d'assiduité que mettait la famille royale à se montrer aux cérémonies de ses différents cultes; circonstances qui alimentent d'ordinaire les journaux républicains aussi bien que les feuilles les plus courtoisanesques. Ce fut bien pis lorsque *L'Humanité* traita impartialement la question du suicide par lequel le ministre de la guerre venait de mettre fin à son existence, par suite de quelques accusations qu'avaient lancées contre lui les organes de l'opposition. Laisant à d'autres le soin de discuter la réalité des faits allégués, je m'attachai uniquement à constater l'existence de la maladie déplorable dont *notre* société est atteinte, et qui fait que lorsqu'un homme croit avoir perdu les seuls biens que cette société reconnaisse, la fortune et l'honneur, il ne lui reste plus qu'à se détruire.

” Cet incident vidé, je m'occupai de l'organisation communale, où j'eus à défendre les libertés qui avaient été rendues aux communes par la révolution de 1830 et son gouvernement provisoire, et que le pouvoir, dont le personnel alors était catholique, voulait leur enlever de nouveau, au profit du pouvoir, soit catholique, soit libéral, mais du pouvoir en pied, gouvernant, c'est-à-dire faisant l'arbitraire, de la force. Puis vint l'expulsion des étrangers par simple mesure de police; le droit de propriété refusé aux mains-mortes qui cependant ont le droit à l'existence dont la conséquence rigoureuse est le droit d'appropriation sans lequel l'existence est illusoire; la conspiration Vandermeere et Van der Smissen, avec ses nombreuses turpitudes, ses scandales et son lugubre dénouement; le prétendu droit royal de conférer des titres de noblesse et de punir ceux qui en assumeraient de leur chef; les majorités dont le règne imposé par la nécessité prouve, mieux que toute autre chose, l'ignorance sociale sur toutes les questions qu'il importe à la société de connaître déterminément et avec une pleine et entière certitude, et dont l'absolue application mène plus rapidement chaque jour la société à sa perte ; et enfin les théâtres qui ne sont plus pour nous qu'un amusement toujours puéril, le plus souvent énervant et corrompeur, au lieu d'être un enseignement puissamment moral. L'article intitulé *Pauvre Société !* renfermait, sous la forme de diverses réponses amenées par la demande unique : *Gouvernement, que veux-tu ? l'énumération* de quelques-unes des principales contradictions de notre organisation sociale. ”¹

Après la disparition de *L'Humanité*, Louis De Potter se remit à publier des brochures et, parallèlement, il entreprit d'initier son fils Agathon, alors adolescent - rappelons qu'il était né en 1827 - à la science sociale.² Pour ce

socialisme rationnel de Colins, op. cit., p. 115, et dans notre Anthologie socialiste colinsienne, op. cit., p. 10.

¹ Louis De Potter, *Souvenirs intimes. Retour sur ma vie intellectuelle et le peu d'incidents qui s'y rattachent. 1786 à 1859*. Imprimerie Vve Monnom, Bruxelles, 1900, pp. 229 et ss.

² *Ibidem*, p. 235.

faire, il rédigea un *Catéchisme rationnel* qu'il soumit à Colins lequel rapporta la chose comme suit à Ramôn de la Sagra : “ De Potter vient de m'envoyer son *Catéchisme* pour la troisième fois. Et il a eu la bonté de se soumettre à mes corrections les trois fois... Je crois qu'il n'y aura plus rien à dire pour le fond. Quant à la forme, vous savez qu'elle ne me plaît pas. Je n'aime pas les catéchismes surtout quand ils sont sérieux. J'ai peut-être tort, car ici il ne s'agit pas de vérité absolue mais d'un jugement sur le fait. ” Dans une lettre ultérieure au même correspondant Colins précisa : “Il (Louis De Potter) vient de me consulter sur le titre de son *Catéchisme* : je lui ai répondu : je n'aime pas qu'un rationaliste se serve du mot *catéchisme*. *Catéchisme*, dit le dictionnaire, signifie : instruction sur les principes et les mystères de la foi. J'avoue que je n'aime ni les mystères, ni la foi; et que je ne connais de principes que les âmes et la matière... J'aimerais mieux un titre plus simple : conversation, dialogue, entretien, etc. ” ¹ Finalement, l'ouvrage parut une première fois en 1846 sous le titre étonnant pour les non-initiés de *La justice et sa sanction religieuse* et une seconde fois dans une édition revue et augmentée sous le titre non moins intrigant de *La réalité déterminée par le raisonnement ou Questions sociales*, en 1848. S'étant brouillé avec Colins pour les raisons que nous avons évoquées plus haut et étudiées ailleurs, Louis De Potter reprit son idée initiale et publia en 1850 un *Catéchisme social*, puis, en 1856, un *Résumé de l'histoire du christianisme depuis Jésus jusqu'à nos jours*, en 1859 un *Dictionnaire rationnel* et laissa deux ouvrages posthumes, *Le système catholique* qui parut en 1862 et ses *Souvenirs intimes* qui ne furent publiés qu'en 1900.

C'est en 1852 que paraît s'être constitué le premier groupe de socialistes rationnels dans un milieu de jeunes bourgeois libres penseurs, pauvres mais travailleurs. Voici dans quels termes Louis De Potter relate cet événement sur lequel nous n'avons malheureusement pu trouver d'autres témoignages :

“ Nous sommes encore en 1852 et j'ai déjà plusieurs choses à consigner ici : il est vrai que la plupart ne me concernent qu'indirectement. Leur importance néanmoins pour moi est telle que je dois en prendre acte.

“ Depuis plus de vingt ans que j'écrivais et publiais mes idées sur la science sociale, j'avais toujours et franchement pensé que je prêchais dans le désert, que très peu me lisaient, que beaucoup moins me comprenaient et que personne n'attachait assez de prix à mes paroles, même pour les combattre. Je me trompais. Quelques exemplaires d'un opuscule sans nom d'auteur, intitulé : *Examen des études de M. Nestor Considérant sur la révolution du XVI^e siècle dans les Pays-Bas espagnols*, me furent adressés avec prière d'en garder un et de faire parvenir les autres aux destinataires ”...

Et Louis De Potter de constater avec stupéfaction que cette étude s'inspirait de la philosophie du droit et de l'histoire qui était la sienne et celle de Colins. L'auteur en était un certain Arsène Loin, chargé de classification des archives judiciaires. “La lettre m'apprit que huit jeunes gens dont le plus âgé n'avait pas vingt-cinq ans, étudiaient en commun et débattaient entre eux

¹ Lettres de Colins à Ramôn de la Sagra des 5 avril et 12 novembre 1845. Fonds Raffin-Tholiard. Archives générales du Royaume. Citées par Ivo Rens in *Introduction au socialisme rationnel de Colins*, op. cit., pp. 115, 116.

de la doctrine dont je m'étais fait le propagateur. Un premier clerc de notaire à Nimy, près de Mons, M. Jules Brouez, qui avait à peine la trentaine, leur servait à tous de guide, et pour ainsi parler, de modérateur".¹ Nous savons par Louis De Potter que faisaient en outre partie de ce premier groupe de socialistes rationnels de Mons de Maloteau et Cappelle que nous retrouvons parmi les correspondants de Colins dès 1854.² Nous ne savons pas avec certitude quand s'aggrégèrent au groupe initial Jules Boulard, avocat né à Mons en 1814, dont la fille épousa Agathon De Potter³ Albert Mangin qui fut notaire à Mons jusqu'à sa mort en 1900⁴, non plus que Jules Putsage, chimiste, né à Mons en 1834 et décédé en 1898⁵. Mais le fait est que ce sont ces hommes qui furent, avec Agathon De Potter les socialistes colinsiens les plus actifs en Belgique pendant la période qui nous intéresse ici. A eux se joignirent van Hassel, médecin, Virgile Artus, pharmacien à Wasmes, A. Passelecq, ingénieur, Maximilien Malengreau, Albert-Maximilien Toubeau et la plupart des femmes qu'ils épousèrent. Or, ce qui frappe dans ce groupe, c'est tout d'abord sa promotion sociale. De pauvres saute-ruisseau qu'ils étaient à l'origine, les Brouez, Mangin, Malengreau se transformèrent à force de travail en notaires prospères. Toubeau ne connut pas le même sort, mais il s'était séparé de la stricte orthodoxie colinsienne sous l'influence d'Auguste Comte et de Proudhon, puis s'étant établi à Paris, il s'y fit le porte-parole de Henry George dans les milieux positivistes et maçonniques.⁶ Alphonse Cappelle et Auguste-Émile-Joseph Maloteau devinrent ingénieurs.⁷ Quant à Arsène Loin, il devint médecin sans toutefois abandonner son intérêt pour la philosophie colinsienne comme le prouvent la publication qu'il fit, semble-t-il, dans la période qui nous intéresse d'une petite brochure en réponse aux idées de Proudhon⁸ puis sa collaboration au périodique *Société nouvelle* créé en 1887 où il publia deux études intitulées : "Indétermination du langage philosophique" et "Les rescrits de l'empereur d'Allemagne".⁹ Nous sommes donc en présence d'un groupe d'intellectuels bourgeois avec une dominante de juristes qui dans la Belgique censitaire de l'époque devaient s'insérer dans un contexte social libéral où leur position idéologique ne pouvait manquer de faire scandale. il semble que l'un des moyens d'insertion qu'ils utilisèrent fut l'anticléricisme de la franc-maçonnerie à laquelle la plupart adhèrent¹⁰ contrairement à Agathon De Potter qui, toutefois, vivait à Bruxelles.

¹ Louis De Potter, *Souvenirs intimes*, op.cit., pp. 342 et ss.

² Fonds Raffin-Tholliard dit Fonds Colins in Archives générales du Royaume, Bruxelles.

³ Ernest Mathieu, *Biographie du Hainaut*, 2 tomes, 1902-1905. Tome I, pp. 74-75. Charles Rousselle: *Biographie montoise du XIXe siècle 1800-1899*, Mons, 1900, p. 16.

⁴ *La Philosophie de l'avenir - Revue du socialisme rationnel*, 25e année, octobre 1899, (Ph. A. - R.S.R. XXV, 1899-1900), pp. 202 et ss.

⁵ Ph. A. - R.S.R., XXIV, 1898-1899, pp. 318 et ss.

⁶ Max Toubeau, *Albert-Maximilien Toubeau, sa vie et son oeuvre*, par son fils Président de la Ligue française pour la réforme foncière, fiscale et le libre échange, Vice-président de l'Union georgiste internationale, Meudon, 1965, 9 pages.

⁷ Cf. Frédéric Borde "Jules Brouez, un penseur inconnu" in *L'Humanité nouvelle*, 4e année, t. I, vol. 6, 1900, p. 57. Cf. aussi leurs nécrologies respectives in Ph. A. - R.S.R., XIX, 1893-1894, pp. 87, 88 et Ph. A. - R.S.R., II, 1876-1877, p. 256.

⁸ Octave Berger, "Un peu d'histoire du socialisme rationnel", in Ph. A. - R.S.R., XXI, p. 174.

⁹ Nécrologie, in *Société nouvelle*, vol. 7/1, 1891, p. 523. Article in *Société nouvelle*, vol. 6/1, 1890, pp. 320 à 325.

¹⁰ N. Cuvelliez, *Deux siècles de maçonnerie montoise*, Recueil d'études historiques, Mons,

Pour ce qui est des autres aspects de la diffusion des oeuvres de Colins et de Louis De Potter jusqu'en 1859, année de leur décès à tous deux, nous renvoyons nos lecteurs à nos travaux antérieurs. Dans la période 1859-1874, c'est le jeune médecin Agathon De Potter, né en 1827, qui eut le mérite de renouveler la présentation du colinsisme dans ses ouvrages *De la propriété intellectuelle et de la distinction entre les choses vénales et non vénales*. *Examen des majores littéraires de M. P.-J. Proudhon*, Bruxelles, 1863, *De l'instruction obligatoire comme remède aux maux sociaux*, Bruxelles, 1866, et surtout, dans *La logique*, Bruxelles, 1866 et dans les deux volumes de son *Économie sociale* parus à Bruxelles en 1874. Hormis ces ouvrages désormais fondamentaux pour l'École autant que les cinq premiers tomes de la monumentale *Science sociale* de Colins, il faut encore relever dans la période qui nous retient la parution en 1867 à Neuchâtel et en 1871 à Paris, respectivement de Colins et Proudhon, *dialogue des morts* et de *Extinction du paupérisme*, dus à la plume du disciple suisse de Colins Adolphe Hugentobler (1810-1890) et en 1871, à Bruxelles, de *Dieu selon la science*, de P. Poulin, auteur atrabilaire qui devait ensuite attaquer venimeusement les disciples de Colins.

L'une des caractéristiques de cette première phase du colinsisme après Colins est son caractère primordialement religieux. Agathon De Potter était alors le seul colinsien à accorder dans ses écrits plus de place à l'aspect économique qu'au fondement métaphysique du socialisme rationnel. Telle est peut-être la raison pour laquelle les colinsiens de l'époque se tinrent à l'écart du mouvement ouvrier et notamment de l'Association internationale des travailleurs (AIT), c'est-à-dire de la première Internationale. On sait pourtant depuis Benoît Malon que les idées de Colins jouèrent un rôle déterminant lors de l'option collectiviste de l'AIT aux congrès de Bruxelles en 1868 et de Bâle en 1869 et ce, grâce surtout à César De Paepe.¹ On connaît mieux aujourd'hui, grâce à un ouvrage récent de Bernard Dandois, les circonstances dans lesquelles César De Paepe fut converti aux thèses économiques et sociales, mais non point métaphysiques, de Colins.² Entre 1864 et 1875 il correspondit en effet avec les colinsiens suivants : Albert-Maximilien Toubeau³, Jules Brouez, Agathon De Potter, Maximilien Malengreau, et Jules Mangin. Dans sa lettre du 25 mars 1868 à Jules Brouez, César De Paepe donne d'utiles indications sur la diffusion du colinsisme parmi la jeunesse belge de l'époque :

... “Ce que je sais, c'est que la doctrine de Colins commence être connue dans le monde, que beaucoup l'étudient et plusieurs en deviennent des adeptes. Au cercle scientifique et littéraire des étudiants dont je fais partie, il ne se passe pas une séance sans que les idées socialistes, et tout particulièrement celles de Colins, ne soient discutées, chaleureusement défendues et assez clairement exposées par les uns,

La parfaite union, 1959.

¹ Benoît Malon, *Histoire du socialisme*, Lugano, 1879, passim.

² Bernard Dandois, *Entre Marx et Bakounine: César De Paepe. Correspondance*, Maspéro, Paris, 1974, 316 pages. Cf. aussi Solange Vervaeck, “Brieven van Cesar De Paepe aan Agathon De Potter” in *Socialistische Standpunten*, 1969, N° 2, pp. 116 à 120.

³ Et non point son fils Maxime Toubeau né à la fin de 1882 ou au tout début de 1883 comme l'a écrit à tort Bernard Dandois, *op. cit.*, pp. 59 et passim. Cf. à ce sujet Maxime Toubeau, *Albert-Maximilien Toubeau (1836-1890) sa vie et son oeuvre*, *op.cit.*, p. 5.

critiquées avec non moins d'acharnement par les autres, surtout par une kyrielle de jeunes économistes bourgeois, avocats en herbe, nourris des saines doctrines économiques professées à l'Université libre par M. Lejeune. C'est surtout parmi les étudiants en médecine que se recrute la jeune phalange socialiste, et parmi les étudiants en droit que se recrute l'opposition conservatrice de l'État social actuel.

À l'Internationale aussi les ouvrages de Colins sont étudiés par quelques membres. A Liège, on fait des lectures en commun et des commentaires sur lesdits ouvrages, Colins y trouve des partisans, vous devez vous en être aperçu par *Le Devoir* ".¹

Dans sa très longue lettre à Frédéric Borde en date du 19 avril 1877, malheureusement absente du recueil de Bernard Dandois, César De Paepe conclut comme suit quant à sa position face au colinsisme : “ Ai-je besoin d'ajouter, Monsieur, qu'en citant ainsi Colins et en exposant les solutions proposées par cet écrivain, je n'avais d'autre but que celui de rendre justice à un penseur dont les travaux me paraissaient trop ignorés ou trop méconnus? Non, ce qui me faisait agir ainsi, ce n'était ni l'admiration du disciple, ni l'enthousiasme du sectaire, car si j'acceptais et accepte encore en grande partie les idées de Colins sur l'organisation économique de la société, je n'ai jamais adopté ses idées métaphysiques et religieuses. Sous ce dernier rapport, je suis précisément l'opposé de M. Poulin, qui accepte sans conteste les idées métaphysiques de Colins et repousse de plus en plus ses idées économiques ”...² C'est donc à Colins plus qu'à Bakounine, nous semble-t-il, que César De Paepe doit d'avoir toujours tenue pour compatible la collectivisation du sol et de la majeure partie des capitaux accumulés par les générations du passé avec une économie de marché. Aussi bien n'est-il pas étonnant que le célèbre médecin socialiste apporta sa collaboration vers la fin de sa vie à la grande revue d'inspiration et de direction colinsienne dont nous parlerons plus loin, *La Société nouvelle*.³

¹ Bernard Dandois, *op. cit.*, p. 64.

² César De Paepe à Frédéric Borde, lettre du 19 avril 1877 reproduite *in extenso* par Ph. A. - R.S.R., II, 1876-1877, pp. 312 à 322.

³ Cf. Nécrologie César De Paepe par F. Brouez, *in La Société nouvelle*, 6e année, t. II, 1890, p. 581 et ss. Cf. aussi Nécrologie de César De Paepe par Agathon De Potter *in* Ph. A. - R.S.R. XVI, 1890-1891, pp. 274-275.

Histoire d'un autre socialisme. L'école colinsienne 1840-1940 (1979)

Chapitre III

De Frédéric Borde à Fernand Brouez ou les progrès du militantisme colinsien (1875-1900)

[Retour à la table des matières](#)

De toutes les publications colinsiennes, la plus imposante par son volume et sa durée sinon par sa qualité est sans conteste *La Philosophie de l'avenir - Revue du socialisme rationnel* qui parut régulièrement de 1875 à 1914, la collection entière occupant près de deux mètres de rayonnages. Bien que les colinsiens de Mons et plus encore Agathon De Potter figurassent parmi les principaux animateurs de cette revue, le style de cette dernière n'en fut pas moins marqué par la personnalité tranchante de son fondateur, Frédéric Borde, qui d'ailleurs la dirigea jusqu'à sa mort en 1911.

Avant de présenter cette revue et de tenter de retracer son évolution puis l'apparition d'autres périodiques d'inspiration colinsienne entre 1875 et 1900, il convient donc de tenter de brosser le portrait de Frédéric Borde, ce que nous permettra l'exploitation d'archives encore inédites.¹

Né le 25 décembre 1841 à La Rochelle, Frédéric Borde fut enfant de troupe au 14^e régiment de ligne où il se porta volontaire le 28 décembre 1858. Il eut son baptême du feu lors de la campagne d'Italie de 1859 dont Henry

¹ Lettres de Frédéric Borde à Henri Bonnet et Raymond Broca et alia (1885-1911), Archives de la Société des études colinsiennes, (S.E.C.), Solliès-Pont, Var, France.

Dunant rapporta *Un souvenir de Solférino*. Après dix ans de service qui paraissent l'avoir profondément marqué, il quitta l'armée le 28 décembre 1868 avec le grade de sergent-major.

Établi à Bordeaux, il s'engagea dans le mouvement républicain, lutta contre l'Empire allant jusqu'à faire paraître dans *L'Ouest* d'Angers et *Le Libéral du Centre* un manifeste à l'armée l'invitant à voter "non" lors du plébiscite du 8 mai 1870. Mais il semble bien que le jeune Borde n'était pas insensible au patriotisme qu'il attaquera le reste de sa vie, car à la nouvelle des premières défaites, lors de la guerre franco-allemande de 1870, il reprit du service dans des conditions particulièrement difficiles en raison de la persécution de certains officiers. S'étant porté volontaire dans les compagnies organisées spécialement pour les missions périlleuses - que nous appelons à présent les commandos - il prit part à la bataille de Châtillon et aux combats de Bagneux, de la Malmaison puis de la digue d'Argenteuil de septembre à novembre 1870. Le 30 novembre, à la bataille de Champigny, blessé par balle à la cuisse droite, il fut évacué mais non point réformé et moins encore admis à la pension de retraite, le médecin-major ayant déclaré sa blessure insignifiante. Après l'écrasement de la Commune, en juillet 1871, il fut renvoyé de l'armée avec une gratification renouvelable de 205 francs par an. Dès lors commença pour Frédéric Borde une existence d'infirme, sa jambe blessée l'obligeant à un long séjour annuel à Barèges dont les eaux sulfureuses le soulageaient de ses douleurs et parfois de ses esquilles.¹ Il n'est pas interdit de penser que son inaction forcée - il se comparait à un cul-de-jatte - ait trouvé un exutoire dans l'agressivité de sa plume qui fut désormais sa seule arme. Il en vécut d'ailleurs car d'août 1872 à avril 1875, il fut journaliste à *L'Indépendant des Basses-Pyrénées*, la ville de Pau n'étant guère éloignée de Navarrens où vivait sa mère et de Barèges où il faisait ses cures. C'est de cette époque que datent son livre *Philosophie de la guerre* paru en 1873 et sa conversion au socialisme rationnel due à la lecture de l'ouvrage d'Adolphe Hugentobler *Extinction du paupérisme*, puis de ceux de Colins que lui envoya un certain Edouard Simonnard. Ce dernier en tout cas l'hébergea à Paris et l'aida matériellement lorsqu'il décida en 1875 de lancer *La Philosophie de l'avenir - Revue du socialisme rationnel* avec l'appui financier d'Agathon De Potter et du cercle de Mons.²

Point n'est besoin que nous évoquions longuement ici le contexte socio-politique français dans lequel parurent les premiers numéros de la revue. Rappelons seulement que les partisans de l'Ordre moral n'avaient pas désarmé, que la République conservatrice issue de l'alliance objective de Gambetta et de Thiers avec une fraction des monarchistes poursuivit jusqu'en 1875 les procès contre les communards, qu'elle appliqua sans défaillir jusqu'à la disparition de l'état de siège le 4 avril 1876, la loi de 1872 interdisant toute propagande en vue de changer la société et que la liberté de la presse ne réapparut qu'avec la loi de 1881.³

¹ Lettre de Frédéric Borde à Henri Bonnet du 10 mai 1888, Archive~2 de la S.E.C.

² Cf. Nécrologie de Simonnard par Frédéric Borde in Ph. A. - R.S.R., IX, 1883-1884, p. 336. Cf. aussi Nécrologie de Hugentobler par Frédéric Borde, *ibid.*, XVI, 1890-1891, pp. 134 à 136.

³ Cf. *Histoire générale du socialisme*, publiée sous la direction du Jacques Droz, PUF, t.II, Paris, 1974, pp. 136 et ss.

Parmi les questions que nous n'avons pu élucider figure celle du titre du périodique *La Philosophie de l'avenir*, la mention *Revue du socialisme rationnel* faisant plutôt figure de sous-titre jusqu'en 1900 année où il y eut interversion. On sait que Feuerbach avait publié à Zurich et Winterthur en 1843 un ouvrage intitulé *Grundsätze der Philosophie der Zukunft* (Principes de la philosophie de l'avenir). S'il paraît peu vraisemblable que Frédéric Borde l'ait lu avant 1875 - fût-ce en raison de sa maîtrise alors insuffisante de l'allemand - il n'est pas impossible qu'il en ait eu connaissance, peut-être grâce à Agathon De Potter, et qu'il ait trouvé piquant de retourner contre les matérialistes le titre d'un ouvrage matérialiste. Car l'éditorial de Frédéric Borde au numéro 1 de la revue apparaît moins comme une profession de foi socialiste - qui eût encouru la censure - que comme une déclaration de guerre au matérialisme prétendument scientifique de l'époque tel que l'incarnait alors la *Revue de philosophie positive*.

“ Le but de cette Revue - lit-on en tête du premier numéro de *La philosophie de l'avenir - Revue du socialisme rationnel* - est de vulgariser la *science sociale* découverte par Colins, en ce qui touche la partie morale, la partie matérielle nous étant interdite.

” La science sociale consiste exclusivement au moral : dans la démonstration scientifique que les *sensibilités* vulgairement appelées *âmes*, sont immatérielles; ce qui implique éternelles; et, qu'elles seules, sont la base de la *raison réelle*.

” On arrive à cette démonstration par la coupe absolue de la *série*, dite *série continue des êtres*, établissant d'une part : que dans toute l'échelle des phénomènes, depuis la matière prétendue inerte jusqu'à l'organisation animale la plus compliquée, il n'y a : que forces et *résultantes de forces*, soumises aux lois de la NÉCESSITÉ. D'autre part : que chez l'homme et exclusivement chez lui, il y a dualisme constitué par l'union d'un organisme (N.B. Il est évident que l'homme en tant qu'organisme fait partie de la série), c'est-à-dire d'un agrégat de matières, d'un ensemble de forces et d'une ¹ sensibilité immatérielle, union constituant *intelligence réelle* ou LIBERTÉ.

” Du point de vue où nous nous plaçons, nos lecteurs comprendront facilement que tous nos raisonnements doivent s'appuyer sur la coordination des sciences, toutes les spécialités scientifiques étant les prolégomènes de ce que nous prétendons démontrer. En cela, nous sommes d'accord avec le positivisme français et l'école écossaise. Ces deux écoles disent en effet, avec juste raison, que les études biologiques doivent précéder les études sociologiques. Nous nous proposons donc dans cette Revue de tenir nos lecteurs au courant des principales découvertes qui se feront dans les sciences physico-chimiques et biologiques...

“ ... La révolution faite par Galilée dans les sciences Physiques, ne peut donner qu'une faible idée de la révolution que nous allons tenter au sein des philosophies actuelles.

“ Par cette déclaration jetée à la face de nos contemporains, nous fermons toute ligne de retraite. Maintenant les ponts sont coupés derrière; face à l'ennemi, et entrons dans la fournaise...

“ ... Il y a tant de gens qui nient l'étendue du mal actuel, tout en reconnaissant que ce mal existe. Ces hommes-là ne voient pas l'anarchie intellectuelle dans laquelle nous

¹ Nous avons rectifié le texte de Borde qui nous paraît comporter ici une coquille car on y trouve “... et la sensibilité immatérielle ...” I.R. - W.O.

étouffons. Ne nous laissons donc pas d'en présenter le spectacle à leurs yeux; c'est notre devoir; et comme nous prétendons les instruire, c'est surtout pour ceux-là que nous écrivons.

“ D'autres, renchérissant sur les premiers, viendront nous, dire : ce que vous dites là, a été ressassé bien des fois. Tout ça se sait depuis longtemps. Personne ne conteste que nous soyons en pleine anarchie. Mais qu'y faire? Cette dernière question prouve au contraire, que vous ne SENTEZ pas l'intensité de cette anarchie, que vous n'en voyez pas les progrès effrayants, que vous n'êtes pas suffisamment frappés. Car, si vous aviez conscience de cette anarchie, vous y chercheriez un remède et cela toute affaire cessante. Vous laisseriez là les niaiseries politiques qui paraissent vous amuser beaucoup, pour vous occuper un peu plus du problème social qui demande impérieusement une solution. Et pour la chercher, cette solution, vous commenceriez par faire table rase des philosophies actuelles, qui ne sont que les doublures plus ou moins mises à neuf de la philosophie antique ”... ¹

Frédéric Borde avait, comme on peut le constater par ce texte liminaire, toutes les audaces d'un autodidacte doublé d'un baroudeur, ce qui explique que son style rappelle souvent celui de Colins.

Avant d'aborder le contenu de la *Revue* pendant le dernier quart du XIX^e siècle, il nous paraît utile de rechercher l'identité de ses collaborateurs réguliers et, plus généralement, de recenser les colinsiens pendant cette même période. Si même ils restèrent toujours des isolés, un Frédéric Borde et un Agathon De Potter étaient entourés de “coreligionnaires” - c'est le terme utilisé entre colinsiens - d'autant plus résolu qu'ils se sentaient responsables du triomphe final de la vérité philosophique et sociale qui seule pourrait sauver l'humanité des progrès de l'anarchie.

Autour de Frédéric Borde nous trouvons en effet quelques militants français, dont certains avaient d'ailleurs connu Colins. Citons par exemple un certain marquis de Tromenec, breton de Hennebon, ancien officier de marine, mort en 1875 ², le docteur Le Clère, de Brives, Corrèze, ancien ami de Colins, auteur d'une “Lettre à Monseigneur Dupanloup”, publiée une première fois en 1868 ³, Rothenflue, officier d'ordonnance du général Kampf que Borde avait connu entre 1872 et 1875 à Pau, qui mourut, lui, en 1879 ⁴, le docteur Ranson, ancien ami de Colins qui avait fait des adhérents en Gironde et décéda à Paris en 1880 ⁵, Charles Granjeon, adjoint au maire d'Avignon, ancien compagnon d'armes de Borde et blessé comme ce dernier à la bataille de Champigny, qui s'éteignit en 1883 ⁶, un certain Cauneille, qui avait été tour à tour séminariste, soldat, comptable, comédien et journaliste avant de mourir de misère à Pau, à l'âge de 32 ans, en 1892 ⁷, un certain Fauger qui avait été journaliste à la *Voix du peuple* de Bordeaux avant de devenir notaire et qui décéda à Argentan-Château dans les Deux-Sèvres en 1893 ⁸, Emmanuel Pignon, rédacteur de *La*

¹ Ph. A. - R.S.R., I, 1875-1876, pp. 1 et ss.

² Ph. A. - R.S.R., I, 1875-1876, p. 88; cf. aussi lettre de Frédéric Borde à Henry Bonnet du 23 mars 1894, Archives S.E.C.

³ Ph. A. - R.S.R., I, 1875-1876, pp. 8 et ss ; Ph. A. - R.S.R., II, 1877-1878, p. 260.

⁴ Ph. A. - R.S.R., IV, 1878-1879, p. 260.

⁵ Ph. A. - R.S.R., V, 1878-1880, p. 510.

⁶ Ph. A. - R.S.R., VIII, 1882-1883, p. 292.

⁷ Ph.A. - R.S.R., XVIII, 1892-1893, p. 96.

⁸ Ph. A. - R.S.R., XVIII, 1892-1893, p. 204.

France théâtrale qui se suicida pour des raisons inconnues à l'âge de 37 ou 38 ans en 1893 ¹, Jules Delaporte et son épouse née Adèle Devillers, lui arpenteur-géomètre et ancien communard nommé capitaine de la garde nationale par les habitants du Quartier latin et condamné à la prison par une cour martiale, qui mourut à Paris en 1901, elle institutrice, typographe et militante colinsienne décédée à Paris en 1888 ², un certain Vignon, ancien ami de Colins, agent d'assurances de son état, qui devait mourir à Paris en 1904 ³, un certain F. Meheux, dessinateur et photographe, ancien communard comme Jules Delaporte qui l'avait converti au colinsisme bien avant 1871, qui devait décéder à Paris en 1907 ⁴, Louis-Joseph Alexandre, né le 15 décembre 1849 à Magnant, Aube, dans une famille de cultivateurs riches, qui devenu sculpteur à Pau fut converti au socialisme rationnel par un dénommé A. Roussille, manufacturier, et devint l'un des militants les plus actifs de la région, ami intime de Frédéric Borde. ⁵

Fondée par ce dernier, *La Philosophie de l'avenir - Revue du socialisme rationnel* fut dans ses débuts animée presque exclusivement par lui et Agathon De Potter ainsi que, dans une moindre mesure par Adolphe Hugentobler qui, ruiné par ses affaires sud-américaines, devait mourir à Lausanne en 1890 ⁶. La publication de textes inédits de Colins et de Louis De Potter tenait alors une place considérable. Puis, au fil des ans, d'autres collaborateurs apparurent. Les principaux à prendre régulièrement la parole dans la Revue pendant la période qui nous intéresse sont Alphonse Cappelle du cercle de Mons, dès 1876 ⁷, Jules Delaporte dès 1877-1878, Emmanuel Pignon dès 1878-1879, Fernand Brouez, fils de Jules Brouez, de Mons, dès 1881-1882, Jules Bourlard et Jules Putsage de Mons, dès 1882-1883, le docteur van Hassel de Mons et un autre Belge C. Willems dès 1883-1884, l'ingénieur Heinerscheidt alias Henri Detiche ⁸ et le capitaine français Henri Bonnet, ami d'enfance de Borde, mais récemment converti par ce dernier dès 1889-1890, l'avocat bruxellois Octave Berger, transfuge du mouvement anarchiste ⁹ dès 1890-1891, le brasseur d'affaires belge Adolphe Seghers domicilié à Paris mais partageant son temps entre les bureaux madrilène, lisbonnais et parisien de sa firme d'import-export dès 1895-1896, puis une nouvelle génération de socialistes rationnels avec A. Boy, Aubin de Tahyre, Gustave Potron, Bufquin des Essarts alias Marcellus, directeur du *Journal de Charleroi*, enfin l'acteur et syndicaliste, français Raymond Broca, dès les dernières années du XIXe siècle. Contrairement à ce que déclare Jacques Droz, Benoît Malon, ancien communard et fondateur en 1880 de la *Revue socialiste*, non plus d'ailleurs qu'Eugène Fournière n'ont jamais figuré parmi les collaborateurs à proprement parler de l'organe

¹ Ph. A. - R.S.R XIX, 1893-1894, p. 194. Cf. aussi lettre de Frédéric Borde à Henri Bonnet du 27 janvier 1894, Archives de la S.E.C.

² R.S.R., XXVII, 1901-1902, p. 804 et XIII, p. 187.

³ R.S.R., XXIX, 1903-1904, p. 466.

⁴ R.S.R., XXXIII, 1907-1908, p. 363.

⁵ R.S.R., XXXIV, 1908-1909, p. 345.

⁶ Cf. Nécrologie par Frédéric Borde, in Ph. A. - R.S.R., XVI, 1890-1891, pp. 133 et ss, et par J. Brouez in *La société nouvelle*, VI, 2e vol., 1890, pp. 438 et ss.

⁷ Cf. Nécrologie par C. Willems in Ph. A. - R.S.R., XIX, 1893-1894, pp. 87, 88.

⁸ Nécrologie par A. De Potter in Ph. A. - R.S.R., XXI, 1895-1896, pp. 35-36.

⁹ Lettre de Frédéric Borde à Henri Bonnet des 7 et 25 novembre 1890, Archives de la S.E.C.

colinsien si même certaines de leurs lettres à Frédéric Borde ou Agathon De Potter y ont été reproduites.¹

Des personnalités aussi diverses durent avoir du mal à collaborer, et elles en eurent. Il faut rendre à Frédéric Borde cette justice que jamais il ne contesta la direction intellectuelle des colinsiens à Agathon De Potter dont la figure mériterait à coup sûr de faire l'objet d'une étude approfondie. Élevé dans le socialisme rationnel par son père et sa mère, à l'écart de l'école et, autant que possible, des contacts avec l'extérieur, Agathon De Potter effectua de brillantes études de médecine et de musique. Il obtint le premier prix de composition au Conservatoire de Bruxelles et le diplôme de Docteur en médecine à l'Université libre de Bruxelles.² Toutefois, hormis le stage qu'il effectua volontairement comme interne à l'Hôpital Saint-Pierre de Bruxelles, lors d'une épidémie de choléra, il renonça à l'exercice de la médecine pour s'adonner exclusivement à la Cause. Il est piquant de relever que c'est grâce surtout aux riches fermes familiales de Flandre occidentale dont il avait hérité qu'il put se dévouer comme il le fit à la collectivisation du sol. Bien entendu, le socialisme rationnel ne se réduit pas à ce seul commandement mais il l'implique nécessairement et nul ne le souligna plus qu'Agathon De Potter. Certes ce dernier n'était pas un tribun. Aristocrate né, il vécut en intellectuel pur, contempteur du "bourgeoisisme" auquel semblait vouloir s'arrêter la majeure partie de son entourage immédiat. Frédéric Borde nous en a laissé un croquis, peut-être excessif comme son auteur, mais sans doute assez ressemblant dans l'une de ses lettres inédites à Henri Bonnet :

“ M. De Potter est un homme très instruit, c'est un polémiste de premier ordre qui possède à fond le socialisme rationnel, de plus c'est un homme d'une bonté parfaite et d'une humeur toujours égale. Voilà quinze ans que je travaille avec lui et il n'y a jamais eu le moindre nuage entre nous. M. De Potter est un homme tout en dedans, qui parle peu mais qui écrit beaucoup, il a produit au moins la matière de vingt volumes, et puis tous ses écrits sont des chefs-d'œuvre de clarté et de logique. Voilà pour le beau côté de la médaille. Voici pour le revers : M. De Potter manque d'initiative, c'est un esprit timide que le moindre pas en avant épouvante. Cela tient, selon moi, à ce qu'il a trop vécu de la vie de famille, sous les cotillons de sa mère. ”³

Esprit timide à coup sûr, mais non point timoré étant donné ses polémiques tous azimuts où il saura allier l'intransigeance doctrinale à une exquise courtoisie n'excluant pas toujours la férocité. Celle-ci, toutefois, ne visait jamais que le mensonge de sorte que les colinsiens en furent exemptés même dans les moments difficiles où Agathon De Potter se vit dans l'obligation de réagir contre des déviations, voire contre un schisme dont nous reparlerons ci-après. C'est dire que sans avoir de pouvoirs ni de prétentions charismatiques, Agathon De Potter sut maintenir la cohésion idéologique des colinsiens, au prix peut-être d'une inertie doctrinale sur laquelle nous reviendrons aussi. “Nous avons un chef M. De Potter : il faut lui obéir”, écrira Frédéric Borde⁴, après s'être trouvé bien d'avoir prêché d'exemple à plus d'une reprise.

¹ Jacques Droz, *op. cit.*, t. II, p. 151.

² Cf. Ph. A. - R.S.R., XXX, 1906-1907, p. 296.

³ Lettre de Frédéric Borde à Henri Bonnet du 19 novembre 1889. Archives de la S.E.C.

⁴ Lettre de Frédéric Borde à Henri Bonnet du 19 avril 1902. Archives de la S.E.C.

Étant donné que le but avoué de Frédéric Borde en lançant sa *Revue* et d'Agathon De Potter en la soutenant était de propager le colinsisme, il n'est pas inutile de rapporter ici comment l'entreprise fut perçue à l'époque par un observateur averti et bienveillant. Dans une lettre à Frédéric Borde en date du 12 juin 1877, Benoît Malon alors exilé à Nuoro, en Sardaigne écrivait : “ ...Votre insuccès auprès des républicains ne m'étonne pas. Votre socialisme appelle l'étude et la réflexion, on ne peut pas y adhérer par pure sentimentalité comme au communisme par exemple, et l'étude et la réflexion sont ce que nos politiciens et agitateurs actuels (réactionnaires et démocrates) croient le moins indispensable. Ceci en général, bien entendu; il y a toujours de nombreuses exceptions. Ensuite, par un concours de circonstances que je ne m'explique pas bien, l'école de Colins n'était pas entrée jusqu'ici dans le grand courant de la publicité. À ce point de vue, votre *Revue* est très utile, et si vous continuez, vous ne tarderez pas à vous imposer à la discussion publique et ce qu'il y a de meilleur dans votre doctrine se fondra avec les acquis antérieurs dans le socialisme militant. Vous avez même beaucoup donné en ce sens et vous donnerez plus encore, j'en suis sûr. J'ai la conviction que si le socialisme l'emporte, c'est sur votre théorie économique que se basera la future organisation sociale. Votre école a eu la gloire de trouver l'organisme social (sauf quelques petites modifications) le plus propre à servir d'application à cet incontestable principe de justice : Égalité de moyen; proportionnalité en raison du travail. ”¹ On relèvera en passant combien Benoît Malon et César De Paepe étaient alors proches dans leur appréciation du colinsisme. Il n'en reste pas moins que l'entreprise de propagande échoua.

Il n'est pas sans intérêt de comparer le tirage de *La Philosophie de l'avenir* - *Revue du socialisme rationnel* à l'hebdomadaire de Guesde, Deville et Lafargue, *L'Égalité* qui, entre 1877 et 1882 monta jusqu'à 5000 exemplaires.² La revue colinsienne tira initialement et pendant plus de dix ans à 1000 exemplaires. Mais en 1886-1887 elle connut une crise aux origines complexes - son directeur, Frédéric Borde, qui avait été opéré, se trouvait dans l'incapacité de travailler, deux des bailleurs de fonds belges retirèrent leur appui financier et un autre organe d'inspiration colinsienne mais ouvert à d'autres courants de pensée *La société nouvelle* avait été créé - de sorte que de mensuelle qu'elle avait été elle devint bimensuelle et le resta jusqu'à la fin du siècle, cependant que le tirage tomba successivement à 500 puis 300 exemplaires avant de remonter vraisemblablement à son niveau initial.³ Sans être impressionnant, un tel tirage au siècle dernier est loin d'être négligeable, surtout si on le met en rapport avec la durée exceptionnelle du périodique.

Reste à nous interroger sur le contenu de la *Revue*. Nous en examinerons tout d'abord la forme puis, très sommairement, les prises de position philosophiques, politiques et sur les affaires étrangères.

Dans nos travaux antérieurs nous avons suffisamment épilogué sur la forme du discours colinsien pour n'avoir pas à nous étonner du malaise que

¹ Ph. A. - R. S.R., XXV, 1899-1900, p. 611.

² Cf. Jacques Droz, *op. cit.*, t. II, p. 145.

³ Cf. Frédéric Borde, *Vingt-cinq ans après*, in Ph. A. - R.S.R., XXV, 1899-1900, pp. 618-619.

durent ressentir nombre de lecteurs au contact du dogmatisme de ses disciples. A cela on peut rétorquer que le dogmatisme scientiste dont participe le socialisme rationnel aurait dû dans le contexte socio-historique de l'époque constituer un atout plutôt qu'un handicap pour ce qui est de la propagande. Or, les dirigeants de *La Philosophie de l'avenir - Revue du socialisme rationnel* loin de se refuser au dialogue s'efforcèrent de le provoquer avec les porte-parole de nombreux courants politiques, parfois même fort éloignés du socialisme, avec toutefois des résultats plus que médiocres, leurs interlocuteurs les mieux disposés déclarant rapidement forfait. Très typique de cette attitude de provocation au dialogue sont les lettres ouvertes que lancèrent les rédacteurs ou collaborateurs de la Revue à des personnalités de premier plan. Ce sont Caroline de Colins, la fille du philosophe, le Dr Le Clère, son ami, et Agathon De Potter, son disciple, qui ouvrirent le feu dès les premiers numéros de la Revue en publiant des lettres qu'ils avaient adressées respectivement à Ernest Renan en 1862, à Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans en 1868 et à Mgr Deschamps, archevêque de Malines en 1874.¹ Le ton en est chaque fois courtois et solennel quoique pressant. Et la preuve que la recherche du dialogue était sincère et ne relevait pas de l'artifice rhétorique nous la trouvons dans le passage suivant d'Agathon De Potter publiée également dans l'un des premiers numéros de la Revue :

“Ceux qui se sont donné la mission d'exposer une science nouvelle, dont ils aperçoivent l'extrême importance, mais que personne encore n'éprouve le besoin de connaître, se trouvent dans la pénible situation de toujours parler sans rencontrer ni adhésions qui les encourageraient, ni objections qui les forceraient à chercher de nouveaux arguments à l'appui de ce qu'ils avancent.

“Est-ce parce que l'on ne sait que dire, que l'on ne nous contredit pas ?

“Est-ce parce que l'on trouve que nous ne disons que des sottises; ou, tout au contraire, craint-on d'être convaincu ?

“Est-ce enfin parce que l'on ne sent pas la nécessité de s'occuper des questions que nous traitons, parce que l'on ne comprend pas l'absolue nécessité qu'elles soient résolues dans le plus bref délai ?

“C'est là, pensons-nous, le principal motif de l'isolement intellectuel dans lequel on nous laisse.”²

Par la suite, c'est Frédéric Borde qui se fit une spécialité des lettres ouvertes qu'il adressa entre autres à Victor Hugo, et à Clemenceau en 1879-1880, au prince de Bismarck en 1881-1882, aux députés socialistes du Reichstag et au Président de la Conférence internationale ouvrière à Berlin en 1889-1890, à Camille Flammarion en 1890-1891, à Émile Zola en 1893-1894, à Léon Daudet en 1894-1895, à Sébastien Faure, Charles Maurras et Edouard Drumont en 1895-1896, derechef à Zola et à Jaurès en 1896-1897, à Clemenceau en 1897-1898 enfin à Charles Maurras en 1898-1899.³ Agathon De Potter préférait interpellé diverses personnalités, telle l'économiste Émile

¹ Ph. A. - R.S.R., I, 1875-1876, pp. 8 et 89, et III, 1877-1878, p. 375.

² Ph. A. - R.S.R., I, 1875-1876, p. 671.

³ Cf. les volumes correspondants de la Ph. A. - R.S.R.

de Laveleye,¹ par le truchement de commentaires critiques de leurs livres qu'il publiait dans *La Philosophie de l'avenir - Revue du socialisme rationnel*. Cette dernière ouvrit une chronique intitulée "Correspondance et discussion contradictoire" dans laquelle elle publia des lettres de lecteurs de toutes sortes et, avec une particulière délectation, les protestations indignées des amis des bêtes s'élevant contre la doctrine colinsienne de l'insensibilité des animaux, protestations qui amorcèrent inévitablement des dialogues de sourds.

Il est certainement difficile de donner en quelques pages un aperçu du contenu d'une revue pendant un quart de siècle. L'entreprise est cependant moins ardue qu'il n'y paraîtrait pour l'aspect philosophique de celle qui nous intéresse ici car, nous l'avons déjà signalé, ses rédacteurs ont fait montre, dans, l'ensemble, d'une stricte orthodoxie colinsienne. Nous nous bornerons donc ci-après à mettre en perspective historique les principaux thèmes abordés. On sait que l'objet même de la Revue était de propager une science sociale essentiellement logico-déductive qui reposait tout entière sur la démonstration de l'identité des âmes. On conçoit combien difficile était cette tâche dans une période où plus encore qu'au temps de Colins, la science était matérialiste et le matérialisme scientifique, au moins dans le sens vulgaire du terme. Aussi bien, les principaux adversaires philosophiques désignés par la Revue furent-ils successivement les positivistes puis les marxistes dès 1880, et les principales tares philosophiques dénoncées par elle furent conjointement la démocratie et l'économie politique bourgeoise. Dans un tel combat, les socialistes rationnels avaient naturellement besoin d'appuis mais ils commirent l'erreur fatale de les rechercher exclusivement parmi les adversaires de leurs adversaires plutôt que de se mettre à l'école des savants comme pourtant Colins leur en avait donné l'exemple. Il est frappant de constater en effet que hormis l'une ou l'autre incursion dans la biologie d'un Haeckel² Il ou dans l'œuvre d'un Camille Flammarion³ on ne trouve nulle référence aux découvertes scientifiques des Meyer, Joule, Clausius, William Thomson alias Lord Kelvin, Maxwell, et Gibbs non plus d'ailleurs qu'à celles d'Edison et de Hertz, pour ne parler que de physiciens contemporains des publicistes dont nous nous occupons. Or, n'est-il pas évident que ces découvertes les auraient à tout le moins conduits à remettre en cause certaines des conceptions de Colins lui-même quant à la matière, et très probablement l'application généralisée de son paradigme d'équilibre au monde physique telle que l'atteste l'affirmation figurant en page 1 du tome 1 de sa *Science sociale* (dont on sait qu'elle comporte dix-neuf volumes) : "L'ordre physique, c'est l'harmonie éternelle : entre les attractions et les répulsion". Peut-être d'ailleurs des incursions parmi les biologistes les auraient-elles conduits à trouver des appuis du côté des vitalistes de l'époque puisque aussi bien Colins avait écrit "...la vie ou le mouvement est l'essence de la matière" ...⁴ Il y a donc là une lacune béante dans l'information de nos colinsiens qui, si elle est pardonnable de la part d'un

¹ Cf. Agathon De Potter, Examen des *Eléments d'économie politique* de M. E. de Laveleye, Ph. A. - R.S.R., VIII, 1882-1883, pp. 439 et ss et 495 et ss.

² Cf. Jules Putsage, *Le déterminisme et la science moderne*, Ph. A. - R.S.R., VIII, 1882-1883, pp. 258 et ss.

³ Cf. Frédéric Borde "Lettre ouverte à Camille Flammarion", Ph. A. - R.S.R., XVI, 1890-1891, pp. 32 et ss.

⁴ Colins, *La justice dans la science hors l'Eglise et hors la Révolution*, Librairie de la science sociale, Paris 1860, t. I, p. 63.

autodidacte comme Borde, l'est beaucoup moins de la part d'un médecin comme Agathon De Potter ou d'un chimiste comme Jules Putsage qui pourtant cite de temps en temps William Thomson sur des questions secondaires.¹

C'est donc avec une argumentation passablement vieillie, du moins pour ce qui touche aux sciences physiques, chimiques et biologiques, que les socialistes rationnels firent face au marxisme dans lequel ils décelèrent immédiatement l'un des avatars communistes du matérialisme que Colins avait prophétisés dans son *Économie politique source des révolutions et des utopies prétendues socialistes*. Si même avant 1880 le marxisme d'un Guesde n'était pas totalement inconnu aux rédacteurs de la Revue, c'est Albert Schaeffle qui leur révéla l'œuvre économique de Marx. Pour eux comme “pour beaucoup d'intellectuels, le porche du “socialisme allemand” ne s'ouvre que grâce à la traduction par Malon, en 1880, de l'exposé élaboré six ans plus tôt par Albert Schaeffle, *La quintessence du socialisme*”.² L'opuscule fit immédiatement l'objet d'un compte rendu de Pignon puis d'un long commentaire critique de Frédéric Borde qui ensuite s'attaqua au *Capital* de Marx³ cependant qu'Agathon de Potter se livrait à une polémique acerbe avec les économistes bourgeois du *Journal des économistes*, montrant par là que la réfutation du marxisme ne lui paraissait pas prioritaire. Aussi bien, les rédacteurs de la Revue firent-ils une place plus considérable, et bien sûr un accueil beaucoup plus favorable, à Henry George dont le maître ouvrage, *Progress and Poverty*, qui préconisait notamment la collectivisation sinon du sol du moins de la rente foncière, connut autour de 1880 un immense succès.

Peut-être n'est il pas inutile d'ouvrir ici une parenthèse pour signaler ce que Marx pensait à l'époque de Colins et de ses disciples. En 1892, *La Philosophie de l'avenir - Revue du socialisme rationnel* reproduisit l'essentiel d'une lettre de Marx à Sorge en date du 20 juin 1881 qui déclarait notamment au sujet du programme de Henry George :

“Faire une panacée socialiste de ce desideratum des économistes bourgeois anglais, et déclarer cette manière d'agir être la solution des antagonismes résultant de la manière actuelle de produire, a été suggéré par Colins, officier de hussards du premier empire, né en Belgique, qui dans les derniers temps de Guizot et les premiers de Napoléon le Petit, inondait de Paris, le monde entier, de gros volumes sur sa découverte. Il en a fait une autre, qu'il n'y a pas de Dieu, mais une âme humaine “immortelle” et que les animaux n'ont pas de “sentiments”. S'ils en avaient, par conséquent une âme, nous serions des cannibales et l'on ne pourrait jamais fonder un empire de justice sur terre. Sa théorie contre la “propriété foncière” ainsi que celle sur les âmes, sont prêchées depuis longtemps, mensuellement, dans le journal parisien “*Philosophie de l'avenir*”, par ses partisans presque tous belges. Ils s'intitulent “Collectivistes rationnels” et ont beaucoup loué Henry George...

“... Tous ces socialistes, y compris Colins, ont cela de commun qu'ils laissent persister le travail rétribué et par conséquent la production capitaliste (sic), en voulant faire croire au monde que tous les désagréments de la production

¹ J. Putsage, *Études de science réelle*, Hector Manceaux, Mons et Félix Alcan, Paris, 1888, pp. 58 et 64.

² Jacques Droz, *op. cit.*, t. II, p. 145.

³ Cf. Pignon in Ph. A. - R.S.R., V, 1879-1880, pp. 539, 540; Borde, *ibid.*, VIII, 1882-1883, pp. 124 et ss, 185 et ss, 196 et ss; F. Borde, *ibid.*, IX, 1883-1884, pp. 237, 364, 585.

capitalistique disparaîtront d'eux-mêmes, par suite de la transformation des rentes foncières en impôts à l'État ". ¹

Point n'est besoin de rapporter ici les remarques de Borde pour relever que le jugement sarcastique ainsi porté par Marx sur le colinsisme fourmille d'approximations et d'erreurs qui traduisent vraisemblablement une profonde incompréhension de la métaphysique colinsienne. Symétriquement Frédéric Borde fit preuve en 1880-1881 envers le marxisme d'une aversion qui n'avait d'égale que son incompréhension des subtilités de la dialectique marxienne.

Cela dit, par-delà ses faiblesses évidentes, la réfutation de Borde n'est pas sans points forts, particulièrement lorsqu'elle applique à Marx les critiques adressées par Colins à certains communistes de son temps. Nous les résumons comme suit :

Marx est dans l'erreur lorsqu'il croit pouvoir fonder le socialisme scientifique et plus généralement des normes quelconques sur des méthodes inductives sinon expérimentales. ² Même en se cantonnant à ce niveau d'analyse, l'assimilation intégrale du sol au capital est insoutenable vu que l'un a nécessairement précédé l'autre qui seul représente du travail accumulé. De même la théorie marxiste de la valeur-travail est insoutenable faute de pouvoir prendre en compte les besoins des consommateurs. Loin d'être accidentelle cette carence est postulée par le point de départ productiviste de Marx qui ne peut conduire qu'à une répartition économique autoritaire et au despotisme politique d'un pape saint-simonien. ³ La référence à une nouvelle papauté que Borde reprend ici de Colins avait d'ailleurs été évoquée déjà par l'ancien communalard Jules Delaporte en conclusion d'une polémique qu'il avait eue avec Jules Guesde quelques années auparavant dans *Le prolétaire*. ⁴ Tout au long de leurs démêlés avec les marxistes, les colinsiens ne se lasseront pas de répéter que le vrai collectivisme - le leur, bien sûr - loin d'exclure l'économie de marché appellera au contraire une libération de la concurrence qui, toutefois, se fera désormais "au criterium non plus de la force mais de la raison" grâce à la prohibition absolue des sociétés de capitaux. Mais le seul résultat qu'ils obtinrent ainsi fut de mettre en lumière ce que Jacques Droz appelle très justement "les ambiguïtés du collectivisme". ⁵ Aussi bien, compte tenu de ses connotations colinsiennes voire bakouninistes, les marxistes français s'efforcèrent-ils de remplacer désormais ce terme par celui de communisme que Colins et ses disciples ont toujours stigmatisé comme le "nec plus ultra" du despotisme étatique.

Une dizaine d'années avant le marxisme, le colinsisme connut une crise révisionniste qui donna lieu à une vive controverse philosophique entre colinsiens, notamment dans la Revue. La première mention de cette crise, nous

¹ Frédéric Borde, "Une lettre de Marx" in Ph. A. - R.S.R., XVIII, 1892-1893, pp. 85 et ss. Maximilien Rubel affirme que cette lettre, dont il donne une autre traduction, date du 30 et non du 20 juin 1881. Cf. Karl Marx, *Œuvres*, Pléiade, t. I, pp. 1475, 1476.

² Borde in Ph. A. - R.S.R., IX, 1883-1884, p. 368.

³ Borde in Ph. A. - R.S.R., VIII, 1882-1883, p. 135.

⁴ J. Delaporte in Ph. A. - R. S.R., IV, 1878-1879, p. 436.

⁵ Jacques Droz, op. cit., t. 11, P. 151.

l'avons trouvée dans une lettre de Frédéric Borde à Henri Bonnet, en date du 10 novembre 1891, lettre dans laquelle il se réfère tout d'abord au banquet commémoratif de la mort de Colins qui, depuis 1880, avait lieu chaque année le 11 ou le 12 novembre à Mons :

...“ La réunion annuelle de Mons n'aura probablement pas lieu cette année. Tu sais qu'un schisme a éclaté parmi le groupe belge. Quelques-uns de ces messieurs : Pustage, Heinerscheidt, Hennequin et Seghers veulent réformer Colins, qu'ils ne trouvent pas suffisamment clair et, sous prétexte de clarté, dénaturent complètement la Science sociale, car ils attribuent la sensibilité aux animaux, nient le temps, etc. Hier j'ai reçu une lettre de 16 pages d'Octave Berger dont tu as pu lire un excellent article dans le dernier numéro. Eh bien, voilà un homme qui après m'avoir écrit des lettres enthousiastes où il déclarait “ sublime ” le socialisme rationnel ait aujourd'hui volte-face et retourne, non pas à l'anarchisme, où il était sorti, mais à un salmigondis composé d'anarchisme et de socialisme rationnel. Comme je crois te l'avoir déjà écrit, il ne faut ni s'étonner ni s'irriter de cet état de choses qui ne fera que croître et embellir. Plus nous nous approchons de la grande crise et plus nous rencontrons des gens qui prendront les uns la moitié, les autres les trois quarts ou le quart des idées de Colins et la bataille des idées continuera plus ardente que jamais et cela jusqu'au triomphe final. La lutte c'est la vie et la lutte est préférable au silence car le silence c'est la mort ” ...¹

Il est remarquable que ce “schisme”, comme l'appelle F. Borde, fut le fait de quelques-uns des colinsiens les plus engagés dans les affaires et même dans l'industrie moderne. Pustage qui en prit rapidement la direction était chimiste. Outre ses articles dans *La Philosophie de l'avenir - Revue du socialisme rationnel*, il avait publié en 1885 une *Étude sur la responsabilité*, en 1888 un gros volume intitulé *Études de science réelle* et, en 1889, une brochure libellée *Nécessité sociale*. En 1892, il lança un brûlot dans les rangs des colinsiens avec sa *Lettre à nos coreligionnaires sur la valeur rationnelle des expressions : sensibilité, sentiment d'existence, immatérialité*, brochure de 58 pages éditée à Mons. Toutefois c'est à une autre brochure intitulée *Exposé de science réelle* et due à la plume d'Adolphe Seghers que s'en prit tout d'abord Agathon De Potter dans le numéro d'avril 1892 de la Revue, et ce, dans les termes suivants : ... “ Il existe donc actuellement plusieurs dissidents, - disons le mot carrément - plusieurs hérétiques dans le socialisme rationnel. Mais il ne m'appartient pas de les signaler ici, ni d'y exposer et d'y critiquer leurs hérésies, tant que celles-ci restent dans le domaine domestique. Un seul a fait, jusqu'à présent, exception, en imprimant un exposé du socialisme rationnel tel qu'il l'entend. Mais, par cette publication même, ses idées passent du domaine domestique dans le domaine social, et elles ne peuvent se soustraire à un examen public. ”² Et Agathon De Potter de se lancer dans une réfutation en règle de Seghers d'abord et de Pustage ensuite dès le numéro de juin 1892.

La controverse, essentiellement métaphysique puisqu'elle portait sur l'âme et la démonstration de son immatérialité, pierre angulaire du colinsisme, rebondit avec la publication par la Revue d'une *Défense de notre lettre à nos coreligionnaires* et de la duplique d'Agathon De Potter en 1892-1893. Nous n'aurions pas entrepris de signaler cette polémique si elle ne nous avait paru

¹ Lettre de F. Borde à H. Bonnet du 10 novembre 1891. Archives de la S.E.C.

² Ph. A. - R.S.R., XVII, 1891-1892, p. 288.

symptomatique d'un problème majeur des colinsiens de l'époque sur la nature duquel Agathon De Potter ne se trompait pas lorsqu'il écrivait que la grande affaire pour Putsage, "c'est la crainte de se mettre, en refusant la sensibilité aux animaux, en opposition avec l'opinion de l'immense majorité, le désir et l'espoir de rendre ainsi sa nouvelle doctrine plus facilement acceptable par cette majorité".¹ Plus fondamentalement, la tentative de Putsage, Seghers et consorts visait à tenter de surmonter ce que nous avons appelé le "dénier d'interlocution"² dans le chef des non-colinsiens, au moyen de concessions doctrinales tenues pour mineures. Que ces concessions ne fussent pas telles, c'est ce que Agathon De Potter semble avoir réussi à faire comprendre aux "hérétiques" car leur révisionnisme ne se manifesta plus, à notre connaissance du moins, après 1893. Aussi bien, la critique implicite que Frédéric Borde adressait à Agathon De Potter dans sa lettre du 3 décembre 1892 à Henri Bonnet nous paraît-elle passablement injuste. "Il n'y a pas de discipline dans notre groupe - écrivait-il - pas de direction; chacun tire de son côté; c'est une des causes pour lesquelles nous avançons si peu. Jamais, cependant le moment n'a été si propice pour semer nos idées. La société actuelle tombe en putréfaction et l'épouvantable affaire de Panama va achever de la précipiter dans la fosse. Que restera-t-il après cela ? Le marxisme !" ³

S'il nous était permis de risquer à ce stade une appréciation sur toute cette controverse nous dirions que ce n'est pas faute d'une discipline suffisante mais faute d'une envergure intellectuelle suffisante de ses révisionnistes que l'Ecole colinsienne connut l'échec. Peut-être son histoire aurait-elle pris un autre cours si au lieu de tenter de réviser la théorie colinsienne de l'âme, ils avaient entrepris d'actualiser en la corrigeant la définition colinsienne de la matière en y réintroduisant l'irréversibilité postulée par la mémoire inhérente, selon Colins lui-même, à tout phénomène matériel.⁴ Mais l'histoire, on le sait, ne se fait pas avec des "si".

L'orientation politique de *La Philosophie de l'avenir - Revue du socialisme rationnel* pendant le quart de siècle qui nous occupe n'est pas restée immuable. Il semble même possible de distinguer deux phases, l'une optimiste, l'autre presque pessimiste, dans les prises de position de ses principaux rédacteurs.

Au cours de la première phase qui, selon les cas, prit fin vers 1885, date de la fondation du Parti ouvrier belge (P.O.B.) ou vers 1889, date de la fondation de la Deuxième Internationale, les colinsiens s'efforcèrent d'accréditer l'idée et le terme même de collectivisme tant dans le mouvement ouvrier que dans l'intelligentsia en espérant ainsi inciter les prolétaires et intellectuels à se convertir au colinsisme. C'est de cette époque que date l'article de Jules Delaporte "Les collectivistes du socialisme rationnel ne sont pas des communistes", texte qui fut longtemps diffusé par la Revue sous forme de brochure de propagande.⁵ Bien que mettant volontiers l'accent sur la lutte des classes,

¹ Ph. A. - R.S.R., XVII, 1891-1892, p. 364.

² William Ossipow, *La transformation du discours politique dans l'Eglise*, thèse de doctorat en science politique soutenue à l'Université de Genève en 1976.

³ Lettre de Frédéric Borde à Henri Bonnet du 3 décembre 1892. Archives de la S.E.C.

⁴ Colins, *Science sociale*, Paris 1857, t. V, p. 173.

⁵ Ph. A. - R.S.R., III, 1877-1878, pp. 584 et ss.

comme les socialistes révolutionnaires, les colinsiens se démarquèrent d'emblée de ces derniers en raison de leur aversion pour les méthodes violentes. Sans doute certains furent-ils tentés par les sirènes possibilistes mais, partisans d'une révolution-par-en-haut, ils ne pouvaient doctrinalement se rallier au réformisme sans se renier.

La seconde phase fut inaugurée en 1885 par Agathon De Potter qui procéda à un dur rappel doctrinal dans un pamphlet intitulé “ La peste démocratique (*Morbus democratieus*) contribution à l'étude des maladies mentales ”.¹ Désormais les rédacteurs de la Revue vont se battre sur deux fronts : contre les tenants de l'ordre bourgeois d'une part, contre les tenants des révolutions violentes ou bien des réformes démocratiques d'autre part. Dans un état d'isolement subjectif accru, les colinsiens devaient être tentés par l'aventurisme politique de l'époque qui avait noms boulangisme, antisémitisme, voire anarchisme. Le plus vulnérable à ces tentations fut Frédéric Borde dont on se rappellera qu'il fut contraint à une quasi inactivité de près de deux ans entre 1885 et 1887 ensuite d'une opération ratée à la jambe. Comme plusieurs autres socialistes de l'époque, et comme Fourier et Proudhon les y avaient préparés auparavant, il salua Drumont avec enthousiasme, correspondit quelque peu avec lui et fut ouvertement antisémite jusqu'à l'éclatement de l'affaire Dreyfus à propos de laquelle il adopta la même attitude que W. Liebknecht et Guesde : “ Les socialistes n'avaient pas à s'en occuper. ”² C'est d'ailleurs l'un des rares problèmes sur lequel Frédéric Borde résista autant que faire se pouvait à Agathon De Potter. Ce dernier avait deviné les dangers de l'antisémitisme dès 1886-1887, comme l'atteste sa recension de *La France juive* dans le numéro de février 1887 de la Revue.³ Toutefois, il ne procéda au rappel doctrinal qui s'imposait que dans le numéro de juin 1898 : “ L'antisémitisme s'explique jusqu'à un certain point de la part des conservateurs, des exploiters, de la classe privilégiée. Mais ce qui passe la compréhension, c'est que certains socialistes, très peu nombreux d'ailleurs, ont donné dans le grossier panneau que les conservateurs leur tendaient. ”⁴ Et dans le numéro de juin 1889, il contesta formellement la possibilité pour un colinsien de transiger sur le chapitre du racisme.⁵ Si donc la *Revue* en tant que telle ne prit pas position sur l'affaire, il n'en reste pas moins que Agathon De Potter sut vaincre en l'occurrence les résistances de Borde pour imposer à l'École une orientation nettement “ dreyfusarde ”.

Plus subtile car plus profonde fut pour les colinsiens la tentation anarchiste ou plus exactement l'attraction qu'exercèrent sur eux la grande figure de Kropotkine⁶, qui avait rendu visite à Frédéric Borde en 1878, et la personnalité de Sébastien Faure avec qui ils nouèrent des relations durables.⁷

¹ Ph. A. - R.S.R., X, 1885-1886, pp. 1 à 99.

² Frédéric Borde, “ Lettre ouverte à M. Edouard Drumont ”, Ph. A. - R.S.R., XXVI, 1900-1901, p. 226. Cf. aussi Lettres de Frédéric Borde à Henri Bonnet, *passim*. Archives de la S.E.C.

³ Ph. A. - R.S.R., XII, 1886-1887, pp. 155, 156.

⁴ Agathon De Potter, “ L'antisémitisme ” in Ph. A. - R.S.R., XXIII, 1897-1898, pp. 458 à 473.

⁵ Ph. A. - R.S.R., XXVI, 1898-1899, pp. 654 et ss.

⁶ Ph. A. - R.S.R., VIII, 1882-1883, p. 395.

⁷ Ph. A. - R.S.R., XII, 1886-1887, pp. 195, 196. Cf. aussi Ph. A. - R.S.R., XXI, 1895-1896,

Par delà leur divergence doctrinale majeure relative à la transition au socialisme, qui pour les colinsiens ne pouvait être que dictatoriale, les anarchistes que nous venons de citer avaient compris que la vision colinsienne de la société nouvelle était, sans ambiguïté aucune, décentralisée et anti-autoritaire. De leur côté les colinsiens se gardèrent bien d'identifier anarchisme et anarchie, cette dernière restant leur obsession.

Pour terminer cette analyse sommaire du contenu de *La Philosophie de l'avenir - Revue du socialisme rationnel*, disons quelques mots de son attitude en matière de politique étrangère pendant le dernier quart du XIXe siècle. Ses rédacteurs marquèrent, à n'en pas douter, une forte hostilité envers la Grande-Bretagne, incarnation du bourgeoisisme et de la démocratie qu'ils abhorraient, lui préférant de beaucoup l'Allemagne de Bismarck et même la Russie des Tsars. S'ils applaudirent en 1890 au premier 1er mai - manifestation internationale en faveur de la journée de huit heures - symbole de la solidarité des travailleurs des différents pays, les colinsiens furent vite déçus par la IIe Internationale. Pourtant Frédéric Borde, en particulier, était nettement pro-allemand, mais non point jusqu'à ne pas porter de jugements critiques sur l'Allemagne en général et le socialisme allemand en particulier. Ainsi il écrivait à Henri Bonnet le 29 août 1891 : "Les Allemands sont très socialistes, soit, mais ils sont encore plus militaires que socialistes. Au premier coup de télégraphe parti de Berlin "MOBILISEZ" vous verrez si les douze corps d'armée allemande ne marchent pas contre nous comme un seul homme, socialistes en tête. C'est tellement vrai qu'au récent Congrès de Bruxelles, Bebel n'a pas osé se prononcer catégoriquement sur ce point".¹ Frédéric Borde ne désespéra jamais de voir la France embrasser le socialisme rationnel et montrer ainsi l'exemple au monde entier. Il n'en condamna pas moins la guerre que la France menait au Tonkin contre la Chine ainsi d'ailleurs que toutes les entreprises coloniales comme autant d'actes de pillage.

Mais ce à quoi il s'attacha le plus c'est à démontrer que les prévisions des positivistes, des progressistes et des démocrates quant à la décroissance des guerres s'étaient révélées fausses et que seul Colins avait vu juste en prévoyant leur multiplication, leur intensification et leur aggravation.² Dans la perspective colinsienne, on le sait, en période d'ignorance sociale de la réalité du droit et d'incompressibilité de l'examen, la pluralité des souverainetés inhérente au règne de la force se traduit nécessairement par des antagonismes croissants.³ D'où la reprise par Frédéric Borde, à l'occasion de ses analyses internationales, du catastrophisme colinsien qui peut annoncer soit la mort prochaine de l'humanité - à laquelle il ne croyait guère alors - soit l'heure solennelle du socialisme rationnel "au cadran de la justice éternelle. Eh bien, cette heure bénie, cette heure sainte, cette heure vers laquelle se tendent nos anxiétés et nos plus chères espérances, nous persistons à la croire plus proche qu'on ne le pense généralement, même chez nos amis. Nous y voyons de nombreux symptômes dont le principal - écrit-il en 1900 en conclusion de son

pp. 103 et ss.

¹ Lettre de F. Borde à H. Bonnet du 29 août 1891, Archives de la S.E.C.

² Cf. notamment F. Borde "Situation générale en 1881" in Ph. A. -R.S.R., VI, 1880-1881, pp. 209 à 240, 259 à 279, 373 à 388, 407 à 415; Ph. A. - R.S.R., VIII, 1882-1883, pp. 49 et ss; Ph. A. - R.S.R., X, 1884-1885, pp. 467 et ss.

³ Cf. notre Introduction au socialisme rationnel de Colins, op. cit., pp. 241 et ss, 260 et ss, 286 et 287.

article sur les vingt-cinq ans de la Revue qu'il avait fondée - est cette guerre anglo-boer où une petite armée improvisée par des paysans combat contre la ploutocratie universelle ayant à ses ordres une force quadruple soutenue par la complicité gouvernementale de la bourgeoisie européenne. L'héroïque attitude de ces modernes Spartiates influera peut-être bientôt sur le prolétariat des deux mondes qui finira par suivre le noble exemple donné par l'invincible peuple de l'Afrique australe. Alors, comme dit Colins, la féodalité financière, - qui s'obstine depuis cinquante ans à se boucher les yeux et les oreilles, - "exhalera son dernier sanglot dans une mer de sang. Que les destins s'accomplissent !" ¹ Dans ce sombre millénarisme frémissait, consolante, la conviction du prophète incompris d'avoir partie liée avec la Nécessité.

L'analyse que nous venons de faire du contenu des vingt-cinq premières années d'existence de *La Philosophie de l'avenir - Revue du socialisme rationnel* ne constitue pas un résumé de toute l'activité colinsienne pendant cette même époque. Cette activité s'exprima aussi dans d'autres organes périodiques dont nous allons parler ainsi que par d'autres voies telle la nouvelle ou l'essai.

Parmi les auteurs colinsiens de l'époque, une place spéciale paraît devoir être faite à Ubaldo Romero Quiñones né vers 1833, auteur de nombreux écrits dont plusieurs romans publiés en Espagne entre 1874 et 1914 dont nous n'avons malheureusement pu prendre connaissance. Tout ce que nous pouvons dire de sa vie, c'est que, à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, Quiñones, qui avait séjourné en Belgique de 1866 à 1868 et avait ensuite correspondu pendant plus de trente ans avec Agathon De Potter, vivait à Guadalajara et qu'il se réclamait alors du socialisme rationnel. ² Quant à son oeuvre qui a fait l'objet de quelques recensions dans *La Philosophie de l'avenir - Revue du socialisme rationnel* et dans *La Société nouvelle*, elle comporte apparemment plusieurs romans d'inspiration colinsienne tels *Tontón*, publié en 1888 et surtout *Los huérfanos* (Les orphelins) dont la première édition date de 1879 mais dont la dixième parut en 1890, ce qui atteste son succès.

Une autre voix colinsienne s'éleva à l'époque dans ce qui était considéré par les socialistes belges comme l'un des hauts lieux de la bourgeoisie, le Sénat belge, celle d'un authentique capitaliste, mais sur le plan idéologique, transfuge de classe : le sénateur Théophile Finet. En 1892, lors d'un débat sur la révision de la Constitution ce sénateur fit un long exposé du socialisme rationnel dont la péroration reprenait une proposition que Colins avait formulée dans son ouvrage posthume *De la justice dans la science...* et qui avait trait à la transition au socialisme :

... "Il s'agit de découvrir la règle sociale dont l'application assure l'ordre permanent, la satisfaction sociale et, en même temps, de démontrer à chacun et à tous l'inévitable sanction de cette règle.

¹ Frédéric Borde, "Vingt-cinq ans après", in Ph. A. - R.S.R., XXV, 1899-1900, pp. 636, 637.

² Cf. *Revue du socialisme rationnel*, XXVI, 1900-1901, pp. 7, 8 et 9 et R.S.R., XXXII, 1906-1907, p. 367. Signalons que la Biblioteca nacional de Madrid possède près de 60 publications de Ubaldo Romero Quiñones.

“ Je demande que le gouvernement soumette la question aux membres de l'Académie royale de Belgique, section des sciences et des lettres, et à l'Académie de médecine, car ces institutions renferment les représentants autorisés des sciences morales et politiques et des sciences médicales, en un mot de toutes les sciences qui intéressent l'homme au point de vue social. Que ces académies ouvrent un concours sur la question, que les travaux les plus méritants soient publiés en résumé au *Moniteurs* avec l'appréciation de chaque académicien chargé du rapport. Je dis : les académiciens et non pas les “académies”, pour qu'il y ait des responsabilités personnelles, réelles, bien définies. Qu'on autorise les auteurs des mémoires à une réplique par la même voie du *Moniteur*. La presse publique pourra ainsi discuter le tout : les utopies subiront le sort de toutes les conceptions basées sur des hypothèses et non sur la vérité : elles tomberont sous l'examen.

“ La presse, cause de tout le mal social tant que la formule du droit reste hypothétique, sauvera l'humanité quand la formule du droit et de la sanction inévitable apparaîtra scientifiquement et sera démontrée pour chacun et pour tous.

“ Les mathématiques sont incontestables et toujours identiques, quelles que soient les humanités qui les découvrent. ” ¹

Ce discours, on le voit, reprenait non seulement une proposition particulière de Colins quant à la transition au socialisme mais toute l'épistémologie colinsienne assimilant le socialisme rationnel à une science exacte. Il provoqua l'hilarité de plusieurs sénateurs et dérouta la plupart des journalistes qui n'y virent que du feu. Son auteur était d'ailleurs un personnage haut en couleur :

“ Mince, fluët, osseux, le faciès tout en angle, la chevelure grise légèrement en broussaille, le chef et les reins à peine inclinés, non par l'âge mais dans une allure obstinée d'attaque, toujours prêt à foncer, M. Théophile Finet - écrit *Le Peuple* du 16 juillet 1910 à l'occasion de sa mort - était depuis plus de vingt ans une des dernières physionomies curieuses, originales, pittoresques, indépendantes et primesautières du Sénat où, depuis 1889, il représentait l'arrondissement d'ArlonMarche-Bastogne.

“ Ingénieur des arts et manufactures, rompu aux affaires d'ordre industriel et financier, il se ménagea dans la haute assemblée un poste exceptionnel de vieux franc-tireur, apportant aux débats, avec des connaissances économiques d'un bizarre éclectisme, une piquante expérience des hommes et des choses. ”... ²

Hormis les isolés dont Quiñones et Finet constituent probablement les meilleurs prototypes, les socialistes rationnels du dernier quart du dix-neuvième siècle gravitaient tous autour de quatre centres plus ou moins organisés, ceux de Mons, de Bruxelles, de Paris et de Pau. De ces quatre groupes, c'est celui de Mons qui était le plus vivant et c'est de lui que partit, dans la période qui nous occupe, l'initiative la plus importante pour vulgariser le socialisme rationnel, à savoir le lancement en 1884 d'une grande revue mensuelle internationale dont le titre reprenait celui d'un ouvrage de Colins *La Société nouvelle*, qui d'emblée tira à 1500 exemplaires. ³

¹ *La Société nouvelle*, VIII, 1, 1892, pp. 655 à 668 et cf. aussi Ph. A. -R.S.R., XVII, 1891-1892, pp. 395, 396.

² Ph.A. - R.S.R., XXXVI, 1910-1911, pp. 103, 104

³ Frédéric Borde, “Jules Brouez, un penseur inconnu” in *L'Humanité nouvelle*, VI, 1900, p. 60.

Avant de présenter cette Revue il nous paraît utile de faire plus ample connaissance de ses fondateurs Jules et Fernand Brouez. Jules Brouez était né à Mons le 22 août 1819. Comme il arrive en Belgique, il descendait d'une ancienne famille espagnole qui s'était fixée dans les anciens Pays-Bas. Son père, homme très entreprenant, avait conquis une belle fortune au Guatemala ce qui lui avait permis de faire donner à ses enfants l'instruction classique, alors pratiquement réservée aux jeunes bourgeois. Mais il mourut en laissant son fils Jules adolescent sans ressources avec une sœur à charge. Ce fut pour Jules Brouez l'expérience de la condition prolétarienne avec en sus l'amertume de la chute sociale : " Je vivais avec quelques sous de moules; mon pantalon était déchiré, mes chaussures éculées. Je fus obligé de me placer comme garçon meunier" racontait-il en 1881 à Frédéric Borde qui séjournait chez lui à Wasmes. Et comme son fils cadet se mêlait à la conversation il rétorqua : "Taisez-vous Fernand ! Vous ne savez pas ce que c'est. Il faut avoir passé par là pour en parler : la misère laisse une trace indélébile qui ne s'efface jamais ! " ¹ Devenu clerc de notaire il tomba en 1848 sur l'ouvrage de Louis De Potter *La réalité déterminée par le raisonnement* qui le convertit au socialisme rationnel. Il forma alors le serment de faire fortune et de consacrer sa vie à la propagande de la doctrine dont dépendaient selon lui non seulement le bonheur, mais encore le salut du genre humain. Il tint parole. En 1854 il était nommé notaire à Wasmes. En 1856 il fit le voyage de Paris pour y proposer à Colins de l'aider à publier son oeuvre. Mais Hugentobler l'avait précédé et avait déjà entrepris de faire publier les premiers volumes de la *Science sociale* qui parurent l'année suivante. C'est à cette époque que Jules Brouez se maria, contractant un mariage seulement civil - ce qui était presque scandaleux alors en Belgique - avec une femme qui, convertie au colinsisme, fut dès lors sa première collaboratrice. Hormis les tâches professionnelles qui l'absorbaient passablement, Jules Brouez consacra l'essentiel de son énergie au cours des années suivantes à élever ses deux fils Paul et Fernand Brouez dans le socialisme rationnel. Comme Louis De Potter l'avait fait à l'égard d'Agathon, Jules Brouez s'attacha à éviter autant que faire se peut à ses enfants le contact avec l'environnement matérialiste. Cela voulait dire qu'il leur enseigna lui-même ce qu'il put et qu'il s'abstint bien sûr de les envoyer à l'école, des précepteurs étant chargés de leur donner des leçons au domicile familial. Son fils Paul, l'aîné, qui se destinait à la médecine et qui était étudiant en troisième année de sciences naturelles à l'Université libre de Bruxelles fut soudain enlevé à l'affection des siens en 1880, à l'âge de 21 ans à peine. ² Jules Brouez en fut ravagé mais sa conviction religieuse l'emporta. De son fils décédé il déclarait qu' " il n'avait point mérité de souffrir les douleurs de nos luttes actuelles. Il a traversé cette terre d'expiation pour aller recevoir sa récompense dans un monde meilleur. " ³

À cette époque, Jules Brouez prit l'initiative de proposer à Agathon De Potter de continuer la publication des oeuvres de Colins, Hugentobler n'ayant pu mener à chef l'entreprise en raison de sa ruine. Le notaire Mangin tint à se joindre à Brouez et Agathon De Potter qui, ayant racheté les manuscrits de Colins à Hugentobler pour mettre ce dernier à l'abri du besoin, publièrent coup

¹ *Ibidem*, p. 53.

² Ph. A. - R.S.R., VI, 1880-1881, p. 64.

³ Frédéric Borde, "Jules Brouez", *loc.cit.*, *L'Humanité nouvelle*, VI, 1900, pp. 59, 60.

sur coup les volumes VI à XIX de la monumentale *Science sociale* entre 1882 et 1896.¹

La mort de Paul Brouez entraîna chez son jeune frère Fernand un changement d'orientation professionnelle. Il délaissa les études de droit qu'il avait entreprises à Bruxelles pour la médecine. Toutefois un grave accident de santé, des suites duquel il devait d'ailleurs mourir peu après son père en 1900, l'obligea à renoncer à poursuivre ses études universitaires. C'est alors qu'il assumait la direction de la *Société nouvelle*, revue internationale littéraire et politique, que son père et lui lancèrent en 1884, soit un an avant la fondation du POB. De Fernand Brouez et de sa revue Élie Reclus écrivit en 1900 : “ Lui et ses amis, bande ardente et généreuse, rêvaient d'une Société nouvelle ”, régénérée dans la pensée et la volonté, ennoblie par l'art et la science, forte par l'alliance du peuple avec les intellectuels. Ce fut l'honneur de la jeune Belgique d'avoir, aux environs de 1885, entrepris cette oeuvre hardiment cosmopolite et de l'avoir noblement conduite. Ce fut le travail constant de Brouez, sa préoccupation des jours et des nuits. Il s'est épuisé à la tâche, il est mort de fatigue, peut-on dire, de fatigue physique, intellectuelle et morale. Le lecteur blasé qui le couteau d'ivoire en main, ouvre distraitemment les feuilles d'une revue, sait rarement ce qu'elles ont coûté à leurs auteurs. Des âmes s'en échappent et voltigent à l'entour, des âmes anxieuses et palpitantes... ”²

Telle devait être en effet l'âme de Fernand Brouez pendant la douzaine d'années qu'il dirigea *La Société nouvelle*. Son idée directrice paraît bien avoir été de faire sortir le socialisme rationnel de son ghetto intellectuel en lui offrant l'accès à une tribune libre ouverte à tous les courants de la gauche, du réformisme le plus modéré à l'anarchisme le plus débridé. Aussi bien, entre 1884 et 1897 *La Société nouvelle* eut-elle la bonne fortune de compter parmi ses collaborateurs belges Maurice Maeterlinck, Georges Eekhoud, Francis Nautet, Guillaume De Greef, Agathon De Potter, Hector Denis, César De Paepe, Émile Vandervelde, Max Elskamp, Jean Volders, Camille Lemonnier, Georges Rodenbach, Charles Van Lerberghe et Émile Verhaeren, soit toute la jeune Belgique littéraire ainsi que les principaux intellectuels belges de gauche auxquels il convient d'ajouter les Français Frédéric Borde, Élie et Elisée Reclus, les Néerlandais Multatuli et Domela Nieuwenhuis, les Allemands Gerhard Hauptmann et August Bebel. *La Société nouvelle* publia en outre des textes de Bakounine, Kropotkine, Tolstoï, Dostoïevski, Maxime Kovalevski, Tchernitchovski, Nietzsche, Henry George, etc.³

Il est intéressant de retracer dans ses grandes lignes les résultats pour le colinsisme de l'expérience ainsi tentée. N'ayant pas été mis au courant du projet, Frédéric Borde n'en comprit pas d'emblée la finalité comme l'atteste sa lettre du 19 novembre 1889 à Henri Bonnet : ... “ M. Brouez a retiré sa subvention à *La Philosophie de l'avenir* sans crier gare, et au risque de faire tomber une publication qui durait depuis dix ans. Il a créé une revue *La Société nouvelle* et il emploie son argent à payer des écrivains qui n'ont rien de socialiste, alors que moi, je travaille depuis quinze ans pour la cause

¹ Ph. A. - R.S.R., XXV, 1899-1900, p. 208.

² Élie Reclus, “Fernand Brouez”, in *L'Humanité nouvelle*, VIII, 2, 1900, p. 386.

³ Cf. *La Société nouvelle*, 1907, I, nouvelle série, pp. 5 à 7.

humanitaire, j'ai à peine le nécessaire pour vivre ”. ¹ Frédéric Borde n'en prit pas moins une part active à la vie de *La Société nouvelle* aux côtés des deux Brouez, d'Agathon De Potter, de Jules Putsage, etc. Mais curieusement, en raison peut-être du pluralisme inhérent à *La Société nouvelle* il semble que les colinsiens eux-mêmes s'y sentirent plus libres que dans *La Philosophie de l'avenir - Revue du socialisme rationnel*. Cela ne fut d'ailleurs pas toujours un bien car Frédéric Borde, par exemple, nous paraît y avoir donné libre cours à son antisémitisme beaucoup plus que dans sa propre revue où il devait des comptes à Agathon De Potter. Quant à Fernand Brouez, sa ligne politique fut en apparence beaucoup moins dogmatique que celle d'Agathon De Potter en ce sens qu'il accueillit avec satisfaction et encouragea toutes les initiatives visant à renforcer le socialisme, à soulager la condition ouvrière et à préserver la paix, tant pour le mieux-être qu'elles apportaient que pour le désordre accru qui en résulterait inéluctablement. Mais dans le fond il était plus catastrophiste que Frédéric Borde comme l'atteste notamment l'article qu'il publia en 1884 ensuite des attentats anarchistes et de l'exécution de Vaillant : “ Les épisodes tragiques de la lutte des classes, de la lutte des pauvres contre les riches se précipitent, se renouvellent avec une violence toujours plus âpre ”... Il résulte de la progression de la violence que le monde court à sa perte, à moins qu'il ne trouve “ une idée commune, un principe de vérité et de justice réel pouvant unir les hommes et faire naître une nouvelle société ” ². Borde pensait que l'humanité serait contrainte de reconnaître la Vérité sous peine de disparaître, mais il ne croyait guère à sa prochaine disparition. Fernand Brouez, en revanche, peut-être en raison de la maladie qui le minait et qui allait l'emporter quelques années plus tard, pensait que l'humanité était engagée dans un processus de violence et d'anarchie croissantes qui entraînerait sa disparition, à moins qu'elle ne reconnût à temps la Vérité. Subrepticement, l'accent s'était déplacé d'un terme de l'alternative sur l'autre : le désordre, principe de mort selon Colins.

Jules Brouez mourut avec le siècle et son fils le suivit dans la tombe un an plus tard sans avoir réussi à sortir l'École colinsienne de son ghetto. Entre-temps, en 1897, *La Société nouvelle* avait cessé de paraître du fait de la maladie de son directeur. Mais la plupart de ses rédacteurs, y compris les colinsiens furent de l'équipe qui lança cette même année *L'Humanité nouvelle* sous la direction d'Augustin Henry Hamon ³. Bien que ce dernier ne fût pas un colinsien mais tout au plus un sympathisant, il nous paraît utile de le présenter brièvement. Né à Nantes le 18 octobre 1836, Hamon était ingénieur civil. Il avait à son actif plusieurs inventions, celle des tuyaux de plomb doublés d'étain, celle des machines pour les fabriquer, celle de plusieurs systèmes ou perfectionnements en matière de pompes et de transmission de mouvement et de vitesses pour automobiles ... ⁴.

Parallèlement à ces grandes revues mensuelles ou bi-mensuelles que furent *La Philosophie de l'avenir*, *La Société nouvelle* et *L'Humanité nouvelle*, certains militants tentèrent de lancer de petits périodiques colinsiens. Mais

¹ Lettre de F. Borde à H. Bonnet du 19 novembre 1889, Archives de la S.E.C.

² F. Brouez, “La vie sociale” in *La Société nouvelle*, X, 1, 1894, p. 260.

³ *La Société nouvelle*, 1907, I, nouvelle série, p. 6.

⁴ *L'Humanité nouvelle*, 1902-1911, pp. 83-84.

aucun, le siècle passé, ne dura plus de deux ans. Ainsi parurent successivement *La Question sociale* ("Revue bi-trimestrielle de vulgarisation sociologique"), à l'initiative d'Octave Berger, en 1890 et 1891 à Bruxelles, *L'Ordre social* ("journal hebdomadaire paraissant le jeudi") à l'initiative d'Adolphe Seghers et avec la collaboration de Raymond Broca, qui dura six mois en 1892 à Paris, enfin *La Régénération sociale* ("bulletin des socialistes rationnels et des logocrates paraissant une fois par mois") à l'initiative de Broca, qui vécut à Paris près de deux ans en 1898 et 1899. Infatigable, Agathon De Potter fournissait de la copie à ces diverses publications.

Parmi les personnages que nous venons de mentionner et qui tous collaborèrent à *La Philosophie de l'avenir - Revue du socialisme rationnel*, Raymond Broca faisait presque figure de nouveau venu. Né en 1862 à Pau, c'est semble-t-il grâce aux socialistes de l'endroit qu'il rencontra à l'âge de 18 ans Frédéric Borde. Ce dernier lui fit lire l'œuvre de Colins. Vers l'âge de 25 ans, Broca se déclara "convaincu de la réalité de l'ordre moral", donc adepte du socialisme rationnel. Désireux de devenir acteur, il partit pour Paris, y trouva un emploi de commis d'administration, mal payé, et économisa pour se payer les leçons de diction dont il avait besoin. Après un apprentissage d'un peu plus d'une année il commença à se produire au café-concert. Au début de l'année 1890, alors qu'il était âgé de 28 ans, il décida de créer un syndicat des acteurs, parla de ses idées à ses camarades de travail Mourre et Ricard et établit les statuts de la première association des acteurs de théâtre en application de la fameuse loi française de 1884. Cette association, qui fut remplacée en 1902 par l'Union syndicale des artistes lyriques de concert également créée par Broca, paraît avoir joué un rôle important dans la protection des acteurs et actrices de "cafconce" souvent exploités et méprisés.¹ Toutefois la publication colinsienne lancée par Broca à Paris à la fin du siècle dernier périclita comme les précédentes. Les colinsiens ne prirent pas la chose au tragique car une autre voie, pleine de promesses, semblait se présenter à eux.

¹ Dossier Raymond Broca in Archives de la S.E.C.

Histoire d'un autre socialisme. L'école colinsienne 1840-1940 (1979)

Chapitre IV

La ligue pour la nationalisation du sol (1900-1906)

[Retour à la table des matières](#)

À consulter la littérature colinsienne du tout début du siècle, les socialistes rationnels paraissent avoir alors placé leurs espoirs dans la Ligue pour la nationalisation du sol dont il n'avait jamais été question précédemment. *La Revue du socialisme rationnel* devint officiellement l'organe mensuel de ladite Ligue et le journal montois *La Terre*, qui parut deux ans et demi de 1905 à 1907, se présenta comme son organe hebdomadaire. Quant à l'idée même d'une telle Ligue c'est Frédéric Borde qui la conçut en 1898, comme l'atteste l'une de ses lettres à Henri Bonnet :

“ ... Je veux maintenant m'occuper exclusivement de grouper le plus grand nombre d'hommes de valeur, les écrivains surtout : sur l'idée de la nationalisation du sol; créer un courant d'idées dans cette direction doit être notre objectif *immédiat*; laisser de côté la question philosophique ”... ¹

¹ Lettre de F. Borde à H. Bonnet, du 21 novembre 1898, Archives de la S.E.C.

Très certainement Agathon De Potter, consulté, donna son accord sur le projet, ce qui est d'ailleurs étonnant car le terme de “nationalisation” qui fut retenu présentait le double inconvénient d'être à la fois moins colinsien et plus restrictif que le terme de “collectivisation”. Peut-être offrait-il en contrepartie l'avantage d'être plus vague, ce qui permit le ralliement d'anticollectivistes déclarés ! En appuyant l'idée de Frédéric Borde, Agathon De Potter pouvait se présenter comme l'exécuteur testamentaire du Congrès international agraire qui s'était réuni à Paris en 1889 sous la présidence de Longuet, avec la participation de Henry George, le secrétariat général étant assuré par Albert-Maximilien Toubreau que nous avons déjà rencontré ¹. Lors de ce Congrès Agathon De Potter avait fait la connaissance de Michael Flürscheim, agrarien allemand, qui avait publié en 1884 un ouvrage intitulé *Auf friedlichem Wege* et qui en 1886 réussit à créer une “Landliga”, puis en 1888 une “Ligue pour la réforme de la propriété foncière” dont l'organe s'appela successivement *Deutsch-Land puis Frei-Land* ². Or c'est de concert avec Flürscheim précisément que le Congrès de 1889 avait adopté à l'unanimité la résolution que voici :

“ L'assemblée,

“ Considérant que le sol n'est pas le produit du travail, qu'il est la matière première ou la source d'où celui-ci tire tout ce qui est nécessaire à l'existence;

“ Considérant que le travail doit constituer la base légitime et rationnelle de la propriété;

“ Considérant que l'appropriation individuelle du sol a pour conséquence le paupérisme, l'esclavage ou l'exploitation du travail;

“ Considérant enfin que cette situation sociale engendre des dangers qui, si elle était négligée, finiraient par rendre tout ordre impossible;

“ Déclare que la propriété individuelle du sol doit disparaître, et se trouver remplacée par son appropriation au profit de tous. ” ³

Le Congrès de 1889 avait adopté un projet de “ Fédération agraire universelle ”, décidé la création de comités nationaux permanents et élu un comité international permanent où l'on trouve les noms de Henry George, président d'honneur, Daumas, président du comité organisateur, Eugène Simon, vice-président pour la France, Flürscheim, vice-président pour l'Allemagne, Agathon De Potter, vice-président pour la Belgique, Jules Delaporte, secrétaire pour la France, etc. Mais toutes ces décisions ainsi que la résolution que nous avons rapportée restèrent lettre morte.

¹ Albert Maximilien Toubreau, qui avait publié en 1880 un ouvrage intitulé *La répartition métrique des impôts* et dans les années suivantes plusieurs études dans différentes revues sur les problèmes agraires, mourut en 1890. Cf. Max Toubreau, *op. cit.*, *passim*.

² Cf. Lettre inédite d'Agathon De Potter à R. Broca du 7 août 1892 in Archives de la S.E.C. cf. p. XXX ci-après et Paula Gutzeit, *Die Bodenreform. Eine dogmengeschichtlich-kritische Studie*, Verlag von Duncker & Humblot, Leipzig, 1907.

³ Ph. A. - R.S.R., XV, 1889-1890, p. 47.

Ce n'est donc qu'en 1900 et à l'initiative de Frédéric Borde que des contacts furent pris à Paris avec les fouriéristes en vue de la création en commun d'une "Ligue pour la nationalisation du sol". Ces contacts furent facilités par les liens personnels qui s'étaient noués antérieurement entre les uns et les autres. Bien avant la création de la Ligue, en effet, des fouriéristes participaient régulièrement aux "banquets" annuels des colinsiens et réciproquement.¹ Le chef de l'École sociétaire, c'est-à-dire fouriériste, à cette époque était Adolphe Alhaiza qui fut le principal interlocuteur des colinsiens lesquels, de leur côté, étaient représentés par Henri Bonnet.

Dès le début des négociations des divergences doctrinales apparurent comme il était à prévoir. Un article de *La Rénovation*, l'organe fouriériste, reproduit par la *Revue du socialisme rationnel*, les résumait bien :

"Nous phalanstériens, nous confions que l'association intégrale donnera pratiquement et sans violente secousse un même résultat si désirable, mais nous ne répugnerions pas à une nationalisation du sol qui tiendrait compte des droits acquis légitimes..."

"Nous savons que nos amis colinsiens voient autrement que nous les conséquences et l'exercice de cette restitution du sol à ses habitants, mais le point capital de sa nationalisation et son appropriation sociale peut s'accorder - la location à l'État remplaçant l'acquisition par achat - avec notre théorie sociétaire, et, vu le danger social imminent, et par mesure de salut public, nous nous rallions très volontiers, sur ce point spécial de la nationalisation inaliénable du sol, au principe colinsien." ²

La foi et l'enthousiasme du chef de l'École sociétaire permirent donc d'aboutir. Il déclara : "Je suis heureux de nous voir bien d'accord pour le lancement de la Ligue. L'association fouriériste s'exerçant sur le terrain de la nationalisation du sol, il y a là tout un avenir. *Le principe* est l'essentiel, les détails pourront être débattus"...³

En novembre 1901, Borde put annoncer que les Pourparlers avec les fouriéristes avaient abouti et que la Ligue était fondée avec "nos amis phalanstériens". En même temps, il lançait un appel à tous "catholiques, protestants, juifs ou libres-penseurs, quelle que soit la bannière politique sous laquelle ils marchent : royalistes, bonapartistes ou républicains, nationalistes, antisémites ou socialistes..."⁴ Seuls les "terrianistes" qui avaient, semble-t-il, été oubliés répondirent à l'appel. C'est du moins ce que donne à penser une lettre de Borde en date du 10 février 1902 qui annonce que... "les trois groupes socialistes : fouriéristes, terrianistes et socialistes rationnels, viennent de fonder une Ligue pour la nationalisation du sol"...⁵ Parmi ces trois groupes, seule l'École colinsienne avait, semble-t-il, une implantation non négligeable hors de France. Cela dit, il est temps de présenter rapidement ses deux partenaires.

¹ R.S.R., XXVI, 1900-1901, pp. 1 et 724.

² R.S.R., XXVI, 1900-1901, p. 725.

³ R.S.R., XXVII, 1901-1902, p. 123.

⁴ R. S.R., XXVII, 1901-1902, p. 209.

⁵ R. S.R., XXVII, 1901-1902, p. 507.

En 1900 les rangs de l'École sociétaire s'étaient considérablement éclaircis, surtout depuis la disparition de Victor Considerant en 1893. Adolphe Alhaiza, qui était rédacteur en chef de l'organe sociétaire *La Rénovation* depuis 1894, date à laquelle il avait succédé à Hippolyte Destrem, fut de très loin le plus engagé des fouriéristes de la Ligue. Il n'est donc pas inutile de tenter d'en brosser un portrait idéologique approximatif. D'après les nombreux passages des articles d'Alhaiza parus dans *La Rénovation* et reproduits par la *Revue du socialisme rationnel*, hormis le rappel des thèses phalanstériennes, trois thèmes dominant : le nationalisme, l'antimarxisme et l'antisémitisme.

Voici une illustration du nationalisme d'Alhaiza : “ N'apprenions-nous pas dernièrement, à notre profonde stupéfaction, que la moitié déjà de la propriété immobilière en France appartient à des capitaux étrangers, véritable dénationalisation du sol de notre patrie ” ¹. Ailleurs, Alhaiza laissera seulement transparaître son antisémitisme, reprochant aux juifs l'accaparement du sol. Dans ses commentaires, Borde, soucieux de conciliation, apportera à tout le moins des nuances : Si les juifs ont pu accaparer le sol, c'est que la loi française le leur a permis et c'est donc cette dernière qui est la vraie responsable. D'autre part, Borde fera remarquer qu'il y a parmi les juifs, comme parmi les chrétiens, des partisans de la justice. Et Borde d'avancer comme preuve l'adhésion à la Ligue d'un juif en la personne d'Alfred Naquet, militant blanquiste devenu député puis sénateur, qui était professeur à la Faculté de médecine de Paris et avait pris une part importante à l'agitation boulangiste. ²

L'engagement d'Alhaiza dans la Ligue sera variable, mais ses thèmes favoris, le nationalisme, l'antimarxisme et l'antisémitisme ne changeront pas au cours des années. Vers 1913 son langage se radicalisera sous l'influence notamment de Léon Daudet et Charles Maurras que l'ancien colinsien, devenu occultiste, Octave Berger et lui-même ne désespéraient pas de convertir à l'objectif fondamental de la Ligue. C'est de cette époque que date ce morceau de bravoure d'Alhaiza : “La dépossession même violente, si tout autre moyen faisait défaut, des détenteurs du sol, à commencer par les étrangers, devient une mesure de salut public. La guerre au canon, devant les décisions de laquelle tout le monde s'incline, établit et sanctionne moins justement bien d'autres fatalités ! ” ³

Le deuxième des partenaires des colinsiens au sein de la Ligue, l'École terrianiste, paraît avoir eu une existence fort discrète. Tout ce que nous avons pu rassembler à son sujet se rapporte à son fondateur dont l'existence, elle, ne fut pas discrète. Né à Nîmes en 1819 dans une famille noble mais de confession réformée originaire de l'Agenois, Eugène de Masquard, dit aussi Jacques ou Jérémie Bonhomme ou Dr Marron, fut tout à la fois un publiciste, un sociologue et un viticulteur intensément anticonformiste. Propriétaire et châtelain il a, nous apprend Jean Maitron, “énormément écrit sur la viticulture et la sériculture et contre les travaux de Pasteur et la vaccination. Il fut peut-être le premier à reconstituer avec des plants américains les vignobles

¹ R.S.R., XXVII, 1901-1902, p. 394.

² R.S.R., XXVII, 1901-1902, pp. 291, 292, ainsi que Jean Maitron, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Les Éditions ouvrières, Paris, t. XIV, p. 168.

³ R.S.R., XXXIX, 1913-1914, p. 119.

dévastés par le phyloxéra... Socialiste-chrétien de tempérament anarchiste, il a mené une lutte vigoureuse contre les antisémites Drumont et Mores, et écrit de nombreux ouvrages sur les questions sociales... ”¹ Dans ses *Études d'économie sociale*, qui datent de 1891, il s'élevait violemment contre la mise en pratique du libre-échange de Cobden qu'il qualifiait de doctrine “ antimorale, antisociale et antinationale ”. Son idéologie paraît avoir été marquée par celle de Saint-Yves d'Alveydre, fondateur de la “ synarchie ” et dont les disciples se réunirent au début du XXe siècle autour de la revue spiritualiste-réincarnationniste française *L'initiation*. De Masquard était lui-même non seulement végétarien mais abstinent militant, ce qui est un comble pour un viculteur ! Il distribua en effet à des centaines de milliers d'exemplaires sa brochure sur *L'alcool, le tabac, le végétarisme et la vertu*. Ennemi déclaré de la féodalité financière, du capitalisme et de la ploutocratie il fut un partisan convaincu de la “ synarchie trinitaire et arbitrale ” qui devait défendre les intérêts des faibles en aménageant le suffrage universel en fonction de l'organisation professionnelle “ selon l'esprit de nos célèbres communes du moyen âge ”. De Masquard avait été délégué des agriculteurs socialistes de Saint-Cézaire au Xe Congrès national du Parti ouvrier français à Marseille en 1892 et il fit partie de la Commission qui élaborait le programme agricole de ce parti en compagnie de Briand, Fournière, etc.²

En dépit de ce dernier élément, ce sont donc des personnages quelque peu anachroniques qui, avec les colinsiens, lancèrent la Ligue pour la nationalisation du sol. Mais, dans l'histoire des idées, rien n'est plus ambigu que le qualificatif d'anachronique dont on peut certes créditer les colinsiens; eux-mêmes. Et si l'on y prend garde, en l'espèce, on relèvera que les trois partisans de la Ligue mirent en présence, pour la première fois à notre connaissance, trois aspects fondamentaux de ce que nous appelons aujourd'hui la prise de conscience écologique : les fouriéristes, lui apportèrent leur spontanéisme associationniste que Fourier justifiait par son respect des lois de la Nature. De Masquard lui apporta l'obsession d'une agriculture “ biologique ” pour reprendre un néologisme bien contestable mais éloquent. Quant aux colinsiens, dans la période qui nous intéresse ici, et compte tenu d'une conjoncture politique interne belge dominée par la découverte de nouveaux gisements de charbon dans le Limbourg, leur refus néo-physiocratique d'assimiler le sol au capital les conduisit à mettre l'accent sur le problème des ressources naturelles finies du sous-sol. Mais il est des circonstances où, au lieu de se conjuguer, les forces en présence se neutralisent peu ou prou et c'est ce qui paraît s'être produit à la Ligue. Tentons d'en rechercher les causes.

Lorsqu'un groupement se forme en vue d'agir dans le domaine politique et de transformer, au moins partiellement, les données de la vie économique et sociale, on peut légitimement se demander quelles chances il a d'atteindre son but. On peut tenter d'évaluer le degré d'efficacité de l'organisation en analysant ce que les politologues appellent les “ éléments de puissance ” à disposition. Jean Meynaud, par exemple, fait figurer parmi ces éléments le nombre des membres de l'organisation, sa capacité financière, son statut social, son

¹ Jean Maitron, *op. cit.*, t. XIV, p. 35.

² Cf. Tiré à part du *Dictionnaire biographique du Var*, Noyon, 1905; Jean Maitron, *loc. cit.*, et Octave Berger “A propos de Saint-Yves d'Alveydre” in R.S.R., XXXVIII, 1912-1913, pp. 103 et ss.

mode d'action et il parle incidemment de la "qualité de l'adhésion".¹ On conçoit que dans le cas qui nous retient ici, celui de la collaboration de trois mouvements différents, ce problème soit fondamental car il détermine directement la cohésion de l'ensemble. Nous tenterons donc de retracer quel fut l'apport effectif de chaque École au développement de la Ligue et quel fut à l'intérieur de chacune d'elles le degré d'adhésion à l'entreprise commune, après quoi nous nous pencherons sur les autres "éléments de puissance" de la Ligue.

Dès décembre 1901, la *Revue du socialisme rationnel* publiera à intervalles plus ou moins réguliers, jusqu'en 1914, une rubrique intitulée "Ligue pour la nationalisation du sol" qui donnera désormais "en premier article, les correspondances, adhésions et concours quelconques relatifs à l'œuvre poursuivie".² C'est dans cette chronique que paraîtront tous les extraits des divers journaux et revues intéressant la nationalisation du sol, et c'est donc au travers d'elle que nous procéderons à notre analyse.

Il ressort clairement de la lecture de cette rubrique que l'adhésion de l'École fouriériste à la Ligue fut en fait essentiellement celle d'Adolphe Alhaiza qui toutefois paraît s'être efforcé de susciter un débat à ce sujet dans son journal *La Rénovation* en vue de provoquer des adhésions individuelles à l'entreprise commune. Dès mars 1902, la *Revue du socialisme rationnel* tint ses lecteurs informés des remous provoqués chez les fouriéristes à l'annonce de l'adhésion de leur École à la Ligue. En effet, il s'en fallait de beaucoup pour que toutes les réactions fussent positives. Certes un certain Émile Baudry, propriétaire à Blois, donna son accord en reprenant l'argumentation anti-ploutocratique chère à Alhaiza. À un certain André Blot, de Paris, qui lui demandait des renseignements complémentaires, l'organe fouriériste répondit : "*La Rénovation* a indiqué les motifs pour lesquels nous adhérons à cette idée, en présence du danger nullement imaginaire d'un futur accaparement territorial par les milliards de la spéculation cosmopolite".³ En revanche, un fouriériste assez important, Édouard Silberling, directeur à la retraite des postes et télégraphes du Département de la Corse et auteur d'un *Dictionnaire de sociologie phalanstérienne* qui paraîtra en 1911 chez Marcel Rivière avec une préface d'Alhaiza, opposa un refus catégorique aux idées de ce dernier :

... "Le but que l'on se propose de poursuivre serait, en dehors même de son inefficacité, contraire, il me semble, aux principes de l'école sociétaire qui accepte la propriété telle qu'elle est constituée, pour la transformer en une forme supérieure de l'association.

"Il serait regrettable, à mon avis, que l'école phalanstérienne prêtât son appui à un mouvement qui n'aurait d'autre résultat que de créer une vaine agitation, où l'esprit public ne verrait qu'une revendication collectiviste"... alors que l'on pouvait enfin lui faire comprendre que "la doctrine de Fourier était la négation même du collectivisme comme de tous les programmes qui caractérisent le socialisme avancé de nos jours"...⁴

¹ Jean Meynaud, *Les groupes dépression*, PUF, Paris, 3e éd., 1965.

² R.S.R., XXV11, 1901-1902, p. 287.

³ R.S.R., XXVII, 1901-1902, pp. 519 et 521.

⁴ R.S.R., XXVII, 1901-1902, p. 522.

Dans sa réponse, Alhaiza convenait que le principe idéal du fouriérisme n'était pas la nationalisation du sol, mais l'alliance du Capital, du Travail et du Talent. Mais s'opposaient actuellement à cette alliance l'accaparement capitaliste du sol et une fatale "dénationalisation morale et matérielle". Pour cette raison, le chef de l'École sociétaire persistait à penser que la nationalisation du sol était de nature à sauver le fouriérisme. Un certain Victor Mardrand, colonel du génie en retraite et auteur d'une brochure intitulée *Triade philosophique. Le socialisme sans politique. L'Évangile sans miracles. La morale sans dogmes* (1901), craignait que le patriotisme d'Alhaiza ne tendît "au chauvinisme le plus exagéré" et ne créât "une barrière plus infranchissable que toutes les autres à la fusion des peuples". Un autre sociétaire, Germain Delias, rappela que la doctrine fouriériste aspirait à une collectivisation au niveau communal, mais certainement pas au niveau national ou mondial. De même, le Dr Verrier, directeur de la *Revue de sociologie* et initiateur d'un nouveau groupe phalanstérien, l'*Union phalanstérienne du Midi* et le Dr Hemmel de Paris s'opposèrent à la Ligue, ce dernier proposant de laisser aux colinsiens - qu'il ne connaissait pas - le soin de poursuivre la réalisation des "rêveries enfantines mais dangereuses du collectivisme".¹ - L'École sociétaire - on le voit - était divisée sur le principe de la nationalisation du sol. Ceux qui s'y ralliaient le faisaient généralement en recourant à l'argumentation nationaliste qui prédominait chez Alhaiza lui-même. Quant aux opposants, ils comptaient parmi eux quelques-uns des membres les plus influents de l'École fouriériste de l'époque, dont le Dr Verrier et Silberling. Or, Alhaiza ne pouvait oublier que l'École avait connu une scission en 1896 lorsque Mme Jannin et Fumet s'étaient retirés de la rédaction de *La Rénovation*. C'est probablement la crainte d'une nouvelle scission qui le porta à marquer les limites étroites de l'engagement fouriériste envers la Ligue dans un article de *La Rénovation* paru le 30 juin 1902 :

" Nous devons donc préciser une dernière fois que notre participation à une ligue pour la nationalisation du sol se limite étroitement à commencer par le sol incessible aux non-nationaux, et à finir par le sol national, propriété absolue et inaliénable de chaque État autonome...

" Notre nationalisation ne fusionne donc avec celle des colinsiens que jusqu'à la conquête sociologique du retour du sol à l'État. Toute disposition au-delà reste réservée "...²

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Frédéric Borde, qui était l'âme de la Ligue, adopta un ton de conciliation : "Nous sommes d'accord avec M. Alhaiza sur des points tellement importants que nous aurions vraiment à nous offusquer des réserves phalanstériennes".³

¹ R.S.R., XXVII, 1901-1902 et XXVIII, 1902-1903, passim.

² R.S.R., XXVIII, 1902-1903, pp. 15 et 16.

³ Ibidem.

Cependant, pressé par ses amis, Alhaiza réitéra ses réserves à plusieurs reprises avec une intensité croissante.¹ Agathon De Potter s'efforça de colmater la brèche en résumant comme suit en 1906 les divergences entre les deux écoles : “Ainsi voilà bien ce qui nous sépare actuellement. M. Alhaiza n'admet pas la nationalisation des propriétés bâties, sauf quelques exceptions, et les socialistes rationnels réclament la nationalisation de la planète entière, y compris les richesses immobilières, que M. Alhaiza semble regarder comme ne faisant point partie du sol ” ?² À l'époque le publiciste belge espérait encore convaincre son interlocuteur. Mais lors du 135e anniversaire de la naissance de Fourier Alhaiza déclara : “ Pour nous, nationalisation n'a jamais pu signifier socialisation, même partiellement, comme pour les colinsiens ”.³ C'était jouer sur les mots que d'identifier rétrospectivement nationalisation et expropriation des étrangers ! Cette note discordante marqua la fin du rôle de l'École fouriériste dans la Ligue. *La Revue du socialisme rationnel* s'abstint désormais de citer *La Rénovation* jusqu'en 1912-1914. À ce moment, très curieusement, Octave Berger qui était alors le principal auteur de la chronique de la Ligue dans l'organe colinsien se plut à mentionner à nouveau le périodique fouriériste avec lequel il se sentait à l'unisson en puisant à la même source d'inspiration : l'Action française⁴. Décédé en 1911, Frédéric Borde n'était plus là pour tempérer le nationalisme exacerbé d'Octave Berger qui tenta d'accréditer le maintien d'un accord qui n'existait plus qu'entre Alhaiza et lui-même sur un faux-semblant de nationalisation. Mais cet accord apparent des derniers mois précédant la Grande Guerre, d'ailleurs implicitement nié par le colinsien Élie Soubeyran,⁵ ne doit pas masquer le fait fondamental pour l'historien que l'apport de l'École fouriériste à la Ligue ne fut, au dire même d'Alhaiza, que “théoriquement initial”. École moribonde, le fouriérisme ne fut pratiquement dans la Ligue qu'un poids mort.

Si l'apport des fouriéristes à la Ligue put faire illusion, au moins pendant quelques mois, celui des terrianistes se réduisit, semble-t-il, à l'adhésion nominale de son chef Eugène de Masquard. Déjà lorsqu'il adhéra à la Ligue, par une lettre à Borde du 19 novembre 1901, de Masquard proposait d'en changer le nom en “ Ligue pour la réhabilitation et la nationalisation du SOL ”.⁶ Pour lui, en effet, le relèvement de l'agriculture française devait précéder la nationalisation du sol qui, autrement, serait vouée à l'échec. Borde commenta de façon conciliante : “ Au fond, nous sommes d'accord : il faut replacer l'agriculture au premier plan, le commerce et la finance au second plan. C'est aussi le but que nous poursuivons. ” Mais selon lui, il importait de ne pas intervertir l'ordre des priorités : “Nationaliser le sol c'est réhabiliter l'agriculture ”⁷ Un dialogue de sourds s'était amorcé qui se poursuivit entre le colinsien Roussille, adhérent de la Ligue, et de Masquard qui précisa : “ En présence d'une pareille dépréciation du sol, vouloir le socialiser avant d'avoir rendu sa culture rémunératrice et croire que l'on trouvera des preneurs, ce n'est pas seulement mettre la charrue devant les bœufs, mais vouloir labourer sans

¹ R.S.R., XXIX, 1903-1904, pp. 472 à 474; R.S.R., XXX, 1904-1905, p. 755.

² R.S.R., XXXII, 1906-1907, p. 139.

³ R. S.R., *ibidem*, p. 807.

⁴ Cf. par exemple R.S.R., XXXVIII, 1912-1913, pp. 115-119.

⁵ R.S.R., XXXIXI 1913-1914, pp. 650 et ss.

⁶ R.S.R., XXVII, 1901-1902, p. 387.

⁷ R.S.R., *ibidem*, pp. 388-389.

bœufs ni charrue, ce que les terrianistes sont presque seuls à comprendre ”. ¹ Dans une lettre à Élie Soubeyran en date du 26 septembre 1905, de Masquard réaffirma sa position de façon imagée : “Permettez-moi, mon cher ami, de saisir l'occasion de vous redire que mon expérience de vieil agriculteur me donne la conviction que c'est perdre un temps précieux que de semer même la meilleure des graines dans un champ tellement envahi de chiendent qu'elle y serait empêchée de naître. C'est le cas du “socialisme rationnel” qui ne pourra donner les fruits qu'en espèrent ses promoteurs que lorsqu'il sera semé dans un terrain défoncé, et entièrement purgé du chiendent des fausses idées que la féodalité financière a semé dans le moral du peuple, pour lui faire jouer le rôle du *guillotiné par persuasion*, rôle auquel il se résigne avec une surprenante facilité.” ² Élie Soubeyran lui répondit en insistant sur la nécessité de donner la priorité à la “socialisation du sol” qui pourrait “être organisée pacifiquement de suite, comme nous le désirons, par une loi sur l'hérédité, ou bien appliquée à la suite d'une tourmente révolutionnaire”. ³ Dans son commentaire de cette correspondance, Borde se démarqua du pessimisme de Masquard : “La Révolution de 1789 a commencé par les travaux d'une poignée d'hommes, les Encyclopédistes. Je suis convaincu, que si tout le monde dans la Ligue, surtout les intellectuels, veulent faire leur devoir, nous arriverons vite.” ⁴

L'École terrianiste, à laquelle Borde reprochait de ne pas faire d'adhérents ni de publicité à la Ligue fut donc elle aussi un poids mort pour cette dernière.

L'œuvre “commune” des colinsiens, des fouriéristes et des terrianistes est donc un mythe, du reste entretenu par les coliniens eux-mêmes qui, dans une perspective de propagande aimaient à conférer à la Ligue l'apparence d'un front commun entre partisans de doctrines différentes. Cette apparence, toutefois, ne résiste pas à une analyse tant soit peu poussée des textes. A la vérité, la Ligue a souffert dès ses débuts d'un manque total de cohésion entre les partenaires qu'elle était censée rassembler.

Reste à examiner la cohésion de ses membres individuels. À première vue, cette question devrait dépendre au premier chef du problème de la cohésion de l'École du socialisme rationnel puisque ce sont les colinsiens qui fournirent en tout cas le gros des effectifs initiaux. Or, nous n'avons pas manqué de relever les divergences qui apparurent entre Agathon De Potter et Frédéric Borde comme entre ce dernier et Octave Berger par exemple. Certes, Octave Berger fut essentiellement un plunitif et son influence dans la Ligue fut sans commune mesure avec celle d'Élie Soubeyran. Mais précisément ce dernier était membre actif du Parti socialiste SFIO alors que la majeure partie des colinsiens français, contrairement aux belges, se tinrent soigneusement à l'écart du Parti socialiste. Est-ce à dire que les colinsiens étaient divisés sur les options politiques en général et sur celles de la Ligue en particulier ? À cette question nous croyons pouvoir répondre que hormis le problème, crucial il est vrai, de la transition au socialisme, la cohésion doctrinale des colinsiens resta exceptionnellement forte, en raison sans doute de la conviction religieuse qui

¹ R.S.R., *ibidem*, p. 543.

² R.S.R., XXXI, p. 312.

³ R.S.R., *ibidem*, pp. 313 à 315.

⁴ R.S.R., *ibidem*, p. 316.

la cimentait. Quant au problème de la transition au socialisme, les deux positions extrêmes qui s'y manifestèrent ne se contredisaient d'ailleurs pas plus que les termes du fameux dilemme de Platon : Que les philosophes deviennent rois ou les rois philosophes. Pour les uns, comme Frédéric Borde, c'est en convertissant des "sommités" que l'on aurait le plus de chances de susciter un "autocrate rationnel". Pour les autres, comme Élie Soubeyran, c'est en diffusant le socialisme rationnel dans les milieux ouvriers que l'on pourrait le plus efficacement préparer l'avènement de la souveraineté du travail, par delà l'anarchie inhérente aux socialismes matérialistes.¹ La première de ces deux attitudes comportait le risque de se faire soi-même convertir par un quelconque mouvement populaire dont le chef aurait fait quelques promesses. C'est ce qui advint à Frédéric Borde avec l'antisémitisme d'un Drumont, dont il se ressaisit in extremis lors de l'affaire Dreyfus. Certes, il y eut le cas d'un Octave Berger dont nous avons signalé la fascination maurassienne. Mais le jugement porté sur lui par Borde, d'ailleurs corroboré par ses propres déclarations et celles des autres colinsiens², ne laisse subsister aucun doute : après une phase colinsienne, Octave Berger avait glissé vers 1896 hors de l'École à sa droite, sous l'influence de la théosophie. De même, un certain colonel Wilbois, habitué des banquets colinsiens, se déclarait éloigné de la partie philosophique du colinsisme, mais proche de son programme économique et social dans lequel il retrouvait, disait-il, la pensée de son maître Frédéric Le Play.³

Fondée sur l'un des points fondamentaux de ce programme, la Ligue recueillit l'adhésion de sympathisants obscurs mais parfois aussi plus ou moins illustres, tels les socialistes belges Louis Bertrand, Guillaume De Greef, Henri Lafontaine, Hector Denis, Émile Vandervelde, etc., qui s'accordaient avec les colinsiens sur la collectivisation du sol. Mais cette dernière, dans la perspective du socialisme rationnel, ne saurait réussir qu'aux conditions fondamentales posées par Colins, sous peine de n'être qu'une pseudo-collectivisation. C'est ce qu'affirmait Agathon De Potter à Raymond Broca dans une lettre encore inédite du 12 août 1891, donc antérieure à la fondation de la Ligue, lettre où nous lisons "que l'appropriation collective du sol ne peut exister réellement qu'après que l'ignorance sur la réalité du droit a elle-même disparu"⁴. Or, dans la perspective colinsienne, cette ignorance ne disparaît qu'ensuite de l'adhésion rationnelle à la démonstration de l'immatérialité et de l'éternité des âmes. Dès lors, la Ligue nous apparaît sous un jour nouveau. Elle fut le moyen de propagande par lequel les colinsiens du début du XXe siècle s'efforcèrent de retenir des hérétiques et d'attirer des sympathisants dans leur mouvance, avec le secret espoir que leur adhésion à la "nationalisation du sol" entraînerait à terme leur conversion ou leur reconversion.

L'organisation de la Ligue se ressent du rôle essentiellement instrumental que ses animateurs colinsiens lui réservaient. Les contacts préliminaires qui

¹ Elie Soubeyran, *Etudes sur la souveraineté du travail*, Veuve Monnom. Bruxelles, 1910, 264 pages.

² Cf. par exemple Félix Guillaume in R.S.R., XXX, 1904-1905, pp. 799, 800, et Octave Berger in R. S.R., XXXII, 1906-1907, p. 388.

³ R.S.R., XXVII, 1901-1902, p. 300.

⁴ Lettre d'Agathon De Potter à Raymond Broca, du 12 août 1891, in Dossier Broca, Archives de la S.E.C. Cf. P. 166 ci-après.

permirent l'adhésion de l'École sociétaire se firent sur une base purement pragmatique et non juridique. Ce n'est qu'avec un certain retard par rapport à la fondation de la Ligue que des projets de statut apparurent afin de rendre crédible son autonomie par rapport à l'École colinsienne. Mais paradoxalement ces statuts semblaient devoir régir une association française purement nationale alors que les Belges en tout cas fournirent d'emblée à la Ligue un contingent non négligeable. Certes, la loi française de 1901 n'était pas faite pour faciliter le fonctionnement d'une association binationale, voire internationale. On en fit donc abstraction, comme on fit abstraction de la présence de groupes non français dans une Ligue qui pourtant visait à "nationaliser" le sol!

En juin 1902, la *Revue du socialisme rationnel* publia un projet de statut et de règlement élaboré par Henri Bonnet et Raymond Broca et émanant donc du groupe parisien de la Ligue. Les considérants, d'ordre doctrinal, reprenaient fidèlement les conceptions colinsiennes y compris sur des problèmes assez particuliers tels que la liberté absolue de tester, l'imposition des successions, l'interdiction des associations de capitaux, etc. L'article 7 disposait : "La Ligue se subdivisera en sections locales et régionales pour établir une vaste fédération rayonnant dans toute la France et se fera représenter aux congrès nationaux et internationaux pour prendre part à toute action commune ayant pour but l'émancipation du prolétariat nécessaire désormais à l'établissement de l'ordre, vie sociale".¹ Ce projet, toutefois, n'eut pas beaucoup d'échos dans les autres groupes de la Ligue. Il est vrai qu'il recelait des imperfections. Aussi la section parisienne revint-elle à la charge avec un nouveau projet qui fut publié dans le numéro de septembre 1903 de la *Revue du socialisme rationnel*, en même temps que le règlement définitif du groupe parisien. Les textes étaient plus développés et plus cohérents que ceux de 1902. Le premier d'entre eux comportait une déclaration de principes, à nouveau strictement colinsienne, et les statuts fédératifs proprement dits. Les organes prévus étaient les groupes locaux, le Comité fédéral où chaque groupe se trouvait représenté au prorata de ses membres et le Congrès qui devait se réunir tous les deux ans.

Il semble que ce projet ait été tacitement adopté par les autres groupes car nous n'avons trouvé nulle trace d'une assemblée générale constitutive. On peut cependant se demander de quel droit la section parisienne put élaborer des règles juridiques valables pour tous les groupes locaux, y compris les groupes belges. L'organe montois de la Ligue, *La Terre*, publiera en tout cas chaque semaine pendant ses deux années et demie d'existence, de 1905 à 1907, les considérants et le dispositif des statuts fédératifs. Mais de l'adoption de statuts à leur application il y a une grande distance qui, en l'espèce, paraît bien n'avoir jamais été franchie. Tout nous porte à croire en effet que les organes autres que les groupes ne se réunirent jamais, sans que pour autant les membres, même nos colinsiens, s'en offusquassent. Quant aux groupes locaux, ils paraissent avoir fonctionné sur la base de réunions mensuelles qui, dans le cas du groupe de Mons en tout cas, coïncidaient avec la réunion mensuelle des colinsiens.

Les dirigeants de la Ligue s'efforcèrent de nouer des contacts avec les organisations étrangères à la France et à la Belgique qui poursuivaient des buts analogues aux leurs. Et le groupe montois prit l'initiative d'un projet de

¹ R.S.R., XXVII, 1901-1902, pp. 697 et ss.

fédération avec trois d'entre elles, la Ligue anglaise pour l'impôt sur la valeur du sol, dont le président était J. H. Whitley, la *Land nationalisation Society*, britannique également, dont le secrétaire général était Joseph Hyder et, en Allemagne, le *Bund der deutschen Bodenreformer* de A. Damaschke. Ce furent Agathon De Potter et Félix Guillaume qui, au nom de la section bruxelloise de la Ligue, écrivirent le 25 novembre 1904 aux responsables des trois associations susmentionnées pour leur proposer le projet de fédération internationale. Les deux organisations britanniques répondirent qu'elles allaient étudier la question.

Damaschke estima l'idée excellente mais sa réalisation prématurée et s'inquiéta des tendances anticléricales de *La Terre*.¹ Agathon De Potter et Félix Guillaume élaborèrent néanmoins en 1905 un projet de Fédération internationale des sociétés pour la nationalisation du sol qui prévoyait notamment la possibilité d'affiliations individuelles mais ce projet n'eut aucune suite pratique.² De même, Borde caressa longtemps l'idée d'un Congrès international devant siéger à Paris, mais il dut y renoncer.³

Pour en revenir au fonctionnement interne de la Ligue, c'est, semble-t-il, tacitement que Borde et Agathon De Potter en furent reconnus dirigeants et qu'ils tinrent la place des organes centraux prévus par les statuts. De même, c'est tacitement que ces dirigeants laissèrent aux sections locales le soin de prendre des initiatives qui parfois engagèrent la Ligue elle-même. Inversement, lorsque Borde offrit la présidence d'honneur de la Ligue au président Kruger qui, toutefois, se récusa, il paraît bien avoir agi de son propre chef, sinon sans consultation des sections, du moins sans mandat l'y autorisant expressément.

De tout cela, il résulte que la Ligue ne se structura jamais fortement. Seules les sections, qui rassemblaient des personnalités très différentes et diversement engagées, furent des réalités organiques, quoique intimement liées aux groupes colinsiens. Les contacts entre elles étaient surtout personnels : on se rendait visite, on s'écrivait. Mais la presse, c'est-à-dire la *Revue du socialisme rationnel* et, de 1905 à 1907, *La Terre*, auxquels s'ajouta épisodiquement un *Bulletin de la Ligue*, constitua le lien le plus visible. Cette faiblesse institutionnelle de la Ligue fut sans doute l'une des causes de son peu de succès car lorsque les personnalités colinsiennes qui l'animaient disparurent, aucun organe n'était à même de prendre le relais. Or, Agathon De Potter décéda en 1906 et Frédéric Borde en 1911, mais dès 1906 sa santé l'avait contraint à ralentir considérablement ses activités.

Grâce à la chronique que la *Revue du socialisme rationnel* consacra à la Ligue, il nous est possible de déterminer avec précision l'implantation de cette dernière et de retracer son évolution en tout cas jusqu'en 1906. De 1901 à 1906 les effectifs de la Ligue progressèrent jusqu'à atteindre 1085 adhérents lesquels toutefois étaient en majeure partie concentrés dans cinq foyers qui étaient ceux-là mêmes de l'École colinsienne. En 1905, la Ligue avait 823 membres à Paris, 119 à Pau, 40 à Mons, 23 à Bruxelles plus 30 dans le reste

¹ R.S.R., XXX, 1904-1905, pp. 513 et ss.

² R.S.R., XXX, 1904-1905, pp. 794 et ss.

³ R.S.R., XXIX, 1904-1905, pp. 29 à 292.

de la Belgique, 21 à Nîmes, et une soixantaine dans les autres pays ou dans l'Empire français comme on disait alors. Toutefois, si l'on soustrait de l'effectif parisien les 744 adhésions qui intervinrent lors de la campagne électorale de 1906, dont nous parlerons plus loin, il reste moins de 400 membres. Sans doute les dirigeants de la Ligue s'efforcèrent-ils d'attirer à elle surtout une certaine élite intellectuelle. Ainsi Borde écrivit à Émile Deschanel, sénateur et professeur au Collège de France, à l'académicien Jules Lemaitre, au député Fould, à Clemenceau, à Kruger, à Tolstoï ainsi qu'à de nombreux journalistes français. Les seules personnalités non colinsiennes connues qui adhèrent à la Ligue furent les socialistes Alfred Naquet et Georges Renard pour la France, Louis Bertrand, Guillaume De Greef, Henri Lafontaine, Hector Denis et Émile Vandervelde pour la Belgique, Werner Sombart et Eduard Bernstein pour l'Allemagne, Anton Menger pour la Suède, auxquels il convient d'ajouter le romancier français Georges Darien et Tolstoï. Encore le ralliement de ce dernier fut-il davantage une approbation des objectifs de la Ligue en réponse à une lettre pressante de Frédéric Borde qu'une adhésion en bonne et due forme.

Est-ce à dire que ces adhésions furent purement nominales ? Il semble bien que oui car seul un petit groupe de militants, presque tous colinsiens, animèrent la Ligue. Outre ceux que nous avons déjà mentionnés, citons le commandant Prieur, Ph. Chabert, Alexandre, G. Potron, Broca et surtout Jules Noël. Il n'en reste pas moins que ces adhésions sont significatives en ce qu'elles donnent une idée de l'écho rencontré alors par la version colinsienne du collectivisme. Si nous trouvons parmi ces personnalités quelques-uns des leaders du socialisme belge c'est, nous semble-t-il, pour deux raisons essentielles : d'une part, ils pouvaient voir dans le programme de la Ligue une manière de transposition de la justification éthique du collectivisme qui était au cœur de la fameuse charte de Quaregnon, adoptée par le POB en 1894. D'autre part ils avaient collaboré ou continuaient à collaborer avec les chefs de file belges de l'École colinsienne à l'Université nouvelle, issue d'une scission de l'Université libre de Bruxelles intervenue en 1894 également, et surtout dans les revues *L'Humanité nouvelle* et *La Société nouvelle* dont l'inspiration procédait de la même source que la Ligue.¹

Hormis la campagne de recrutement de noms prestigieux, qui eut un succès relatif, la Ligue se manifesta par les lettres de Borde à un certain nombre d'hommes politiques français sur divers problèmes d'actualité, par une pétition au Parlement belge en 1904 suivie d'une campagne de propagande pour la collectivisation des gisements houillers et par quelques tentatives électorales en France, principalement aux élections législatives de Paris en 1906, tentatives non couronnées de succès. Voyons brièvement ces deux derniers types d'action.

De riches gisements de charbon avaient été découverts en Belgique, dans la Campine. Le problème se posait de savoir s'il fallait les laisser en mains privées ou s'il convenait de les faire entrer dans le domaine public. La section de Bruxelles de la Ligue, représentée par son président Agathon De Potter et par son secrétaire Félix Guillaume, et la section de Mons, représentée également par son président Jules Noël et par son secrétaire Léon Legavre,

¹ Cf. notamment R.S.R., XXIX 1903-1904, pp. 335 et ss.

adressèrent en décembre 1904 aux deux Chambres une longue pétition exposant les raisons pour lesquelles, à défaut d'une nationalisation, jugée à terme inéluctable, de tout le sol, les gisements houillers en question devraient être déclarés propriété nationale. Ce qui est intéressant dans ce texte, c'est que, outre l'argumentation colinsienne classique fondée sur le caractère de "matière première absolue" du sol, qui contrairement au capital n'est pas le résultat du travail accumulé mais la condition de tout travail productif, on y trouve, pour la première fois, à notre connaissance, dans la littérature colinsienne l'assimilation du sol à un "réservoir", donc implicitement au moins à un stock limité de matières premières indispensables à la vie de l'humanité¹. Toutefois, en dépit de l'appui des parlementaires socialistes belges, malgré la campagne très active du sénateur "collectiviste rationnel" Finet et celle encore plus agressive d'Émile Vandervelde, l'État belge opta pour la privatisation².

Quant aux tentatives électorales que nous avons évoquées, elles furent essentiellement le fait de trois candidats dont deux colinsiens, Paul Vibert et Pierre Delmas, et un "compagnon de route" occasionnel, le romancier anarchisant Georges Darien. De son vrai nom Georges Hippolyte Adrien, Darien est né le 6 avril 1862 à Paris. Après ses études secondaires, il fit son service militaire. Il fut transféré, pour manquements véniels, dans une unité disciplinaire stationnée en Tunisie. L'expérience qu'il y vécut sert de thème à son roman le plus connu écrit en 1886 et paru en 1890, *Biribi*³. De retour à la vie civile, il séjourna à Paris, Londres, Bruxelles, rédigeant des romans et s'initiant à l'économie. C'est, semble-t-il, au hasard de ses lectures qu'il fit la découverte de Henry George dont la pensée le marqua durablement. Fondateur avec Janvion du journal *L'Ennemi du Peuple*, Darien devint un collaborateur régulier de la *Revue du socialisme rationnel* et de l'hebdomadaire *La Terre* dès octobre 1905 et il le resta un an environ. Adversaire acharné des "socialistes marxistes" Jaurès et Guesde, il présenta sa candidature en 1906 dans le XII^e arrondissement de Paris sous l'étiquette radicale-socialiste. Toutefois, s'étant brouillé avec le groupe local de ce parti, Darien se présenta au nom du "Groupe socialiste rationnel du XII^e arrondissement"⁴. Il n'en fut pas moins battu par un socialiste, de même que Delmas, qui avait présenté sa candidature dans le 1^{er} arrondissement de Paris, cependant que Paul Vibert était battu par le nationaliste Maurice Barrès⁵. Peu après, Darien prit ses distances avec les colinsiens comme avec la Ligue, déclarant les statuts de cette dernière inacceptables : "La mise en commun du sol présente un danger énorme : celui de mettre aux mains de l'État, cet éternel ennemi de l'Individu, un pouvoir gigantesque... L'État est l'ennemi. Avec la propriété commune du sol, il le deviendrait bien davantage"⁶. En réalité Darien était resté partisan de l'impôt unique sur le sol, à la façon de Henry George; et Agathon De Potter, dans le dernier article qu'il écrivit pour *La Terre* avant de

¹ R.S.R., XXX, 1904-1905, pp. 392 à 396.

² Cf. R.S.R., XXIX, 1903-1904, pp. 236 et ss. R.S.R., XXXII, 1906-1907, pp. 359 et ss.

³ Réédité en 1966 par Jérôme Martineau, et publié dans la collection 10/18 en 1970, avec une préface d'Auriant. Plusieurs autres romans de Darien ont été réédités, notamment *Bas les coeurs*, *Le voleur* et *La belle France*, chez Pauvert.

⁴ Cf. *La Terre* du 29 avril et du 6 mai 1906.

⁵ Cf. R.S.R., XXXI, 1905-1906, pp. 826-833 et *La Terre* des 13 et 20 mai 1906.

⁶ *La Terre* des 21 et 28 octobre 1906.

mourir, mit fortement en doute l'identité des objectifs poursuivis par l'auteur de *Biribi* et les colinsiens.¹

Bien que théoriquement la Ligue vécût de 1900 à 1914, en réalité sa vitalité s'effondra autour de 1906. Si l'on mesure en effet par périodes annuelles le débit de sa propagande doctrinale vers l'extérieur, le nombre de nouveaux adhérents et le volume des chroniques de la Ligue dans la *Revue du socialisme rationnel*, il paraît hors de doute que de 1907 à 1914 la Ligue n'eut qu'une existence végétative. Sans doute sa dénomination était-elle contestable, même dans l'optique colinsienne. Toutefois, son échec, qui anticipait sur celui de l'École du socialisme rationnel, doit bien sûr être cherché aussi et peut-être surtout dans son idéologie. Sans entrer dans le fond de la question que nous retrouverons plus loin, relevons que ni la classe ouvrière, ni la classe paysanne, ni la classe intellectuelle ne pouvaient y trouver la réponse aux questions concrètes qu'elles se posaient alors. Sans doute l'esprit néo-physiocratique qui dominait la Ligue se trouvait-il en porte-à-faux par rapport à l'essor industriel de la Belle Époque qui achevait de convertir la classe ouvrière au dogme du Progrès indéfini.

¹ *La Terre* du 28 octobre 1906.

Histoire d'un autre socialisme. L'école colinsienne 1840-1940 (1979)

Chapitre V

L'apogée (1905-1914)

[Retour à la table des matières](#)

On sait qu'il fut donné à saint Augustin de mourir en août 430 plutôt que de voir Hippone investie par les Vandales. De même Agathon De Potter décéda le 30 octobre 1906 alors que l'École colinsienne offrait encore, en Belgique au moins, un semblant de résistance à la marée montante du matérialisme qui submergeait le socialisme comme la société occidentale. La presse belge quasiment unanime et une partie de la presse française saluèrent sa disparition comme celle d'un des derniers grands théoriciens du socialisme. En 1905, Maxime Toubeau n'avait-il pas réhabilité son oeuvre avec celle de Colins lui-même dans *La Revue socialiste* ? ¹ Au début de 1906, Émile Vandervelde, Président du POB, n'avait-il pas tenté de lancer un pont entre "colinsiens et marxistes", pour reprendre le titre de son article paru dans *Le Peuple* du 24 janvier ? ² L'École colinsienne comptait certes peu d'adeptes,

¹ Maxime Toubeau, "Colins et sa doctrine", Essai critique, in *La Revue socialiste*, Paris 1905, pp. 534-551.

² Cf. Agathon De Potter, *Colinsiens et marxistes*, commentaires de l'article de Vandervelde in R.S.R., XXXI, 1905-1906, pp. 533 et ss.

mais ils étaient souvent d'ardents propagandistes. Les centres de l'École étaient pratiquement passés de quatre à six, soit, par ordre chronologique : celui de Mons où étaient récemment apparues deux recrues de qualité, Léon Legavre et Jules Noël; celui de Paris animé par Adolphe Seghers, Henri Bonnet, Raymond Broca, et le mathématicien Laisant, professeur à l'École polytechnique; celui de Bruxelles où toutefois Félix Guillaume, héritier d'Agathon De Potter, se voyait quelque peu contesté par le docteur Lafosse et ses disciples; celui de Pau, dirigé par Frédéric Borde et le sculpteur Alexandre; celui de Nîmes, conduit par Élie Soubeyran ; enfin celui qui était en voie de constitution à Verviers, autour de Remacle Leduc. Trois revues "internationales", en réalité belgo-françaises, s'employaient à propager le colinsisme : la déjà vénérable *Revue du socialisme rationnel*, vieille de plus de 30 ans, l'hebdomadaire *La Terre* publié à Mons, et surtout *La Société nouvelle* qui, en 1907, allait renaître de ses cendres sous la direction d'un nouveau colinsien, Jules Noël, en remplacement de *L'Humanité nouvelle* de A. Hamon.¹

En apparence, l'époque qui nous retient marqua l'apogée de l'École colinsienne. Mais comme tous les apogées, celui-ci s'infléchissait déjà vers ce qui devait être le déclin et pis que cela, la chute, lors de la Première Guerre mondiale. Nous en voulons pour preuve l'incompréhension radicale dont le socialisme rationnel était encore l'objet de la part de la grande presse ainsi que l'attestent ces lignes bienveillantes publiées le 1er novembre 1906 par *Le Petit Bleu* : " Nous apprenons la mort d'un vétéran de la démocratie, M. Agathon De Potter... ". N'y avait-il pas là de quoi faire se retourner dans sa tombe l'auteur de "La peste démocratique (*Morbus democraticus*), contribution à l'étude des maladies mentales " ?² Désormais privée de chef spirituel - car Frédéric Borde n'en avait pas l'étoffe et il était plus que jamais handicapé par sa santé chancelante - l'École du socialisme rationnel devait encore briller de ses derniers feux avant que de sombrer dans le quasi-anonymat des groupuscules.

Avant de présenter les nouveaux personnages apparus depuis le début du siècle, peut-être n'est-il pas inutile de signaler ici une limite à nos investigations. Il est certain que les colinsiens de l'époque lancèrent une offensive dans la franc-maçonnerie montoise³. Il est vraisemblable que cette campagne trouva son pendant à Paris, où il y eut, semble-t-il, une Loge Colins. Mais nos recherches sur ce plan n'ont guère donné de résultats.

Parmi les nouveaux venus dans les rangs colinsiens, une place spéciale doit être faite à Léon Legavre et à Jules Noël, en raison du rôle qu'ils tinrent au début du siècle dans le monde belge des lettres et des arts. Comme nous n'avons pas trouvé de notices biographiques les concernant, nous n'en présenterons que des portraits lacunaires.

C'est à nouveau dans une lettre de Frédéric Borde à Henri Bonnet que nous trouvons la première mention de Léon Legavre, en date du 26 janvier

¹ *La Société nouvelle*, nouvelle série, 1907-1911, "A nos lecteurs", pp. 5, 6 et 7.

² R.S.R., X, 1884-1885, pp. 1 et ss.

³ N. Cuvelliez, *op. cit.*, p. 21.

1901 : ... “Un journaliste, M. Legavre, écrit aussi dans le sens de nos idées au *Nouvelliste de l'Ois* ”... ¹ Dans la période qui nous intéresse, il publia plusieurs brochures d'inspiration colinsienne dont, *Pour l'idéal*, Bruxelles, 1897 ; *La misère*, Bruxelles, 1903; *Adolphe Mathieu*, Bruxelles, 1903; *L'œuvre sociale de Martin Luther*, Bruxelles, 1904; *Les deux routes*, recueil de poèmes, Bruxelles-Paris, 1904; *Question sociale*, Mons, 1905; *La liberté de la pensée*, Mons, 1905; *Les basiliques*, Paris-Mons, 1909; *Un crime social : l'assassinat de Francisco Ferrer*, Paris-Mons, 1909; et surtout deux livres intéressants sur le plan de la doctrine colinsienne, *La femme dans la société Paris-Mons*, 1907, et *La théâtromanie*, Paris-Mons, 1910, ces deux ouvrages comme certaines des brochures susmentionnées étant édités par La *Société nouvelle*. Le premier de ces ouvrages constitue d'une part un vibrant plaidoyer pour la femme et son émancipation, d'autre part une tentative de définir un apport spécifiquement colinsien à cette émancipation, apport que l'on pourrait résumer par la substitution au concept de l'égalité de l'homme et de la femme tenu pour illusoire, du concept d'équivalence qui préserverait la spécificité des fonctions sociales de la femme. *La théâtromanie* comporte une amorce de sociologie du théâtre dans une optique toutefois essentiellement philosophico-morale qui n'est pas sans rappeler les antiques préventions de Platon contre les poètes imitateurs et miroirs des tares sociales. Poète lui-même, Léon Legavre collabora très activement à *La Terre*, à *L'Humanité nouvelle* et à *La Société nouvelle* jusqu'en 1910. ² Voici le jugement que portait en 1908 sur Legavre, Maurice Gauchez, également collaborateur de *La Société nouvelle* :

“ Quelques poèmes de Léon Legavre où se sent une influence verhaerienne d'expression, où se remarque une similitude d'inspiration, peut-être, avec *La chanson des Gueux*, sont néanmoins très beaux, très musicaux, très populaires et très nouveaux.

” Ces poèmes marquent le chemin où, définitivement, le poète des *Deux routes* et des *Basiliques* s'est avancé. Ce sont d'abord *Les bonnes gens*, *Les maraîchers*, *Les bandits*, *Les vieux*, tableaux du folklore paysan, d'une émotion et d'une ferveur admirables. Ce sont ensuite ses récentes *Basiliques* Notre-Dame-des-sept-Péchés, la Cathédrale de la Vie, le clocher rouge de Saint-Caïn, l'église de Sainte-Madeleine, Saint-Satan-des-Suicidés, bâtisses d'orgueil, de vices, de lésines et de rapt, monuments de vilenie et de répugnance, haut dressés, tours aiguës dans l'horizon, vers un ciel d'épouvante. Et s'étant soudainement trouvé puissant, le fraternel poète des humbles, des miséreux et des déclassés, à la façon d'un *Las d'aller* de Franz Gaillard, révolté magnanime, s'avère courageusement humain... Léon Legavre rêve d'une Société nouvelle et d'un Premier Mai suprême, et, si son rêve peut avoir un certain côté chimérique et paradoxal à la fois, il est toujours noble et beau de défendre, comme il le fait, ses idées en toute franchise. ” ³

Le rôle de Léon Legavre en tant que porte-parole du socialisme rationnel est attesté par la demande que lui présenta Henri de Man à la veille de la

¹ Lettre de Frédéric Borde à Henri Bonnet du 26 janvier 1901, Archives de la S.E.C.

² *La Société nouvelle*, 1910-1913, 16^e année, t. 1, vol. XXXVII, p. 107.

³ Maurice Gauchez, “Masques littéraires belges”, in *La Société nouvelle*, 1908-1914, pp. 221 à 226.

Grande Guerre, vraisemblablement au nom de la Centrale d'éducation ouvrière, à l'effet de prononcer " quelques conférences sur le socialisme de Colins ".¹

Plus importante encore dans le monde littéraire belge de l'époque fut la personnalité de Jules Noël. C'est à nouveau Frédéric Borde qui, dans une lettre en date du 14 avril 1901, le présente comme suit à Henri Bonnet : " Nous allons avoir un nouveau collaborateur à la *Revue*, M. Noël qui signe J.M. à *La Verveine* où il a fait paraître des articles sur Colins qui ont été reproduits dans la *Revue* et Jules Morval dans le numéro qui va paraître. C'est un instituteur jeune et intelligent à qui Mme Brouez fait donner sa démission afin qu'il puisse se consacrer exclusivement à nos idées. A cet effet, Mme Brouez lui assure 1.500 francs par an, ce qui fait, avec les 800 francs qu'il aura d'autre part, 2.300 francs. Un homme seul peut vivre avec ça... " ² Ainsi, à partir du tout début du siècle, et semble-t-il jusqu'en 1914, Jules Noël fut en Belgique un propagandiste à temps plein de l'École colinsienne, comme Frédéric Borde le fut en France jusqu'à sa mort en 1911. Moins doué sur le plan littéraire que Léon Legavre, Jules Noël avait plus que lui le don d'organisateur : C'est lui qui lança et dirigea l'hebdomadaire *La Terre* (1905-1907) dont nous avons déjà parlé et que nous allons d'ailleurs retrouver. C'est lui surtout qui ressuscita en 1907 *La Société nouvelle* avec l'aide de Mme Jules Brouez, qui reprit à son compte la tentative de désenclavement du colinsisme dont nous avons déjà parlé et la poursuivit jusqu'en 1914. ³ Outre son activité journalistique, Jules Noël publia dans la période qui nous retient trois ouvrages de propagande : *Pourquoi nous sommes socialistes*, paru à Mons en 1906, *Un philosophe belge, Colins*, paru à Mons en 1909 et *L'athéisme, base rationnelle de l'ordre*, édité conjointement par Marcel Rivière à Paris et la Société nouvelle à Mons en 1910. Indiquons au passage que le titre de ce dernier ouvrage ne doit pas faire illusion car le prétendu athéisme colinsien résulte comme nous l'avons montré dans nos études antérieures de ce que l'on pourrait appeler une déification de la Justice. Félix Le Dantec ne s'y trompa pas lorsqu'il écrivit à Jules Noël à propos du livre de ce dernier : " Votre athéisme sera sans doute plus sympathique que le mien, qui ne l'est guère, même à moi. J'aime la justice comme vous, mais je n'y crois pas, et cela est très douloureux. " ⁴

L'une des premières conversions que réalisa Jules Noël fut celle de son frère Abel Noël qui mourut âgé de trente ans le 21 juillet 1908 après avoir traîné une existence de souffrances, due à un épouvantable accident dont il fut victime, mais sur lequel nous ne savons rien. Abel Noël, qui était peintre, avait lui-même publié des poèmes sous le pseudonyme de Hadaly et un ouvrage de propagande colinsienne intitulé *Les idées du père Bontemps*, paru à Mons en 1907. À l'occasion de son décès Léon Legavre lui consacra un article dans *La Société nouvelle*, dans lequel nous trouvons exprimées dans le

¹ Léon Legavre, "Un précurseur: Colins", in *Education - Récréation*, organe mensuel de la Centrale d'éducation ouvrière, no 46, mars 1923.

² Lettre de Frédéric Borde à Henri Bonnet du 14 avril 1901, Archives de la S.E.C.

³ Cf. Henri Bonnet in Notice nécrologique "Mme Jules Brouez" in *La Société nouvelle*, 15e année, t. 11, 1909-1914, vol. XXXIV, pp. 192 à 195.

⁴ Jules Noël, *L'athéisme, base rationnelle de l'ordre* in préface de Henri Bonnet, p. IX.

style et avec les nuances qui lui étaient propres, les convictions religieuses et socialistes des colinsiens de l'époque. C'est la raison pour laquelle nous croyons devoir en reproduire ci-après les passages les plus significatifs :

...“ Abel Noël ... est décédé... L'École socialiste rationnelle perd en lui un de ses adeptes les plus excellents et le Parti ouvrier un de ses militants les plus dévoués. Entouré d'un grand nombre de personnalités, nous l'avons conduit, sous l'ombre du drapeau rouge, symbole de nos espoirs et de nos revendications, qui est présent à nos deuils comme à nos joies, au petit cimetière blanc de soleil où s'adosse un calvaire ancien et fruste...

” Quant à nous, socialistes rationnels, nous savons que la souffrance ni la mort ne sont des calamités, mais des manifestations de la justice qui préside aux événements, récompense ou punit les actions des hommes selon que ceux-ci ont mérité ou démerité dans la liberté de leur conscience et la responsabilité de leur vie. Nous savons qu'il est un ordre moral réel, que personne n'échappe aux sanctions de celui-ci et que “l'ordre moral, c'est l'harmonie éternelle entre la liberté des actions et la fatalité des événements”. Telle est la claire et austère épitaphe qu'Abel Noël, à l'exemple d'autres disciples de Colins et du Maître lui-même, eût désirée sans doute sur la pierre de son tombeau...

“ ...Comme beaucoup d'entre nous, Abel Noël était venu au socialisme par les voies tortueuses et véhémentes du sentiment et de la révolte... Il était d'avis que “la Révolution est une question de science, non de violence”, et qu'il ne servirait point de jeter à bas la vieille société si l'humanité, l'élite de l'humanité n'avait pas, outre le désir de la société nouvelle, le moyen de la réaliser immédiatement, indéfectiblement. Il était donc un homme d'études.

“ Mais il était aussi un homme d'action, je veux dire qu'il ne divorçait pas le rêve, qui sera demain la réalité, d'avec les contingences actuelles et les conditions qui règlent le statut social en régime capitaliste. Il était révolutionnaire intégralement et il n'admettait pas que l'on amputât le mot révolution de son *r* initial; il avait compris, en effet, que la bourgeoisie, ignorante et égoïste, décidément trop bête pour reconnaître que son rôle est terminé dans le développement historique des nations, et trop décrépite pour prendre de soi-même l'initiative du grand mouvement qui doit atteindre l'organisation de la propriété dans ses bases essentielles, - il avait compris, dis-je, que la bourgeoisie n'abandonnera ses privilèges que sous la contrainte et la menace. Socialement, le Droit, fût-il l'expression de la Vérité, ne s'impose pas par la seule démonstration, du moins en l'état présent de la civilisation. C'est pourquoi il était allé au peuple, à ce peuple qu'il aimait tant, de toute son âme... Pour lui, l'organisation du prolétariat n'était que transitoire, elle n'était que le groupement des forces révolutionnaires prêtes à l'assaut de la citadelle capitaliste, car, en régime socialiste rationnel, il n'y aura plus ni prolétaires ni capitalistes, ni pauvres ni riches, ni exploités ni exploités, il y aura des hommes égaux, des frères qui travaillent au bien-être commun de la collectivité en travaillant à leur bien-être propre. Mais il reconnaissait l'utilité sinon la nécessité de cette formidable *Internationale* qui, dans les syndicats, les cercles d'études, etc., prépare avec courage et ténacité la victoire certaine que saluera tantôt l'homme libre sur la terre libre, selon l'expression de Goethe. Et Abel Noël pouvait répéter en toute sincérité la clameur de son Maître, bien plus énergique que le célèbre : “ L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ” de Karl Marx : “ Je veux que le prolétaire reste les armes à la main jusqu'à ce que justice lui soit rendue ! ” ¹

¹ Léon Legavre, “Abel Noël”, in *La Société nouvelle*, 13e année, III, 2^e série, vol. XXVII, pp. 257 à 261. La citation de Colins reprise ici par Legavre à l'instar de beaucoup de colinsiens de l'époque nous paraît d'ailleurs apocryphe!

Cette longue citation montre bien le degré d'insertion des colinsiens de l'époque dans le socialisme, leur réserve envers le marxisme et aussi, croyons-nous, l'irréductibilité de leur *Weltanschauung*. Elle atteste aussi une recherche esthétique, nouvelle dans l'École. Avec Legavre, en effet, la philosophie colinsienne, dont on sait qu'elle privilégie le langage, allait être tentée de troquer son objectif politique contre un exutoire littéraire. Cette tentation se traduira chez d'autres, nous le verrons, par un retour au point où sourd perpétuellement le socialisme : l'utopie.

Cette tentation et ce retour furent en tout cas parfaitement étrangers au principal des nouveaux porte-parole français du socialisme rationnel de l'époque, Élie Soubeyran. Né le 23 décembre 1863, soit 80 ans, jour pour jour, après Colins, Élie Soubeyran était, semble-t-il, d'origine cévenole et protestante¹. Nous n'avons guère trouvé de renseignements biographiques le concernant. Tout ce que nous savons c'est qu'il avait épousé une demoiselle Martel, que son beau-père Jules Martel fut également colinsien et que lui-même fut dès le début du siècle un ardent militant colinsien à Nîmes où il présidait le groupe local de la Ligue pour la nationalisation du sol². Membre du Parti socialiste SFIO dès sa création, en 1905, Élie Soubeyran exerçait la profession de droguiste. Pendant la période qui nous intéresse, il publia nombre d'articles dans les périodiques de l'École. Deux séries de ces articles furent réunies en volumes qui parurent en 1907 et en 1910, respectivement sous les titres de *Le collectivisme rationnel* et *Études sur la souveraineté du travail*, parus l'un et l'autre à Bruxelles sur les presses de la Veuve Monnom. Plus classique quant à la forme que Léon Legavre et Jules Noël, Élie Soubeyran fut en réalité fort proche d'eux sur le plan des options politiques concrètes, comme nous le constaterons dans l'analyse que nous donnons plus loin du contenu idéologique de *La Terre* dont il fut avec Darien l'un des principaux collaborateurs français. De lui on peut dire qu'il fut probablement le plus fidèle continuateur d'Agathon De Potter, mais un continuateur autodidacte.

À propos d'Agathon De Potter, il n'est sans doute pas inutile de signaler ici son étrange testament par lequel il institua Camille Guillaume son exécuteur testamentaire et le fils de ce dernier, Félix Guillaume, son principal héritier, sous réserve des legs qu'il avait consentis à Frédéric Borde et à l'Académie royale de Belgique. Rappelons ici que la liberté testamentaire constitue un point important du socialisme rationnel, de sorte qu'en l'utilisant Agathon De Potter n'était nullement en contradiction avec ses principes. En revanche, si l'on s'en tient à l'objectif qu'il invoquait dans son testament, à savoir la continuation de l'œuvre commune : "la propagande du socialisme rationnel" dont il chargeait expressément ses deux amis, on peut avec le recul du temps affirmer que son choix des Guillaume fut tout simplement désastreux. Camille Guillaume, de nationalité belge, était en 1906 un fonctionnaire retraité, ancien receveur de l'enregistrement. Son activité militante fut pratiquement nulle. Quant à son fils Félix, artiste peintre sans talent, à ce qu'il semble, il géra tant bien que mal la *Revue du socialisme rationnel* après la

¹ Notice nécrologique par Broca in *L'Etude rationnelle*, 3e année, n° 17, janvier-février 1932, p. 2.

² R.S.R., XXXVI, 1910-1911, Notice nécrologique de Jules Martel par Félix Guillaume, p. 210.

mort de Borde en 1911, mais son militantisme n'alla pas jusqu'à lui inspirer un seul article dans la dernière année d'existence de la Revue. D'après une note confidentielle de Mme Brouez à Henri Bonnet, immédiatement après la mort d'Agathon De Potter, Camille Guillaume aurait subtilisé une partie des valeurs mobilières de la succession.¹ Quel que soit le bien-fondé de cette accusation, il est certain que, hormis le legs fait à Frédéric Borde² qui eut d'ailleurs toutes les peines à le recevoir pour des raisons administratives, la seule partie de la fortune d'Agathon De Potter qui ne fut pas détournée en définitive à des fins privées fut celle qu'il avait léguée à l'Académie royale de Belgique, et ce, dans les termes suivants :

“ Je donne et lègue les valeurs mobilières dont je viens de régler l'usufruit en faveur de M. Borde (moins celles dont j'ai disposé dans la note mentionnée plus haut et adressée à M. Camille Guillaume) à l'Académie royale des sciences de Belgique, aux conditions suivantes :

” 1° - Elle se chargera de payer à M. Frédéric Borde, ci-dessus qualifié, le revenu de ces valeurs mobilières, sa vie durant, semestriellement et par anticipation.

“ 2° - Elle se chargera en outre de payer la rente viagère que je lègue à mes deux domestiques.

“ 3° - Au fur et à mesure que les rentes s'éteindront, elle emploiera le revenu qui lui appartiendra alors, ou même une partie du capital si un cas urgent se présentait :

“ a) À récompenser les travaux scientifiques dans les domaines mathématiques, physique, chimique, biologique, astronomique, etc. J'exclus expressément et formellement tout ce qui est relatif aux arts et aux lettres, ainsi que les sciences ou prétendues sciences historiques, morales et politiques, économiques et philosophiques, à l'égard desquelles l'Académie des sciences de Belgique, comme toutes les autres, d'ailleurs, est absolument et par essence, incompétente.

“ b) À encourager ou récompenser les découvertes ayant pour résultat de faire disparaître les dangers graves qui déciment les ouvriers exerçant certaines professions.

“ c) Et enfin à faciliter à des travailleurs intellectuels capables, mais pauvres, soit des expériences qu'ils voudraient instituer, soit la publication des résultats de leurs recherches ”...³.

Il est piquant de relever que l'Académie en question, qui avait été fondée par l'Impératrice Marie-Thérèse en 1772 sous le titre d'Académie impériale et royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles et qui, en 1906 en tout cas, s'intitulait Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, accepta ce testament lequel pourtant la déclarait formellement incompétente pour tout ce qui concernait les sciences humaines. Juridiquement, bien sûr, seul le legs fut accepté, et ce, par un arrêté royal pris par

¹ Note manuscrite figurant dans les archives de la S.E.C., due à Mme B. (vraisemblablement Bonnet) non datée, recopiant un texte imputé à Mme Brouez sur la base d'un rapport d'Emile Bourlard, fils de Jules Bourlard, dont tout ce que nous savons c'est qu'"il n'a jamais adhéré à la doctrine de Colins dans son intégralité et n'est pas, en conséquence, un disciple de son Ecole". Cf. Louis Bertrand, *op. cit.*, t. 11, p. 692.

² Cf. Lettres de Frédéric Borde à Henri Bonnet à partir de 1906, passim, Archives de la S.E.C.

³ Nous remercions l'Académie royale de Belgique de nous avoir communiqué photocopie de ce testament.

Léopold II, le 7 novembre 1907, sur proposition du ministre des Sciences et des Arts de l'époque, le Baron Descamps ¹. De nos jours encore, la Fondation Agathon De Potter dispense des subventions et un Prix dans le jury duquel figurait, pour la période 1970-1972, le célèbre thermodynamicien Prigogine, Prix Nobel de chimie en 1977. ²

Pour les historiens que nous sommes, le sort du reste de la succession d'Agathon De Potter est d'autant plus affligeant qu'elle comportait des documents de première importance qui n'ont pas été joints au Fonds légué à notre initiative aux Archives générales du Royaume en 1968 par les époux Raffin-Tholiard, héritiers des Guillaume. ³

Mais, pour en revenir aux socialistes colinsiens de l'époque 1906-1914, signalons que dès 1904, un ouvrier autodidacte de Verviers, fondateur d'une société d'enseignement mutuel, Remacle Leduc, faisait de la propagande colinsienne parmi les membres de sa société dont plusieurs adhèrent à la Ligue pour la nationalisation du sol. Toutefois, Remacle Leduc mourut d'une crise cardiaque à l'âge de quarante-huit ans, en 1912. ⁴ L'un de ses disciples, Jacques Delrez, né à Verviers le 31 décembre 1884, benjamin d'une famille de cinq enfants, militant syndicaliste, créa formellement en septembre 1913 un groupe socialiste rationnel qui offrait la particularité d'être le plus ouvrier de tous les cercles colinsiens existant alors. ⁵ Ses principaux membres furent, outre l'épouse Delrez, Hubert Janclaes, Gaston et Sébastien Saive, Paul Pironnet, François Schijns, Joseph Toupay et surtout Hector Masson. Alors jeune typographe de 17 ans, ce dernier rédigea avec minutie les procès-verbaux des réunions quasi hebdomadaires que le Groupe socialiste rationnel de Verviers tint de septembre 1913 à la fin de juillet 1914. ⁶

Nous allons à présent tenter de présenter synthétiquement l'attitude des colinsiens de l'époque à l'égard des autres socialistes dans les problèmes intérieurs belges ou français puis dans les relations internationales, en étudiant principalement *La Terre*. L'avantage de ce périodique sur la *Revue du socialisme rationnel*, c'est que, en tant qu'hebdomadaire, il fut moins tenté de se cantonner dans la théorie et conséquemment plus porté à prendre des positions proprement politiques. Notre objet étant l'histoire de l'École colinsienne, nous laisserons de côté les articles émanant de non-colinsiens, tels Darien, ou de sympathisants plus ou moins hérétiques tels Octave Berger qui y écrivaient en leur qualité de militants de la Ligue pour la nationalisation du sol. Dès les premières livraisons de *La Terre*, Léon Legavre s'attacha à déterminer la position de l'École par rapport aux socialistes de tendance marxiste tels Guesde, Jaurès et Vandervelde. Ce qui, selon lui, divisait colinsiens et

¹ Nous remercions l'Académie royale de Belgique de nous avoir communiqué aussi photocopie de cet Arrêté royal.

² *Annuaire pour 1970* de l'Académie royale de Belgique, Bruxelles, 1970, p. 202.

³ Une liste de ces pièces figure dans la Note manuscrite susmentionnée due à M^{me} B. Archives de la S.E.C.

⁴ R. S.R., XXXVIII, 1912-1913, pp. 192-193.

⁵ R.S.R., XXXIX, 1913-1914, pp. 159 et 160.

⁶ Procès-verbaux du Groupe socialiste rationnel de Verviers. Archives de la S.E.C. Cf. aussi lettres de Hector Masson à Ivo Rens des 13 et 20 octobre 1977 et à Michel Brélaz en date du 13 octobre 1977.

marxistes, c'était une conception dissemblable de l'action politique, c'étaient aussi des accents placés à des endroits différents du programme socialiste. Mais, soit par tactique, soit par aveuglement, Legavre ne mettait nullement en question l'identité du projet de société des uns et des autres :

“ Nous savons... - écrit-il - que cette organisation rationnelle de la société, organisation qui doit faire le bonheur de tous et de chacun au maximum possible des circonstances, est basée sur l'entrée du sol à la propriété collective et exclusivement sur cette entrée.

“ C'est un point sur lequel toutes les écoles socialistes sont d'accord, et c'est pourquoi l'article premier du programme du Parti socialiste belge est précisément la réalisation du collectivisme. ” ¹

Mais, après l'accord de principe, Legavre émettait tout de suite une réserve. “ Il semble néanmoins que le collectivisme effraie certaines personnalités. On n'en parle qu'à mots couverts, comme de quelque chose de très vague. ” Aussi Legavre reprochait-il aux socialistes du POB une certaine prudence dans la revendication de la collectivisation du sol. Mais ses critiques allaient plus loin encore. Selon lui, les socialistes marxistes faisaient le jeu de la bourgeoisie et gaspillaient leurs forces en jouant le jeu réformiste et en se prononçant pour des solutions partielles aux maux sociaux. ²

De même, Élie Soubeyran déplorait-il l'orientation des socialistes français : “ Les efforts de nos militants se tournent vers la séparation des Églises et de l'État, l'impôt sur le revenu, les retraites ouvrières et autres palliatifs plus ou moins en vogue ” ... ³ Et Jules Noël de surenchérir : “ Toute l'action du parti socialiste-marxiste s'est portée sur les retraites ouvrières, les pensions de vieillesse, la journée de 8 heures, etc., toutes réformes qui ne sont que des emplâtres pour jambes de prolétaires et qui ne peuvent rien, absolument rien changer à la situation tant que le travail est sous la domination du capital. ” ⁴

Ces attaques déclenchèrent une grande polémique entre *La Terre* et les marxistes au début de 1906. Malheureusement, cette polémique s'avéra stérile en raison notamment du fait que du côté de *La Terre* il y avait des non-colinsiens tels Darien et Janvion dont les prémisses étaient différentes de celles des colinsiens et dont le ton agressif tranchait sur celui, empreint de sérénité et de courtoisie d'Agathon De Potter, de Léon Legavre et de Jules Noël. Tout au plus, l'affrontement permit-il de mettre en évidence que les colinsiens faisaient de la collectivisation de tout le sol et de la plus grande partie des capitaux accumulés par les générations passées, l'impératif premier du socialisme, tandis que pour les marxistes la révolution se traduirait par la collectivisation des moyens de production, y compris les grandes propriétés foncières. Les rédacteurs de *La Terre* s'insurgèrent vigoureusement contre cette discrimination en réclamant la nationalisation de toutes les propriétés

¹ *La Terre*, 15 janvier 1905.

² *La Terre*, ibidem.

³ *La Terre*, ibidem.

⁴ *La Terre*, 4-11 février 1906.

foncières, grandes et petites.¹ Mais, ce qui frappe, c'est que, à aucun moment, les colinsiens ne tentèrent de faire comprendre à leurs interlocuteurs que la collectivisation du sol s'inscrivait pour eux dans la perspective beaucoup plus large d'une société nouvelle où les individus, régénérés par la connaissance de la Vérité religieuse et communiant sous la souveraineté de la Raison, auraient instauré un processus de production fondé sur de petites unités familiales ou coopératives, à l'exclusion de toute association de capitaux, et ce dans une économie de marché dont le sens serait inversé puisqu'elle consacrerait désormais la prédominance du travail sur le capital grâce aux épousailles de l'humanité avec la terre dont chaque génération n'est qu'usufruitière puisque de sa conservation dépend la vie des générations à venir.²

Était-ce parce qu'ils craignaient de s'attirer les quolibets de leurs interlocuteurs que les socialistes rationnels ne se donnèrent pas la peine d'évoquer synthétiquement leur projet de société ? La chose est possible, mais ce qui est certain c'est que, à l'instar d'Agathon De Potter, les autres rédacteurs colinsiens de *La Terre* ne mirent jamais en doute la nécessité de privilégier le côté économique du socialisme rationnel plutôt que sa métaphysique, la collectivisation du sol plutôt que la réforme morale, éducative et sociale dont elle était indissociable. Dans ces conditions, Émile Vandervelde pouvait à juste titre reprocher aux colinsiens de faire de "l'entrée du sol à la propriété collective... le problème des problèmes, la panacée sociale, l'unique solution libératrice".³ Insidieusement déforçés par leur pseudoéconomisme affiché, les colinsiens s'enfermèrent dans un dialogue de sourds avec les marxistes. La controverse déboucha donc sur le débat doctrinal propre à ces derniers entre révolutionnaires et réformistes, mais dans des conditions telles qu'il n'était nullement évident que la révolution ou les réformes souhaitées par les uns et les autres pouvaient revêtir des significations incommensurables. Aussi Legavre n'avait-il aucune chance d'être compris de ses interlocuteurs lorsque, conciliant, il leur déclarait que "parmi les colinsiens il y a... une droite, un centre et une gauche, ces distinctions, bien entendu, n'ayant de valeur que relativement à *ce qui est sujet* à opinion, à tactique, à opportunité".⁴ Le seul accord qui intervint fut le ralliement des colinsiens à la campagne du POB pour le suffrage universel envers lequel ils avaient pourtant une position doctrinale plus proche des frères Reclus qui le condamnaient comme illusoire. Mais, comme il se doit, l'accord intervenait dans l'ambiguïté car Legavre y voyait surtout un ferment d'anarchie propre à hâter "l'avènement social de la Vérité".

En fait, l'accord fut plus large en raison de l'actualisation du problème de la nationalisation du sol due à la découverte de gisements de houille dans le Limbourg. On se souvient que la Ligue et donc les colinsiens belges qui l'animaient menèrent une campagne active aux côtés des autres socialistes belges. Signalons encore, à ce propos, que, une fois la nationalisation repoussée par la Chambre des représentants, Jules Noël émit une proposition visant à rendre à la collectivité à long terme ce qui venait d'être aliéné. Il proposa, en

¹ La Terre, ibidem.

² Ivo Rens, Introduction au socialisme rationnel de Colins, op. cit. pp. 196, 254, 452 et 453.

³ La Terre, ibidem.

⁴ La Terre, 25 février-4 mars 1906.

effet, dans *La Terre*, de limiter par exemple à 3 % le profit des actionnaires, le solde du profit devant être partagé entre les ouvriers, l'État et les communes, "avec obligation pour ces deux derniers participants de le consacrer à la reconstitution du patrimoine national et des biens communaux... De plus, ce domaine collectif reconstitué serait déclaré désormais inaliénable."¹ Cette idée de Jules Noël sera reprise peu après par un certain Auguste Leurs, candidat aux élections législatives dans l'arrondissement de Turnhout, qui omit toutefois de préciser que le prélèvement de l'État sur les bénéfices des sociétés devait servir à la reconstitution du domaine national². Quelques mois plus tard, le député socialiste Hector Denis, membre de la Ligue, proposa à son tour un prélèvement de l'État sur les bénéfices des charbonnages. Comme on pouvait s'y attendre, le gouvernement, en la personne de Francotte "ministre du Capital, a carrément refusé ce généreux cadeau". Aussi *La Terre* s'en prit-elle de nouveau au réformisme des marxistes, coupable de masquer le vrai débat qui seul aurait pu, selon elle, mobiliser les masses, "surexciter le pays et le faire sortir de l'engourdissement veule et lâche...".³ Néanmoins, elle fit campagne pour le POB lors des élections législatives de 1906 qui furent décevantes, livrant de nouveau, selon Jules Noël "la nation aux pharisiens et à la prêtraille, pour un nombre incalculable de lustres, si le peuple n'y met enfin lui-même bon ordre".⁴ En bref on peut dire que, en Belgique, les colinsiens appuyèrent le POB dont ils étaient pour la plupart membres, tout en critiquant sa mollesse, notamment en ce qui concerne la socialisation des ressources naturelles.

Il est intéressant de comparer cette situation avec celle qui se produisit en France ensuite de la découverte de nouveaux gisements de fer en Lorraine. À cette occasion, Albert Thomas, le futur premier Directeur général du BIT, mena une vigoureuse campagne dans *L'Humanité* en faveur de la nationalisation de ces gisements. Élie Soubeyran adressa alors un article au journal socialiste français en sa qualité de président du groupe de Nîmes de la Ligue pour la nationalisation du sol. Dans le numéro du 14 mai 1907, Albert Thomas écrivit : "Comme encouragement, j'ai reçu des lettres de théoriciens, de fidèles disciples de ces vieilles écoles socialistes, où nous trouverons encore bien des idées précieuses à recueillir, bien des projets à reprendre; entre autres, une lettre d'un colinsien m'a été droit au cœur. Évidemment, je ne pouvais pas tout publier, mais de toute cette correspondance, je me servirai et m'aiderai."⁵ Le ton de ces lignes bienveillantes atteste que, en France, les colinsiens faisaient figure en 1907 de fossiles du socialisme utopique, ou peu s'en faut, alors qu'en Belgique l'année suivante, dans son livre sur *Le socialisme agraire*, Émile Vandervelde étudiait la collectivisation du sol en se référant tant au colinsisme qu'au marxisme, et à ces deux doctrines seulement.

L'attitude des colinsiens de l'époque face aux relations internationales fut d'abord fonction de l'antinationalisme et de l'antipatriotisme propres au socialisme rationnel. Dès l'un de ses premiers numéros, *La Terre* en donna le

¹ *La Terre*, 15-22 avril 1906.

² *La Terre*, 13-20 mai 1906.

³ *La Terre*, 17-24 mars 1907.

⁴ *La Terre*, 3-10 juin 1906.

⁵ *La Terre*, 2-9 juin 1907.

fondement en citant l'ouvrage de Colins *Société nouvelle, sa nécessité* (1857) : Dans la période historique de compressibilité de l'examen, l'existence de l'ordre exige nécessairement celle des nationalités et le cosmopolitisme est un crime; dans la période historique d'incompressibilité de l'examen, en revanche, l'existence des nationalités est source d'anarchie et le patriotisme est un crime. De toute évidence, les rédacteurs colinsiens de *La Terre* étaient convaincus que l'humanité en était arrivée à un stade où le maintien des nationalités n'était plus compatible avec un ordre social durable et engendrait inéluctablement l'anarchie.¹ D'après Jules Noël, “ ce qui fait la force du patriotisme, c'est qu'il est l'appui principal du despotisme financier ou autre ”.² Aussi bien *La Terre* contestait-elle la forme monarchique de l'État belge - liée qu'elle était, d'après elle, au cléricisme et au capitalisme - et mettait-elle volontiers en avant les avantages d'un régime républicain, ce en quoi elle s'accordait avec la position que défendait à l'époque Émile Vandervelde.³ Certains collaborateurs de *La Terre*, tel un certain François André dont nous ne savons rien, allèrent jusqu'à déplorer la révolution de 1830 et la séparation intervenue alors entre la Belgique et la Hollande.⁴ Toutefois, c'est sur le problème international que la rédaction mit délibérément l'accent : “ Nous ne comprenons point que l'on puisse être socialiste et en même temps nationaliste - affirmait un éditorial non signé. - Socialisme et internationalisme sont inséparables. ”⁵ Plusieurs articles non signés acclamèrent le drapeau rouge : “Vive le drapeau rouge ! Vive la République sociale! Vive la République universelle ! ”⁶ En apparence, il y avait donc concordance de vues entre colinsiens et marxistes sur l'internationalisme. Mais en réalité, cette concordance reposait sur une ambiguïté qui nous paraît avoir été délibérément entretenue par les colinsiens dans un but de propagande car doctrinalement ils n'étaient et ne pouvaient être internationalistes, mais universalistes. C'est ce qu'exprime à mots couverts un article non signé dans les termes que voici : “Les divisions territoriales ne sont, ou plutôt ne devraient être, que les divisions administratives de la planète, comme les provinces sont les divisions administratives d'un pays, les cantons celles des provinces et les communes celles des cantons. ”⁷

Il est un autre point sur lequel colinsiens et marxistes de l'époque pouvaient s'accorder en toute ambiguïté, c'est celui de la transition dictatoriale au socialisme. Certes, Colins sur ce point ne se réclamait pas de la science sociale mais de l'opinion, de sorte que ses disciples pouvaient légitimement envisager d'autres solutions que l'autocratie rationnelle recommandée par lui. Mais certains se montraient fort attachés à cet aspect prétorien du socialisme rationnel, à commencer par le capitaine Henri Bonnet qui s'en expliqua dans ses articles sur le citoyen-soldat publiés par *La Société nouvelle* en 1907 et 1908. Signalons à ce propos que, outre les quelques militaires qui, en France, avaient adhéré au colinsisme, tel le lieutenant Reibel, il y eut au moins un officier français membre de la Ligue, le colonel Wilbois, pourtant catholique

¹ *La Terre*, 16 avril 1905.

² *La Terre*, 11 juin 1905.

³ *La Terre*, 28 avril-5 mai 1907.

⁴ *La Terre*, 11 juin 1905.

⁵ *La Terre*, 15 janvier 1905.

⁶ *La Terre*, 28 avril-5 mai 1907.

⁷ *La Terre*, 15 janvier 1905.

pratiquant et, grâce surtout à l'entremise discrète du mathématicien Laisant, "examineur à l'École polytechnique", des liens entre certains colinsiens français et certains officiers supérieurs tels le colonel Couillaud et le général de division Bonnet.¹ Peut-être ces circonstances expliquent-elles que ce sont surtout les collaborateurs non colinsiens de *La Terre* qui prirent position sur les problèmes généraux de l'internationalisme, du pacifisme, et de l'arbitrage. Relevons cependant le scepticisme extrême de Léon Legavre qui, à propos de la Conférence de 1906 de l'Union interparlementaire, qui était alors le fer de lance de l'idée de la paix par le droit, s'exclamait : "La blague continue". Dans sa perspective comme dans celle de *La Terre*, semble-t-il, les élus du peuple ne constituaient pas de meilleurs garants pour la paix que la personne du Tsar. Pour *La Terre*, les vraies questions à poser étaient les suivantes : La paix est-elle possible sous le règne actuel de la Force ? La paix est-elle possible dans un monde divisé entre nations ? Or, pour les colinsiens, la réponse à l'une et à l'autre ne saurait être que négative.² Et Soubeyran d'analyser le compromis final d'Algésiras en 1906 comme un équilibre entre deux forces sensiblement égales mais de nature essentiellement précaire.³

Sur deux problèmes internationaux brûlants, la révolution russe de 1905 et la colonisation, *La Terre* adopta des positions exemptes de toute ambiguïté. D'emblée Legavre écrivit à propos du premier de ces deux problèmes : "Nous tenons à affirmer notre fraternité étroite avec le prolétariat russe, avec les intellectuels de l'empire et de l'étranger et aussi avec les libéraux éclairés qui soutiennent le mouvement révolutionnaire présent."⁴ Cette solidarité se manifesta aussi par l'insertion dans *La Terre* de communiqués ou d'appels émanant des milieux révolutionnaires russes ou polonais. Ainsi parurent une lettre adressée de Genève par Plekhanoff à Émile Vandervelde qui demandait l'aide des partis frères et une liste de souscription ouverte par *La Terre* en faveur des victimes du tsarisme, dont le produit fut versé au *Peuple* pour être transmis à qui de droit.⁵ Les collaborateurs de *La Terre* et tout particulièrement Legavre, Jules Noël, Frédéric Borde et Élie Soubeyran attachèrent en 1905 une importance considérable aux événements sanglants qui secouaient la Russie, intérêt qui se manifesta non seulement par le contenu des articles mais aussi par l'espace exceptionnel qui leur fut réservé tout au long de l'année. Ils s'efforcèrent de lire dans l'effervescence des événements la direction qu'emprunterait la révolution. Cependant, leur analyse des forces en présence - le Tsar et la noblesse, la bourgeoisie et le peuple identifié au prolétariat⁶ - ne laisse pas d'être assez sommaire au regard des critères posés par Colins qui auraient dû les conduire à reconnaître à tout le moins un rôle moteur à l'intelligentsia, c'est-à-dire à la classe des intellectuels, détenteurs des connaissances.

¹ Lettres de Frédéric Borde à Henri Bonnet des 18 juin 1900, 18 novembre 1901 et 15 septembre 1904. Archives de la S.E.C.

² *La Terre*, 29 juillet-4 août 1906.

³ *La Terre*, 3-10 février 1907. Cf. aussi R.S.R., XXXII, 1906-1907, pp. 379 et ss.

⁴ *La Terre*, 22 janvier 1905.

⁵ *La Terre*, 19 février 1905.

⁶ *La Terre*, 1er janvier, 15 janvier et 5 février 1905.

L'enjeu pour *La Terre* était de taille : il s'agissait de savoir si la révolution russe serait essentiellement politique et parlementaire ou bien sociale. ¹ Borde espéra un moment qu'un Tsar intelligent, s'il existait, pourrait “publier un ukase ordonnant immédiatement la transformation” sociale en nationalisant le sol. ² Deux personnages, aux yeux de *La Terre*, symbolisaient les développements virtuels de la révolution russe : Gorki et Tolstoï. Le premier proposait les palliatifs bourgeois, le second s'était fait le chantre de la collectivisation du sol : “Tolstoï et Vassilieff son ami ... vont droit à l'ennemi, la propriété individuelle foncière qu'il faut supprimer”, écrit Frédéric Borde. La référence à Vassilieff, mathématicien très lié à Laisant, s'explique du fait que c'est lui qui s'était entremis entre les dirigeants de la Ligue et Tolstoï comme en témoigne une lettre inédite de lui en date du 24 octobre 1903. ³ Et Frédéric Borde de placer dans la révolution russe interprétée au travers de Vassilieff qui allait être député du parti K. D. à la première Douma d'État en 1906, des espoirs immenses : “Nous sommes peut-être à la veille de l'avènement de la souveraineté de la raison, du règne de la logocratie. L'établissement de la communauté foncière chez nos amis russes produirait une anarchie telle qu'elle forcerait presque immédiatement la nation tout entière à se placer sous la souveraineté de la raison. Ce serait le renversement de la prétendue science matérialiste et la mise en pratique des découvertes de Colins si longtemps dédaignées.” ⁴

Hélas, il fallut bien déchanter. Élie Soubeyran attira l'attention de Borde sur le fait que rien n'indiquait que Nicolas II pût s'affirmer comme l'autocrate rationnel que les colinsiens appelaient de leurs vœux et qu'il apparaissait au contraire comme l'objet des intrigues d'un entourage borné. Borde en convint. ⁵ Il ne désespéra pas de voir néanmoins surgir dans la tourmente l'homme exceptionnel qui imposerait le socialisme. Cependant, en décembre 1905, *La Terre* dut bien se rendre à l'évidence : la bourgeoisie russe n'avait pas capitulé; elle essayait de se servir du peuple mais à ses propres fins. C'est du moins ce que crut discerner *La Terre* après le Congrès des *Zemstvo*. Mais en même temps se déroulait en Russie le Premier Congrès des Paysans qui réclama à l'unanimité la suppression de la propriété privée du sol. Dans cette revendication, solennellement exprimée, *La Terre* voyait encore “la véritable révolution économique du monde... l'ère nouvelle qui commence, prédite par Colins, il y a cinquante ans”. ⁶

Les problèmes coloniaux occupèrent dans *La Terre* une place moins importante que la révolution russe mais néanmoins appréciable. Nous y trouvons une dénonciation de la colonisation s'appuyant sur des considérations humanitaires d'une part et de l'autre sur des considérations économiques et sociales se rattachant peu ou prou à la question de l'aliénation du sol. La protestation d'ordre éthique se retrouve dans les nouvelles brèves comme dans les articles proprement dits. Ainsi un article non signé dénonçait “les atroces

¹ *La Terre*, 23 avril 1905.

² *La Terre*, ibidem.

³ Dossier Agathon De Potter, Archives de la S.E.C.

⁴ *La Terre*, 26 janvier 1905.

⁵ *La Terre*, 7 mai 1905.

⁶ *La Terre*, 3 décembre 1905.

turpitudes qui accompagnent l'œuvre dénommée de pénétration pacifique ” (sic) et il donnait une longue description des cruautés commises au Congo français en laissant entendre qu'il en allait peut-être de même dans le prétendu État indépendant du Congo de Léopold II.¹ Un autre article stigmatisait la thèse de l'inégalité des races “ sur laquelle se fondent les défenseurs de l'esclavage, des brutalités coloniales, et de l'asservissement des races les unes aux autres ”. En réalité, selon l'auteur de l'article qui signait M.T., les races humaines sont toutes égales car “ les hommes participent tous à la raison et au langage ”.² Et *La Terre* de reproduire l'article d'un colinsien antillais, membre de la Ligue, dont nous n'avons pas eu encore l'occasion de parler, Adolphe Lara, rédacteur en chef de *La Démocratie de la Guadeloupe*, où il dénonçait les atrocités commises par les grandes puissances colonisatrices.³ Prenant l'exemple de l'Algérie, Jules Noël releva que “le premier soin des conquérants fut de dépouiller les indigènes du sol en s'emparant des bonnes terres et en ne leur laissant que les mauvaises ”.⁴

D'autre part, *La Terre* s'efforça de mettre en évidence le lien existant entre colonisation et capitalisme. Ainsi, un article non signé intitulé ironiquement “La pénétration pacifique ” explicitait cette relation fondée sur l'exploitation économique : “ Les coryphées du capital sont, en tous pays, grands amateurs de colonisation... Quant à l'Angleterre, elle est la grande maîtresse ès atrocités coloniales. C'est ce qui fait d'ailleurs sa puissance capitaliste... Savourez, capitalistes qui avez fait fortune dans les affaires coloniales, et ne vous étonnez pas si vos louïs ont des reflets rouges. ”⁵ Dans un article sur “ La tragédie du Congo ”, Jules Noël faisait ressortir le parallélisme existant entre l'exploitation coloniale et celle existant dans les métropoles capitalistes.⁶ Léon Legavre, lui, dénonça la double duperie des hommes d'affaires capitalistes et colonialistes : D'une part ils prétendent que la pénétration européenne est pacifique et porteuse des bienfaits de la civilisation, alors que c'est faux. D'autre part, ils voudraient faire accroire que le colonialisme apporte la prospérité à la métropole alors que, chiffres à l'appui, Legavre prétend démontrer l'extension du paupérisme en Grande-Bretagne. Lors des débats parlementaires sur la “ reprise ” du Congo par la Belgique, en 1907, *La Terre* souligna que, en bon droit, les richesses du sol congolais appartenaient aux autochtones, que c'étaient les milieux capitalistes qui étaient les plus favorables au projet et qu'il serait scandaleux que le peuple belge envoyât ses enfants “ mourir pour les marchands de caoutchouc ”.⁷ Les colinsiens de *La Terre* s'opposèrent donc au Congo belge beaucoup plus résolument qu'un Hector Denis et surtout qu'un Émile Vandervelde. Mais là encore, ce fut en pure perte.

De toutes les tentatives faites par les colinsiens de l'époque, la plus originale sans doute est celle qui émana finalement de la “Société logo-

¹ *La Terre*, 5 mars 1905.

² *La Terre*, 19 mars 1905.

³ *La Terre*, 9 avril 1905.

⁴ *La Terre*, 3-10 mars 1907.

⁵ *La Terre*, 28 mai 1905.

⁶ *La Terre*, 10-17 février 1907.

⁷ *La Terre*, 9-16 décembre 1906.

archiste” que le docteur Lafosse avait créée à Bruxelles autour de 1905. Né à Saint-Troud, en terre flamande, le 19 juin 1863, Victor-Hubert Lafosse était le fils aîné de Jean-Hubert Lafosse, négociant en produits métalliques, et d'Eugénie née Charlier qui eurent six enfants. Il semble bien que c'est à l'aisance de sa famille que Victor Lafosse dut le privilège d'étudier la médecine quelque part aux États-Unis, ce qui l'obligea à se présenter au “ jury central ” pour obtenir l'autorisation de pratiquer la médecine en Belgique. Il s'adonna dès lors à l'homéopathie.¹

Après la série de conférences données à Bruxelles en 1898 par le théosophe indien Chatterji, ce dernier pria le docteur Lafosse de prendre la présidence de la branche centrale belge de la Société théosophique qui venait d'être créée. Il ne resta guère dans cette fonction plus de quatre ans car en septembre 1902 il démissionnait ensuite de son adhésion à la philosophie colinsienne. C'est ce qu'atteste sa lettre de démission partiellement reproduite dans *Le petit messenger belge* du 3 mars 1907. Après sa démission, il passa deux années à faire de la propagande colinsienne à Londres où il aurait publié une *Logique* en anglais, inspirée de celle d'Agathon De Potter². De retour à Bruxelles, il y enseigna désormais la psychologie, la logique, voire la sociologie et l'économie sociale à l'Institut des hautes études de Belgique, alors étroitement associé à l'Université nouvelle, où un autre colinsien, Jules ou Fernand Brouez, l'avait précédé à la fin du siècle dernier. Le docteur Lafosse dispensa, également sous l'égide de l'Université nouvelle, un cours par correspondance de “ sociologie intégrale ” dont tout nous donne à penser qu'il portait essentiellement sur le socialisme rationnel. Il s'attira ainsi un premier groupe de disciples parmi lesquels se trouvaient Georges Sirejacob, également transfuge de la théosophie, commerçant, président de la société d'apiculture de Belgique, sa femme et sa fille, devenue plus tard Mme Demoor, Paul Deliens, né à Bruxelles le 3 mars 1883³, Hélène Moreau, professeur à l'École normale de Bruxelles et deux de ses anciennes élèves les demoiselles Mennig ainsi qu'un certain Raymond Kersten. Avec eux, le docteur Lafosse fonda la Société logoarchiste dont Georges Sirejacob fut le premier vice-président, Hélène Moreau, la secrétaire générale et Paul Deliens le trésorier⁴. Tous les membres effectifs de la Société portaient une médaille en argent gravée à leur nom, signe distinctif qui n'est pas sans évoquer l'anneau que, un peu plus tard, Sigmund Freud remettra aux membres du cercle intérieur des psychanalystes.

D'emblée, les “logoarchistes” tinrent dans l'École une place bien particulière, celle d'un groupe de contestataires orthodoxes. Du socialisme rationnel ils reprenaient en effet toute la philosophie mais ils en critiquaient la pratique. Ici de nouveau, le témoignage de Frédéric Borde nous est précieux : “ Le docteur Lafosse prétend même - c'est M. De Potter qui me l'a écrit - que nous faisons fausse route. Il aurait fallu commencer par la partie morale. M.

¹ Ivo Rens, notice “Victor Lafosse” in *Biographie nationale*, publiée par l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, t. XXXIX, fascicule 2, pp. 563 à 569.

² Lettre de Paul Deliens à Ivo Rens du 3 avril 1967.

³ Lettre de Mme Edna de Antillón, fille de Paul Deliens, à Ivo Rens datée de Cartago de Costa Rica le 10 janvier 1974.

⁴ Dossier de la Société logoarchiste, Archives de la S.E.C.

Lafosse peut être un bon médecin et un bon socialiste rationnel, mais le sens pratique lui fait défaut "...¹ Il Nous avons eu la chance de recueillir deux témoignages écrits sur cette divergence : "La différence entre le groupe Lafosse et celui d'Agathon De Potter - nous écrivit Paul Deliens - consistait principalement dans le changement de tactique de la Revue dont le nom *Philosophie de l'avenir* avait été changé en *Revue du socialisme rationnel*, pour avoir décidé De Potter de la dédier avant tout à la propagande de la collectivité du sol. Lafosse leur donna quantité d'extraits de Colins prouvant que la prétendue amélioration des conditions matérielles ne ferait qu'augmenter le développement des passions, d'où l'anarchie croissante."² Quant aux rapports entre les disciples d'Agathon De Potter et ceux de Lafosse, ils paraissent être restés assez bons d'après Mme Demoor-Sirejacob qui nous écrivit : ... "Le groupe logoarchiste s'est réuni chez mes parents (une vingtaine de personnes environ) autour d'Agathon De Potter à qui on a présenté tous les membres de notre groupe. Si j'ai bien compris, il ne s'agissait entre De Potter et les logoarchistes (Lafosse) que d'une différence au sujet de la façon de propager les théories de Colins... Mais Agathon De Potter était un écrivain et le docteur Lafosse un homme d'action voulant mettre ses idées en pratique."³ En réalité, le docteur Lafosse n'était pas plus homme d'action que le docteur Agathon De Potter et il était un écrivain et un penseur beaucoup moins doué que ce dernier. Son originalité fut de mettre délibérément l'accent sur la métaphysique colinsienne qu'Agathon De Potter et Borde par exemple lui semblaient vouloir faire passer en fraude au moyen de la collectivisation du sol. Mais, paradoxalement peut-être, les "logoarchistes" et leur chef étaient plus pressés que les autres colinsiens de passer à l'action. De là toute l'orientation ultérieure du groupe.

Dans un premier temps, les "logoarchistes" déployèrent une intense activité de propagande. Georges Sirejacob s'adressa notamment aux cercles colinsiens comme l'atteste l'extrait ci-après de la *Revue du socialisme rationnel* de 1905 : ... "Notre cher camarade O. Berger défendit vaillamment contre tous les idées qui lui sont chères actuellement, et ce fut un curieux spectacle que de voir cet ancien socialiste rationnel, passé au théosophisme, aux prises avec un ancien théosophe, M. Sirejacob, devenu socialiste rationnel."⁴ Le docteur Lafosse s'adressa surtout aux francs-maçons ainsi qu'aux étudiants et aux professeurs de l'Institut des hautes études et de l'Université nouvelle, notamment à Émile Vandervelde et à Guillaume De Greef qui enseignait l'économie politique.⁵ Lafosse publia à cette époque une série de brochures : sa communication au Congrès universel de la libre pensée, tenu à Rome en 1904, intitulée *Le dogme et la science*,⁶ dans laquelle il proposait de troquer l'expression "libre-pensée" contre celle de "libre-examen" et de mettre à l'ordre du jour du Congrès suivant le problème de la nature matérielle ou immatérielle de la sensibilité, pierre de touche de la métaphysique

¹ Lettre de Frédéric Borde à Henri Bonnet du 18 mai 1904.

² Lettre de Paul Deliens à Ivo Rens datée de Cartago de Costa Rica le 11 juillet 1969. A la fin de sa vie, le français de Deliens était très hispanisé !

³ Lettre de Mme Demoor-Sirejacob à Ivo Rens en date du 22 juillet 1969.

⁴ R.S.R., XXX, 1904-1905, pp. 799-800.

⁵ Lettre de Paul Deliens à Ivo Rens, datée de Cartago de Costa Rica le 3 avril 1967, traduite par nous d'espagnol en français.

⁶ Imprimerie générale, Mons, 11 pages.

colinsienne ; sa communication au Ve Congrès international de psychologie, tenu à Rome également, en 1905, dont le tiré à part est intitulé *De la nature de la psyché ou susceptibilité de percevoir ou faculté de devenir conscient*;¹ puis *Psychologie, son objet, sa méthode, sa place dans un essai de classification des sciences*;² *Philosophie et philosophies, science et sciences, religion et religions*;³ *Qu'est-ce que l'homme, sa nature, sa place dans l'univers ?*⁴ ; *A.B.C. de la science et de l'art du bonheur*⁵. Quant au cours qu'il professait à l'Institut des hautes études, nous en avons retrouvé un syllabus qui témoigne de l'orientation très biologique et vitaliste de son auteur.⁶

De cette période également date la mainmise de Lafosse et de sa Société logoarchiste sur l'hebdomadaire bruxellois *Le Petit messenger belge*, dirigé alors par Jean Hardy, dont les numéros des années 1906, 1907 et 1908 sont envahis d'articles de propagande colinsienne. C'est d'ailleurs dans ce périodique que parut en 1907 et 1908 un feuilleton anonyme intitulé *Opatero* (Terre collective, en esperanto) dû à la plume de Georges Sirejacob dont l'ingénuité même traduit le plus fidèlement l'orientation spécifique des "logoarchistes" par rapport à la stratégie et à la tactique du reste de l'École colinsienne. Ce feuilleton, en effet, dont les projets de chapitres furent discutés aux réunions hebdomadaires de la Société logoarchiste, le jeudi soir, décrit, en s'inspirant de Jules Verne, la découverte par un naufragé belge dans l'Atlantique sud d'une île d'utopie dont les habitants seraient régis par le Logos colinsien.⁷

Tandis que Lafosse donna suite à cette première expérience journalistique par la création d'une nouvelle revue colinsienne, mensuelle celle-là, *L'Idéal philosophique*, qui parut une année en 1909, l'un de ses disciples, Paul Deliens, bientôt suivi de Raymond Kersten et de Berthe Mennig, partit au Costa Rica pour fonder une communauté agricole et éducative colinsienne.⁸ Ils avaient choisi le Costa Rica parce qu'ils y avaient une recommandation auprès du frère de Maria Teresa et Lola Castro, qui venaient de terminer leurs études musicales au Conservatoire de Bruxelles et avaient logé dans la famille Mennig. Le contact avec les dures réalités de la subsistance fut rude. Kersten perdit la vie dès 1911. Dans un premier temps, Deliens tenta la culture du café qui prenait son essor au Costa Rica. Pour des raisons que nous ignorons, il acheta ensuite un terrain éloigné dans la forêt où il tenta de pratiquer l'agriculture et l'élevage. Mais comme nous l'écrivit sa fille "son esprit de correction et d'honnêteté rigides et la consécration de tout son cœur à l'étude et à la révision des théories logocratiques contribuèrent probablement au peu d'intérêt et d'importance qu'il témoigna pour les aspects pratiques de la vie, ce qui l'empêcha à jamais d'accéder à une bonne situation économique".⁹ Ces

¹ Extrait des Atti del V Congresso internazionale di psicologia, 12 pages.

² Édité par la Société logoarchiste, Bruxelles, 1902, 24 pages + un tableau.

³ Édité par la Société logoarchiste, Bruxelles, 1910, 90 pages.

⁴ Bibliothèque logoarchiste, s.l.n.d., 18 pages.

⁵ Bibliothèque logoarchiste, s.l.n.d., 77 pages.

⁶ Texte dactylographié de 114 pages + annexes, Bruxelles, s.l.n.d., conservé à la Biblioteca de la Universidad de Costa Rica, Ciudad Universitaria "Rodrigo Facio".

⁷ Lettre de Mme Demoor-Sirejacob à Ivo Rens en date du 22 juillet 1969.

⁸ Lettre de Mme Demoor-Sirejacob à Ivo Rens en date du 20 septembre 1969.

⁹ Lettre de Mme Edna Antillón à Ivo Rens, datée de Cartago de Costa Rica le 10 janvier 1974.

difficultés n'empêchèrent pas Victor Lafosse de s'embarquer à son tour en 1914, juste avant l'éclatement de la Première Guerre mondiale, pour le Costa Rica où il épousa en 1916 Maria Teresa Castro qui avait passé une dizaine d'années en Europe et notamment à Bruxelles où il l'avait rencontrée.¹ Tandis que la guerre faisait rage en Europe, il chercha désespérément les fonds nécessaires à l'établissement d'une "ferme-école où nous donnerions l'éducation et l'instruction rationnelle aux enfants".² Pour ce faire, il s'adressa notamment à Adolphe Seghers qui l'éconduisit comme l'atteste la lettre ci-après datée de Paris le 12 octobre 1916 :

"Mon cher Docteur,

" J'ai reçu le 5 courant votre lettre du 6 septembre et le 10, celle du 8. Je vois avec plaisir que votre santé est bonne, et je vous félicite pour votre mariage, en vous priant de présenter mes hommages à Madame Lafosse.

" Comme vous dites fort bien, nous n'avons jamais eu que des rapports agréables et s'ils se sont détendus au cours de ces dernières années, ce ne sont pas des motifs personnels qui en sont causes. Les circonstances générales, depuis la disparition de Monsieur De Potter, y ont été pour beaucoup.

" J'ai toujours suivi avec attention vos travaux ou du moins ce qui a pu m'en revenir un peu indirectement. Laissez-moi vous dire, tout de suite, que depuis longtemps, je n'approuve pas la direction que vous leur avez donnée.

" Dans nos conversations, je vous ai constamment mis en garde contre la tendance théosophique de vos idées. Cette tendance s'est accentuée depuis de telle façon que je vous estime tout à fait en dehors de la Science réelle.

" Il est sans intérêt, à mon sens, de discuter à nouveau cette question. Vous connaissez parfaitement tous mes arguments et ceux de nos écrivains. Cela ne vous a pas convaincu. Mon cher Docteur, il est un moment où, entre raisonners, il faut savoir se séparer. Ce moment pour moi est arrivé depuis longtemps en ce qui nous concerne.

" Reprenant vos lettres, vous voyez que ce n'est pas au point de vue de la propagande que je pourrais vous appuyer comme vous le désireriez. Quant à voir dans cette collaboration une opération commerciale, ou un placement d'ordre quelconque, vous admettez que ce n'est pas en ce moment que l'on songe à exporter des capitaux même minimes. Nous n'avons pas trop de nos forces ici pour parer aux nécessités et aux graves obligations du moment.

" Ma réponse pêche peut-être par trop de sincérité. J'aurais pu trouver des excuses. J'ai préféré ne pas y recourir, dans l'espoir que peut-être vous remettrez à l'examen les divergences profondes que je vous signale, et que vos méditations vous ramèneront à ce que j'estime la seule conception défendable.

" Croyez mon cher Docteur à tous mes sentiments les meilleurs.

Signé : Adolphe Seghers.

¹ Copie de la lettre de Victor Lafosse à Adolphe Seghers datée de Coyolar le 6 septembre 1916. Archives de la S.E.C.

² Copie de la lettre de Victor Lafosse à Adolphe Seghers datée de Coyolar le 8 septembre 1916. Archives de la S.E.C.

“ P.S. : J'ai soumis ma lettre à nos amis Broca et Magis qui sont tout à fait de ma manière de voir ” ¹.

Lafosse et Deliens ne se tinrent pas immédiatement pour battus. Dans les lettres qu'il nous écrivit en 1967 et 1968, Paul Deliens nous expliquait qu'ils avaient acquis à bas prix, en 1918, un millier d'hectares en vue d'y établir une colonie de “ logocrates ” qui se chargerait plus particulièrement d'éduquer et d'instruire des enfants autant que possible à l'écart du “ méchant monde ”, mais qu'une institution officielle intitulée “ Tierras y colonización ” les avait tout simplement spoliés grâce à l'appui du Président du Costa Rica de l'époque. Et Paul Deliens de conclure avec une amère ironie : “ Comme disait un Allemand : Tous mes brochets sont des truites ! (Tous mes projets sont détruits) ” ².

Pour en revenir à la lettre de Seghers que nous avons citée, les accusations de théosophie qu'elle porte contre Lafosse nous paraissent très exagérées sinon absolument infondées. Sans doute, Lafosse avait-il gardé de son passage par la théosophie un certain style qui tranchait sur le rationalisme colinsien, mais rien n'indique qu'il ait réellement divergé des autres membres de l'École sur autre chose que sur la priorité absolue à donner la métaphysique dont il fut d'ailleurs un médiocre vulgarisateur. Néanmoins, nous avons cru devoir présenter ici avec quelques détails la tentative de colonisation colinsienne à laquelle son activisme philosophique donna lieu.

Bien qu'ayant suivi une tout autre voie, le reste de l'École colinsienne ne s'en trouva guère mieux. La Grande Guerre porta en effet à la *Revue du socialisme rationnel*, à *La Société nouvelle* et au socialisme rationnel en tant que mouvement de pensée un coup fatal. Néanmoins, des colinsiens subsistaient qui tentèrent encore de faire entendre leurs voix malgré la clameur montante des marxismes. C'est d'eux qu'il sera question dans le prochain chapitre.

¹ Copie de la lettre d'Adolphe Seghers à Victor Lafosse datée de Paris le 12 octobre 1916. Archives de la S.E.C.

² Lettres de Paul Deliens à Ivo Rens datées de Cartago de Costa Rica les 3 avril 1967 et 10 février 1968.

Histoire d'un autre socialisme. L'école colinsienne 1840-1940 (1979)

Chapitre VI

Le retour à l'obscurité (1914-1940)

[Retour à la table des matières](#)

La brutale disparition des périodiques *La Revue du socialisme rationnel* et *La Société nouvelle* en 1914 marque le tarissement des deux principaux organes de propagande colinsienne mais aussi celle des deux principales sources d'information pour les historiens que nous sommes. Nous nous trouvons ainsi empêchés de présenter synthétiquement la réaction des socialistes rationnels à l'éclatement du conflit et de suivre leur évolution tout au long de la Grande Guerre. Dans l'état actuel de nos connaissances, nous croyons pouvoir affirmer que, en dépit de leur antipatriotisme doctrinal, les colinsiens se rallièrent à la lutte contre l'Allemagne coupable surtout d'avoir violé la neutralité belge. Telle fut en tout cas la position d'Hector Masson qui, en 1914, passa clandestinement la frontière belgo-néerlandaise puis gagna Folkestone où il s'engagea dans l'armée pour la durée de la guerre¹. Telle fut aussi l'orientation du nouveau mensuel socialiste rationnel que le Français Maurice Guizart, lié aux colinsiens belges Victor Lafosse, Hélène Moreau et Raymond Delattre, ingénieur, créa en septembre 1915 et qui parut

¹ Annexe à la lettre d'Hector Masson à Michel Brélaz en date du 13 octobre 1977. Archives de la S.E.C.

irrégulièrement, en tout cas jusqu'en 1922. D'un niveau intellectuel généralement assez médiocre, à l'image de son fondateur, un franc-maçon quelque peu théosophe, le nouveau périodique intitulé *Savoir* se proposait comme buts "à l'intérieur, guerre à l'erreur, à la mauvaise foi, à l'hypocrisie, à la haine des partis" et "à l'extérieur, guerre à la Kultur", ce qui se traduisit notamment par une mauvaise querelle cherchée à l'ouvrage de Haeckel *Religion et évolution* ¹ II. On était loin de l'antipatriotisme de Colins, des De Potter et de *La Terre*.

Si le mondialisme est encore la note dominante de la brochure de Jules Noël *Dans l'ombre de Babel* parue en 1920 mais écrite en 1914 ², Léon Legavre, lui, fait montre d'un patriotisme fort proche de celui de Jean Jaurès, qu'il cite d'ailleurs volontiers, dans un petit livre qui est sans doute la plus belle "profession de foi" colinsienne, *Le chemin des hommes*, dont la première édition parut peu après la guerre, et la deuxième en 1929. ³ On relèvera que Léon Legavre prend la peine de réfuter au passage la doctrine chrétienne mais "antisociale" de non-résistance au mal et, plus généralement, le pacifisme. Alors que l'École avait pratiquement disparu c'est pourtant par une note d'espérance fort éloignée du catastrophisme d'un Colins ou d'un Fernand Brouez que se termine cet ouvrage. Qu'on en juge :

"La politique du socialisme n'est pas une politique d'égoïsme, d'envie, de haine. Au nom de la justice, elle répudie l'ignominieuse compétition de l'ôte-toi-de-là-que-je-m'y-mette. L'assiette au beurre et l'oisiveté ne sont pas inscrites parmi nos revendications. Nous rêvons de réalisations plus nobles.

" Il ne s'agit pas de mitrailler les bourgeois et, cette effroyable besogne accomplie, de s'installer à leur place. Rien ne serait résolu et tout serait à recommencer. Sans doute, le socialisme est le parti des pauvres et des opprimés. C'est sa raison d'être, de par la division de l'humanité en classes dont les intérêts sont contradictoires et inconciliables. Et dans cette lutte des classes, il ne pouvait faire autrement qu'organiser la lutte de classe, de cette classe qui porte en elle l'avenir et dont il synthétise l'esprit.

" Mais, au-dessus des classes sociales et, malgré tout, les confondant dans une obscure solidarité, dans un commun effort, dans cette tendresse qui lie entre eux les êtres frémissant des mêmes craintes et des mêmes passions, il y a l'humanité.

" Le socialisme est le parti de l'humanité. Son but lointain est la souveraineté de la raison et sa mission finale l'instauration de la justice. Le régime socialiste, parce qu'il devra être établi scientifiquement, en dehors de tout empirisme et de tout préjugé, sera immuable, nécessaire et perpétuel. Au maximum possible des circonstances, tous et chacun seront égaux en droit et en fait, tous et chacun seront heureux. Il n'y aura plus de classes, ni lutte des classes; ni nations, ni guerres; ni bourgeois, ni prolétaires; ni maîtres, ni esclaves. Il n'y aura plus, selon le mot de Goethe, que des hommes libres sur la terre libre. " ⁴

Toujours est-il que pendant le conflit mondial, plusieurs membres de l'École avaient trouvé la mort, à commencer par Henri Bonnet en 1915 ⁵ et

¹ *Savoir*, 1re année, n° 2, octobre 1915, Ivry, Seine, p. 1.

² Jules Noël, *Dans l'ombre de Babel*, Edition de La Société nouvelle, Mons, 1920, 55 pages.

³ Léon Legavre, *Le chemin des hommes*, L'Eglantine, Bruxelles, 1929, 190 pages.

⁴ *Ibidem*, pp. 175, 176 et 177.

⁵ Lettre de Potron à Raymond Broca, du 12 septembre 1915, in Dossier Broca, Archives de

que l'imprimerie qu'elle possédait à Mons et qui comportait trois linotypes avait été pillée ¹. Néanmoins, l'épreuve inhumaine de la guerre fut l'occasion de quelques conversions dont celle de Marguerite Tufféry. Née à Faverolles, dans le Cantal, le 27 juillet 1887, d'un père maître-charpentier ayant accompli le tour de France dans cette corporation et d'une mère née Delort dans une famille de paysans aisés, Marguerite Tufféry s'est toujours considérée comme "une fille du peuple". Devenue infirmière, elle s'engagea dans le syndicalisme sous l'influence du couple Ducouso. C'est alors qu'elle se dévouait sans compter pour les blessés des tranchées qu'elle tomba sur quelques exemplaires de la revue *Savoir* qui retinrent son attention, non point à cause des articles de Guizart, mais plutôt malgré eux, à cause de ceux qu'y faisaient paraître aussi Raymond Broca et Élie Soubeyran ². À la fin de la guerre, Marguerite Tufféry fit connaître à Broca Simone Jovignot - plus tard première épouse de François Gazagne - et Paule Dupuy - plus tard épouse de Pierre Godeau ³ - toutes deux militantes syndicalistes qui amenèrent à leur tour des amis avec lesquels se reconstitua le groupe colinsien de Paris. En 1921, Marguerite Tufféry accompagna Broca en Belgique pour prendre contact avec les rescapés belges de l'École, dont Jules Noël, et pour se procurer de la littérature colinsienne. ⁴ Ils recommencèrent en 1930. En réalité, pendant l'entre-deux-guerres, les colinsiens parisiens ne formèrent jamais qu'un groupuscule dans lequel l'élément féminin fut d'ailleurs le plus dynamique, représenté qu'il était par les personnes que nous avons déjà citées ainsi que par Jeanne Martin, ouvrière dans la confection, qui devint ensuite contrôleur dans une section de l'inspection du travail. Comme Paule Dupuy, Jeanne Martin entra en rapport étroit avec l'Institut supérieur ouvrier, créé par la CGT en 1932, dont Georges Lefranc assumait le secrétariat général. ⁵ Ainsi, les quelques militants colinsiens français de l'époque ne se trouvaient-ils pas totalement en marge du mouvement socialiste, ce qui amena certains d'entre eux à prendre position, d'ailleurs en sens divers, face à un autre penseur belge dont l'étoile montait, Henri de Man, dont l'ouvrage *Au delà du marxisme*, paru en 1926 en allemand et en 1927 en français, était alors au cœur de la controverse doctrinale. C'est ce qu'atteste Élie Soubeyran lorsqu'il écrit : "Ad. Seghers... me disait que H. de Man était un fou. Ne le serait-il pas un peu lui-même?" ... ⁶ Plus posé que Seghers, Soubeyran, nous le verrons plus loin, n'en était pas pour autant demanien.

Sur le plan de la propagande, Broca et ses amis durent se contenter de lancer une feuille en principe mensuelle, *L'Étude rationnelle*, qui parut irrégulièrement de janvier 1930 à février 1934. Il semble que son efficacité

la S.E.C.

¹ Lettre de Marguerite Tufféry à Ivo Rens du 10 octobre 1977.

² Notice autobiographique de Marguerite Tufféry en date du 24.12.1971. Archives de la S.E.C.

³ Pierre Godeau fut l'exécuteur testamentaire d'Alfred Rosmer, l'ami de Trotsky et l'héritier de la grange dans laquelle fut fondée en 1938 la IV^e Internationale. Il fut longtemps Directeur des travaux à l'Assistance publique de la Ville de Paris et se trouve maintenant à la retraite.

⁴ Notice autobiographique de Marguerite Tufféry en date du 24.12.1971. Archives de la S.E.C.

⁵ Georges Lefranc, *Essais sur les problèmes socialistes et syndicaux*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 1970, pp. 221 et ss.

⁶ Lettre d'Élie Soubeyran à Raymond Broca du 26 janvier 1929 in Archives de la S.E.C.

dans la vulgarisation du socialisme rationnel fut pratiquement nulle. Toutefois, à la même époque, vers la fin de 1930, Broca prit l'initiative de faire adopter par ses amis les statuts d'une association qui sous le couvert du "perfectionnement physique et moral" de ses membres et de leur famille devait mettre à la disposition des colinsiens une petite propriété acquise en mars 1931 à Solliès-Pont, dans le Var, ainsi que la littérature colinsienne réunie par eux. Créée très exactement le 8 janvier 1931, sous le nom de "Humaine Harmonie" et présidée par Raymond Broca jusqu'à sa mort en 1936, puis par François Gazagne, cette association traversa la Deuxième Guerre mondiale grâce à Marguerite Tufféry qui en fut constamment la cheville ouvrière, servant d'agent de liaison entre les colinsiens de différents pays. Transformée récemment en une "Société des études colinsiennes" rassemblant les derniers colinsiens, des sympathisants et quelques chercheurs intéressés au colinsisme, cette association est tout ce qui reste aujourd'hui de ce qui fut jadis l'École du socialisme rationnel.¹

C'est donc dans les années 30 que le centre français du colinsisme se déplaça vers le Midi. A cette époque, Lucienne Belloc et surtout Emile Miglioretti, tous deux en relations étroites avec Raymond Broca et Marguerite Tufféry, jouèrent à Marseille un rôle non négligeable dans le mouvement. Miglioretti, qui exerçait alors la profession de comptable, avait été un militant syndicaliste et socialiste fort actif. Il avait même été condamné pendant la Grande Guerre par le Conseil de guerre de Lyon à "5 ans de prison pour agitation politique et syndicale en vue de la défense de la Révolution russe et des 14 points du Président Wilson". Il avait occupé les fonctions de secrétaire du groupe SFIO de Vienne, dans l'Isère, et celles de délégué à la propagande de la Fédération départementale de l'Isère et de la Fédération nationale du textile. Touché par la crise qui fit de lui un chômeur partiel, il prit toutefois l'initiative de se porter candidat aux élections législatives de 1936 dans la 4e circonscription de Marseille en tant que "candidat du socialisme scientifique colinsien". À cette occasion, il s'efforça de diffuser les principes du socialisme rationnel au moyen notamment d'une série de grandes affiches dont neuf nous sont parvenues. On y trouve un exposé schématique de l'orthodoxie colinsienne, une dénonciation de l'ignorance fondamentale de la science sociale actuelle et de tous les économistes et une tentative de démontrer "que le paupérisme matériel est la conséquence du paupérisme moral... qui consiste en l'ignorance sur la réalité du droit hors la force".² Malheureusement pour lui, le candidat Miglioretti n'obtint que 49 suffrages. Dans la neuvième des affiches susmentionnées, apparemment non découragé par la maigreur du résultat, il proclama même : ... "49 hommes ont compris que les partis politiques, tour à tour prennent le pouvoir et appliquent socialement leurs théories particulières contre l'opposition, théories aussi inopérantes les unes que les autres parce qu'elles sont toutes basées sur la force et qui ne font que développer *l'enfer social* et précipiter notre prétendue civilisation vers sa *destruction* et vers la *mort*."³

¹ Le siège social de la S.E.C. est établi au chalet Harmonia, chemin du Rayboeuf, 83210 Solliès-Pont, France.

² Cf. Dossier Miglioretti in Archives de la S.E.C. et particulièrement les affiches n^{os} 3 et 6 du candidat Miglioretti aux élections législatives de 1936.

³ *Ibidem*, affiche no 9. Les mots ci-dessus en italique sont imprimés en caractères gras sur l'affiche.

Paradoxalement, une autre tentative de propager le colinsisme fut tentée indépendamment de Raymond Broca, de Marguerite Tuffery et d'Emile Miglioretti qu'il ne connaissait pas, par un idéaliste forcené, Stany Penkala qui, autour de 1930, acheta avec deux amis, en indivision, une propriété d'un hectare dans un site grandiose au-dessus de Vence, dans les Alpes-Maritimes, donc un département voisin du Var. Né à Paris le 17 juillet 1897 de Wladislas Penkala, ingénieur et inventeur russe d'origine finlandaise, et de Marguerite Péliissier, parisienne, fille de pharmacien, Ladislas dit Stany Penkala, qui avait été un élève médiocre au lycée Condorcet, était comme son père un pacifiste déclaré. Épargné par la mobilisation générale de 1914, du fait de sa nationalité russe, il ne s'engagea pas moins à l'âge de dix-sept ans : " J'étais volontaire par lâcheté. - déclara-t-il ensuite. - Des femmes en deuil me lançaient des regards méchants et parlaient de leur petit qui était mort pour la France et que c'était révoltant de voir un gaillard bien portant se promener en civil dans Paris ". ¹ Mal lui en prit car il contracta une pleurésie dont il ne se remit qu'à l'armistice. Ayant quitté l'armée sans avoir accompli tout le temps de service actif alors requis des citoyens français, dont il ne voulait pas être car il se sentait citoyen du monde, Stany Penkala se vit attribuer la nationalité polonaise avant de se retrouver apatride.

Devenu voyageur de commerce il découvrit le colinsisme grâce à des livres qu'un de ses amis, dénommé Bossaut, lui procura en 1927 alors qu'il venait de perdre sa première femme. Désormais il fut le commis-voyageur du socialisme rationnel, caressant l'espoir de transformer sa propriété indivise de Vence en colonie colinsienne, un peu de la même manière que Victor Lafosse et Paul Deliens s'étaient efforcés de le faire quelques années auparavant au Costa Rica. Pendant la guerre d'Espagne, Stany Penkala transporta dans sa voiture des armes pour les Républicains, ce qui d'ailleurs l'exposait au risque considérable d'être expulsé de France où il était né et où il avait toujours vécu. Lors du déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale, en 1939, il quitta la France et sa deuxième femme parce qu'il ne voulait " pas participer à la tuerie ". Après quelques mois de détention au Portugal, où il parut suspect à la police, il se rendit dans la ville internationale de Tanger. Sa femme l'y rejoignit mais ils divorcèrent. Il se remaria aussitôt, en 1943, avec une Autrichienne, docteur en droit, qui est aujourd'hui une romancière connue dans les pays de langue allemande où elle publie généralement sous le pseudonyme d'Anneliese Meinert des livres qui laissent transparaître une discrète lueur colinsienne. ²

L'une des caractéristiques du colinsisme de Stany Penkala fut son catastrophisme : " L'humanité va à sa perte - déclarait-il volontiers. Le christianisme qui a réussi à maintenir un semblant d'ordre social au moyen-âge a fait faillite. Le marxisme de même. L'humanité peut être sauvée si le raisonnement prend enfin la place de la violence. Nous vivons aujourd'hui, comme à l'époque des cavernes, sous la loi du plus fort. Et nous retournerons aux

¹ Notice biographique sur Stany Penkala par sa femme Alice Penkala, en annexe à une lettre de cette dernière à Ivo Rens, datée de Tourrettesur-Loup, le 5 janvier 1974.

² Par exemple: Anneliese Meinert, *Die silberne Maske. Das Leben der Königin Christine von Schweden*, Historischer Roman, bei Franz Schneekluth in Darmstadt, 1966, 344 pages et *Anna und die Windmühlen, Schicksal in wirrer Zeit*, bei Schneekluth, 1967, 512 pages.

cavernes si nous continuons. ”¹ Il Stany Penkala, qui ne fit la connaissance de Marguerite Tufféry qu'en 1947, mourut en 1973 sans avoir réalisé le moindre de ses rêves de conversion, mais sans avoir éprouvé non plus le moindre doute sur la réalité de l'Éternelle Justice.

Mais, pour en revenir aux lendemains de la Grande Guerre, il convient d'ajouter aux groupuscules que nous venons de présenter celui de Verviers, formé des rescapés du Groupe socialiste rationnel qui y avait été créé en 1913. Toutefois, Hector Masson qui avait été le secrétaire dudit Groupe quitta Verviers en 1921 pour s'installer à Bruxelles où il exerça ensuite la profession de journaliste à l'Institut national de radiodiffusion. Jacques Delrez poursuivit son oeuvre de propagande en rééditant d'une part *Le collectivisme* d'Agathon De Potter en 1920, puis en publiant sa première étude en 1926 sous le titre de *La raison, justice éternelle, ou existence d'un Ordre morale*.² Ce n'est qu'après la Deuxième Guerre mondiale qu'il fit paraître à compte d'auteur d'autres brochures : *La logocratie, régime social du proche avenir* en 1945, *Dieu n'est pas un homme* en 1947, et enfin *La prétendue intelligence des animaux et la définition exacte de l'âme*, en 1951. Jacques Delrez, qui était en relation avec Marguerite Tufféry et Stany Penkala, mourut à Liège le 4 juin 1964.³

Toutefois, les deux initiatives les plus importantes de diffusion du socialisme rationnel qui se manifestèrent dans l'entre-deux-guerres nous paraissent avoir été celle d'Élie Soubeyran en France et celle de Victor Lafosse au Mexique. Et la première d'entre elles est assurément la plus intéressante sur le plan doctrinal.

Nous avons déjà signalé l'affinité que les colinsiens éprouvèrent dès la fin du XIXe siècle pour certains anarchistes dont Sébastien Faure. Ce dernier, qui paraît avoir eu une connaissance approfondie de la doctrine colinsienne tenait le socialisme rationnel pour une forme d'anarchisme. Aussi bien tint-il à s'assurer la collaboration d'Élie Soubeyran dans ce qui allait devenir l'oeuvre de sa vie, à savoir la monumentale *Encyclopédie anarchiste* dont les quatre volumes parurent sous les auspices de l'Oeuvre internationale des éditions anarchistes, entre 1928 et 1932. Élie Soubeyran y publia plus d'une trentaine d'articles sous les rubriques suivantes : Incompréhension, Individu, Individualisme, Indigence, Indulgence, Innovation, Liquidation, Magasin, Marchandises, Marché, Marque, Marxisme, Matière, Métaphysique, Méthode, Morale, Mutualité, Nation, Négocie, Omnium, Ordre, Organisation, Philosophie, Possession, Préjugé, Principe, Privilège, Produire, Progrès, Prolétaire, Propriété, Races, Raisonnement, Réforme, Révolution morale, Sol. Il n'est pas question pour nous de présenter ici une synthèse des positions doctrinales de ces articles de Soubeyran d'autant qu'ils se veulent strictement orthodoxes comme le signale d'ailleurs la précision qui accompagne plusieurs d'entre eux entre parenthèses : “ Point de vue du socialisme rationnel ”. Le même mot fait d'ailleurs en pareil cas l'objet d'autres articles traités du point de vue d'autres doctrines anarchistes dûment signalées. Nous nous contenterons de donner ci-après quelques précisions sur la position de Soubeyran par rapport au

¹ Notice biographique sur Stany Penkala déjà citée.

² Co-édition de *Le Travail*, Verviers et de l'Eglantine, Bruxelles.

³ Lettre de Marguerite Tufféry à Ivo Rens du 18 juin 1967.

marxisme, d'après l'article qu'il lui a consacré, car il nous paraît représentatif de ce que les colinsiens de l'époque pensaient de cette doctrine telle qu'on pouvait la connaître alors, notamment en fonction de la Révolution d'octobre.

L'article de Soubeyran sur le marxisme est dans *l'Encyclopédie anarchiste*, le dernier d'une série de cinq contributions d'inégale longueur dont les quatre premières sont dues respectivement à la plume d'Amédée Dunois présentant le point de vue communiste-socialiste, de G. Goujon présentant le point de vue communiste-anarchiste et de la doctoresse Pelletier et de Frédéric Stackelberg parlant en leur nom propre. La première de ces contributions expose la vulgate marxiste de l'époque axée sur le matérialisme historique et le matérialisme dialectique tenus pour les bases scientifiques du socialisme; elle dépasse néanmoins la vulgate dans son développement terminal consacré à l'État où l'antiétatisme de Marx est très justement souligné.¹ La deuxième de ces contributions est franchement critique. Goujon y relève notamment combien Marx a négligé le problème des ressources naturelles : “ Le capitalisme ne bénéficie pas uniquement de la confiscation de la plus-value humaine, mais de la monopolisation injustifiée des forces naturelles, chutes d'eau, houille, pétrole, engrais, minéraux ”... Et il conclut par ce curieux jugement : “ Marx, économiste et sociologue, n'eût été classé qu'au second rang; c'est à son rôle d'agitateur qu'il a dû sa notoriété populaire. Marx doit plus à la classe ouvrière que la classe ouvrière ne doit à Marx. ”² La troisième contribution, beaucoup plus courte, n'est pas moins critique. Bien que la doctoresse Pelletier y fasse montre d'une incompréhension de la dynamique interne de la pensée de Marx et de sa critique de l'économie politique, elle n'en dénonce pas moins l'ambiguïté fondamentale de son déterminisme qui pourrait tout justifier, même “ l'inaction absolue ”.³ Enfin, l'article de Frédéric Stackelberg est assez violent dans ses attaques contre Lénine : “ L'Armée, la Police, la Magistrature et l'Église, ces assises principales de l'État, ne sauraient être mises au service de la Révolution sous peine de l'absorber et de la tuer, mais doivent être détruites, anéanties sous et par la ruée des peuples soulevés. ”⁴

Quant à la contribution d'Élie Soubeyran, présentant le “point de vue du socialisme rationnel”, elle n'est pas moins critique que les trois précédentes. On y trouve tout d'abord l'affirmation que les questions économiques, comme tout le problème social, relèvent du domaine du raisonnement et non de celui de la mécanique où seul prévaut le déterminisme. C'est là un constat, dans le langage colinsien, de l'irréductibilité de la culture à la nature. On y trouve ensuite, et à notre connaissance pour la première fois clairement exprimée dans l'histoire de l'École du socialisme rationnel, l'assimilation du marxisme à une fausse religion de l'immanence dont les adeptes, même parvenus au pouvoir comme en Russie depuis quelque quatorze ans - Soubeyran écrivit donc cet article en 1931 - ne manqueraient pas d'échouer dans l'édification du socialisme faute de pouvoir anéantir le paupérisme moral, c'est-à-dire l'ignorance sociale des fondements d'un droit rationnel et incontestable : “ Alors que les religions révélées défailles donnaient la mesure de leur incapacité à vaincre le *paupérisme* intellectuel, moral et économique, Marx et quelques

¹ Encyclopédie anarchiste, t. III, p. 1429.

² *Ibidem*, pp. 1432 et 1433.

³ *Ibidem*, p. 1433.

⁴ *Ibidem*, pp. 1434 et 1435.

disciples pensèrent que l'humanité avait fait fausse route en cherchant à infuser dans la conscience individuelle un sentiment religieux ou moral de *solidarité humaine*. Pour eux, la société n'a pas à s'intéresser à la question morale qui se résoudra toute seule par l'efflorescence du politique dans l'économique. Le *mécanisme* suffit à tout pour bien des marxistes. Ce que les religions révélées n'ont pu faire, au nom de la foi et de la grâce, la religion marxiste du déterminisme économique avec Marx et ses disciples, le résout au nom de la fatalité d'une science mystique bien plus spécieuse que réaliste. Il est presque inutile de s'intéresser à ce qui *doit être*, diront plus ou moins les marxistes, l'Usine marxiste fabriquera toujours des produits socialistes”...

Or, si “le travail n'est pas plus libre en Russie qu'ailleurs”, c'est que le marxisme, loin d'ouvrir la voie à la souveraineté de la raison, lui barre la route grâce notamment aux “sophismes” et aux “mythes économiques” sur lesquels il repose. Parmi ces mythes, celui du productivisme, fils naturel du dogme du progrès, ne parvient même plus à masquer “aux masses laborieuses le manque de satisfaction des *besoins* ressentis”. Sur ce point, en tout cas, Soubeyran pense que Henri de Man a raison. Toutefois, il n'en condamne pas moins le nouveau critique belge du marxisme pour les mêmes raisons qu'il condamne tous les marxismes : “Le marxisme, plus ou moins orthodoxe ou *l'Au delà du marxisme*, reposent sur des fictions ou des utopies qui situent le socialisme dans le domaine du mysticisme”. Toutefois, plus profond encore que le mythe du productivisme, il y a le *mécanisme* qui fait que “le marxisme étudie spécialement les effets d'un système d'iniquités sociales sans remonter aux causes”.

Aussi bien le pronostic d'Élie Soubeyran est-il plus sévère encore que son diagnostic : “Le marxisme prétend non seulement organiser la *propriété* générale, mais il tend à organiser aussi *l'exploitation* des richesses. Par là, le marxisme prépare la gestation et la naissance du *fonctionnarisme* le plus despotique que l'univers ait connu”.¹

Il est curieux de constater que si Élie Soubeyran signale au passage quelques-unes des caractéristiques du socialisme rationnel telle que l'irréductibilité du sol au capital, de l'esprit d'association libre à l'étatisme, il ne parvient à aucun moment à présenter synthétiquement le projet social des colinsiens dont la métaphysique sert de fondement à une collectivisation qui toutefois accepte et renforce même une économie de marché où de petites exploitations individuelles, familiales ou coopératives s'affronteraient hors la présence des sociétés de capitaux strictement prohibées. Or, il en est du système colinsien, comme de tous les systèmes philosophiques et sociaux : les caractéristiques n'y revêtent leur sens véritable que dans leur contexte qui, lui, est global. Cela dit, il n'en reste pas moins que, dans *l'Encyclopédie anarchiste*, Elie Soubeyran eut le mérite de donner une série d'aperçus du socialisme rationnel confronté au développement intellectuel de son temps, aperçus dont certains nous apparaissent comme prémonitoires de la problématique écologique, telle cette réflexion extraite de l'article “Sol” : “N'oublions pas que la richesse foncière a des limites que les sciences au

¹ *Ibidem*, pp. 1435, 1436 et 1437.

service du travail ne permettent pas de dépasser ” ...¹ N'aurait-il écrit que cette phrase relative aux limites de la croissance économique, y compris en régime socialiste, Soubeyran, décédé en 1932, mériterait, croyons-nous, d'être sauvé de l'oubli.²

Il nous faut à présent jeter un dernier coup d'œil outre-Atlantique pour retracer l'évolution du groupe de Victor Lafosse dont nous avons présenté déjà les premiers déboires au Costa Rica. Nous avons retrouvé à la Bibliothèque nationale de San José un article de Lafosse intitulé *La prostitución* publié dans la revue *Virya* de janvier 1915 et toute une série d'articles de propagande colinsienne, mais de nuance “logoarchiste” dans la revue *Eos* parus en 1917 et 1918. C'est d'ailleurs à San José de Costa Rica que Lafosse et Deliens firent leurs premiers disciples américains dont Adolfo Cienfuegos, secrétaire à l'Ambassade du Mexique, qui fut ensuite ministre plénipotentiaire à La Havane. Paul Deliens s'établit définitivement à Cartago de Costa Rica, y fonda un foyer, eut cinq enfants et devint même citoyen du Costa Rica en juillet 1939. Il se livra jusqu'à la fin de sa vie en 1973 à la propagande colinsienne surtout par le moyen de cahiers dactylographiés de citations des principaux auteurs de l'École et de ses propres articles, tant en espagnol qu'en français, qu'il s'efforça de diffuser parmi les personnes qui lui semblaient devoir être les plus réceptives. Pourtant, il ne se faisait à la fin de sa vie guère d'illusions sur l'efficacité de cette action qu'il mena sans désespérer, en application de l'adage souvent repris par les colinsiens : “Fais ce que dois ; advienne que pourra”. Relevons que Deliens publia aussi dans la presse locale et que nous avons retrouvé quelques articles de lui parus dans la revue *Repertorio americano, cuadernos de cultura hispánica* de San José de Costa Rica entre 1945 et 1947. Oeuvre de pure vulgarisation, ces articles furent vraisemblablement incompris de tous les lecteurs non avertis. Il n'est pas impossible d'ailleurs que certains des disciples de Deliens tinrent à garder leurs distances à son endroit afin seulement de n'être pas “vampirisés” par son idée fixe, l'avènement du Logos colinsien résumé par la formule “L'ordre moral c'est l'harmonie éternelle entre la liberté des actions et la fatalité des événements”. C'est du moins ce que nous donnent à penser certaines des lettres qu'il nous écrivit à la fin de sa vie.³

Victor Lafosse, quant à lui, décida peu après la Première Guerre mondiale de s'établir à Mexico en raison probablement de ses relations avec Cienfuegos comme peut-être aussi avec d'autres membres de l'Ambassade du Mexique au Costa Rica. À Mexico, il poursuivit sa propagande surtout dans le milieu maçonnique et il réussit même à fonder une loge colinsienne baptisée “Granadas y lirios” (grenades et iris) dont les membres et sympathisants dépassaient cent personnes en 1933. Parmi ses principaux disciples figuraient alors, outre le diplomate Cienfuegos, le député Rafael Alvarez y Alvarez, l'écrivain Salvador Cabello Villalobos, le marin José Zarate, le traducteur Luis Bravo, le professeur Erasto Valle, et l'avocat Carlos Campuzano Oñate.⁴ Les

¹ Encyclopédie anarchiste, t. IV, p. 2619.

² R. Broca, Notice nécrologique intitulée “Elie Soubeyran”, in *L'Etude rationnelle*, 3e année, n° 17, janvier-février 1932.

³ Cf. notamment lettre de Paul Deliens à Ivo Rens, datée de Cartago le 3 avril 1967.

⁴ Cf. Ivo Rens, Notice biographique sur Victor Lafosse in *Biographie nationale*, op. cit., p. 567.

archives de la Société des études colinsiennes conservent une photo prise en 1933 qui fait apparaître que les “logocrates” mexicains de l'époque comptaient autant de femmes que d'hommes.

Pendant sa période mexicaine, Lafosse paraît n'avoir pratiquement écrit qu'à l'usage interne de sa loge et de la maçonnerie. Il publia à l'époque un document intitulé *De la soberania*¹ qui constitue une compilation sinon un plagiat du début de l'*Economie sociale* d'Agathon De Potter et diffusa deux textes dactylographiés intitulés respectivement *Notas sobre lógica* et *El papel de la masonería ante el conflicto armado internacional* (Le rôle de la maçonnerie devant le conflit armé international) écrit en collaboration avec Salvador Cabello, dont la Bibliothèque nationale du Costa Rica possède un exemplaire.

Pendant la dernière partie de sa vie, Victor Lafosse n'a guère fait que répéter ce que lui-même ou d'autres colinsiens avaient écrit plus tôt, alors que dans la décennie précédant la Première Guerre mondiale, il avait tenté d'intégrer à ses publications comme à son enseignement certaines des découvertes récentes de la biologie et de la psychologie, mais non point de la psychologie des profondeurs puisque aussi bien les noms de Sigmund Freud et d'Alfred Adler n'apparaissent jamais sous sa plume. De même, s'il prit fermement parti en faveur des alliés lors de la Première Guerre mondiale, sans méconnaître pour autant leurs torts, il se contenta de proposer, à la veille de la Seconde Guerre mondiale l'ouverture au sein de la franc-maçonnerie d'un débat public sur la problématique colinsienne.

Après un bref séjour au Costa Rica au début de la Deuxième Guerre mondiale, dû à des raisons de santé, Lafosse retourna à Mexico où il mourut en 1942 dans sa quatre-vingtième année. Sa veuve décéda au Costa Rica en 1963.²

Il semble bien que la loge colinsienne créée par Lafosse à Mexico ait disparu avec son fondateur, mais il nous paraît invraisemblable que les idées qu'elle représenta n'aient laissé aucune trace. L'un des membres du groupe, l'avocat Carlos Campuzano Oñate publia d'ailleurs en 1945 un petit ouvrage intitulé *La realidad del derecho* et dédié à Maria Teresa Castro, veuve Lafosse, consacré à la philosophie colinsienne du droit.³ La page de garde nous apprend qu'il s'agissait d'une thèse de licence en droit présentée à l'École de droit et des sciences sociales de l'Université autonome de Mexico. Or, nous avons trouvé dans les archives de la Société des études colinsiennes toute une correspondance échangée entre Stany Penkala et Carlos Campuzano Oñate jusqu'en 1957.⁴

¹ Tip. Guerrero, México, 46 pages.

² Cf. Ivo Rens, Notice biographique sur Victor Lafosse in *Biographie nationale*, op. cit.

³ Carlos Campuzano Oñate, *La realidad del derecho*, Universidad Nacional Autónoma de México, 1945, 180 pages.

⁴ Dossier Stany Penkala. Archives de la S.E.C.

Il est donc plausible et même vraisemblable que des colinsiens plus ou moins orthodoxes subsistent dans le Nouveau Monde comme dans l'Ancien. Mais on peut affirmer que, en tout cas depuis l'éclatement de la Deuxième Guerre mondiale, il ne s'agit que d'isolés dont l'action publique est pratiquement nulle.

Histoire d'un autre socialisme. L'école colinsienne 1840-1940 (1979)

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Les colinsiens n'ont pas ménagé leur peine pour diffuser leur doctrine et pour en faire un instrument de transformation politique ou plutôt - si l'on se réfère à leur propos - pour dissiper “l'ignorance sociale de la réalité du droit”. En témoignent les nombreux ouvrages et articles publiés par les socialistes rationnels pendant plus d'un siècle; en témoignent les collections volumineuses des revues qu'ils ont fondées et dont certaines eurent une importance réelle dans la vie culturelle, surtout en Belgique; en témoignent les correspondances inlassablement adressées par les maîtres aux disciples, telles les missives d'Agathon De Potter à Raymond Broca que nous publions ci-après; en témoigne enfin cette “Ligue pour la nationalisation du sol” qui fut l'un des essais les plus marquants de propagande colinsienne au tout début du siècle.

Ces efforts, il faut bien le constater, n'ont pas été couronnés de succès. Il y a longtemps que dans le mouvement socialiste le colinsisme n'est plus un pôle d'attraction ni même un point de référence doctrinal. Qui plus est : alors même qu'elle était en pleine activité et rassemblait dans ses centres de Mons, Paris, Bruxelles, Pau, etc., des noyaux de penseurs et de militants d'un grand dévouement, l'École colinsienne eut un impact théorique et pratique extrêmement tenu. Elle ne connut ni l'engouement suscité par le saint-simonisme par exemple, ni, à fortiori, la gloire du marxisme devenu doctrine de référence du mouvement ouvrier. Le rayonnement du socialisme rationnel est resté étroitement lié au seul réseau des “coreligionnaires”. La doctrine n'a pas pu

trouver la voie des grands supports organisationnels - universités, églises, partis, syndicats, associations - qui, pour leur bonheur ou leur malheur, assurent la vie et la survie des idées.

À l'École comme à l'œuvre de Colins s'applique intégralement cette observation de Jean-Jacques Chevallier : ... "il peut arriver que la chance historique déserte obstinément une oeuvre politique intrinsèquement grande".¹

Faut-il invoquer quelque mystère d'iniquité par lequel l'histoire distribuerait arbitrairement la fortune et l'infortune ? Nous préférons essayer de formuler quelques hypothèses pour tenter d'expliquer ce que les différentes générations de colinsiens ressentirent comme une "conspiration du silence" et ce que nous devons bien appeler un échec politique.

L'hypothèse fondamentale est que, puisque le colinsisme n'a pas su se frayer une voie vers une acceptabilité sociale, il possède des caractéristiques de fond et de forme qui le rendaient en quelque sorte "inacceptable", c'est-à-dire non susceptible d'être repris et assumé par les masses ni même par une partie appréciable de *l'intelligentsia*. Relevons que les socialistes rationnels, à commencer par Colins, avaient profondément conscience des aspects difficiles voire rebutants de leur message. Ainsi, Colins affirma :

"Tout auteur, en général, écrit : soit, pour l'amusement; soit pour l'instruction de ses contemporains. Parvenir à ce but est encore son espérance; si même, tout autre espoir lui est refusé.

"À moins de me faire une illusion bien grossière, certain : de ne point arriver à ce but." ²

Et Agathon De Potter déclara dans le même sens :

"Je ne me dissimule pas que, dans ce qui va suivre, je vais froisser beaucoup de sentiments généreux, heurter beaucoup de préjugés." ³

Il est à supposer toutefois que si les colinsiens avaient mesuré tous les obstacles s'opposant à la diffusion de leur doctrine - qui paradoxalement privilégie la communication ! - ils auraient pu les contourner. Or, il n'en fut rien. Il est donc vraisemblable que la liste des 96 principaux obstacles qui s'opposent à l'établissement de sa doctrine, à laquelle Colins consacra les trois tomes de son dernier ouvrage *La justice dans la science...* comporte quelques lacunes, fût-ce par sous-estimation. Aussi bien, passerons-nous en revue ci-

¹ Jean-Jacques Chevallier, *Les grandes oeuvres politiques de Machiavel à nos jours*, Armand Colin, Paris, 1960, p. 2.

² Colins, *De la justice dans la science...*, 1860, cité in I. Rens, *Anthologie socialiste colinsienne*, op. cit., p. 327.

³ Agathon De Potter, *Economie sociale*, 1874, cité in *Anthologie socialiste colinsienne*, p. 192.

après, les trois facteurs dont la conjonction nous paraît avoir été déterminante dans le fiasco de l'École.

Le premier de ces facteurs est l'incompatibilité du socialisme rationnel non seulement avec les préjugés mais avec toute l'épistémé d'une époque qui, pour l'essentiel, est encore la nôtre. Tout d'abord au niveau du sens commun, la doctrine colinsienne de l'insensibilité des bêtes heurte une conviction des plus répandues et des plus enracinées dans la mentalité de tous les peuples. Il est vrai que cette conviction est philosophiquement sujette à caution et que la prise de conscience de ses prolongements psycho-sociologiques projette une lumière insolite sur l'histoire de l'inhumanité.

Il n'en fut pas moins hasardeux, pour ne pas dire plus, de tenter de combattre cette croyance, ainsi d'ailleurs que toutes les autres, au moyen d'une doctrine qui, tout en se réclamant de la science, - ce en quoi elle participe du scientisme du XIX^e siècle - s'inscrivait en faux, à cause surtout de son caractère logico-déductif, contre la pertinence pour la connaissance sociale du modèle et des méthodes en vigueur dans les sciences naturelles et expérimentales. Étant admis un certain nombre de principes fondamentaux, toute la doctrine philosophique, politique et économique en découle ou prétend en découler avec une nécessité logique qui se réclame de la raison incontestable, donc de l'infailibilité. Le modèle d'activité intellectuelle invoqué et requis est celui du raisonnement mathématique. "La souveraineté de la raison incontestable n'a pas encore existé en ce qui regarde le domaine social; elle n'est reconnue que dans celui des mathématiques. Mais il n'y a pas là de motif suffisant pour nous empêcher de l'étudier." ¹

Cette forme logico-déductive du colinsisme, si elle en fait assurément l'originalité, est aussi très largement responsable de la non-réception du message. La nécessité quasi mathématique qui caractérise la doctrine agit comme une véritable contrainte intellectuelle. Acceptez-vous la proposition initiale ? Vous devez alors accepter les propositions subséquentes et vous le devez impérativement parce que la raison vous y accule. Or, il arrive que cette raison dénonce comme préjugés des croyances ou des attitudes qui procèdent, sinon du sens commun, du moins d'archétypes culturels de notre civilisation, tels le refus de la réincarnation et l'attachement viscéral à la propriété foncière privée, fût-ce sous la forme du rêve d'acquisition d'une habitation individuelle ou familiale. Ce qui paraît s'être passé en pareil cas c'est que les croyances ou attitudes ainsi mises en, cause ont réagi victorieusement en semant le doute quant aux principes premiers des raisonnements qui entraînaient leur condamnation. Bien des destinataires du message colinsien ont dû ainsi être amenés à récuser une méthode qui les aurait conduits à remettre en cause leur style de vie et dont ils ressentirent la rigueur comme menaçant de les piéger dans une doctrine psychologiquement inacceptable.

Le second facteur qui nous paraît responsable de l'échec du colinsisme est son apparente exclusion de l'affectivité ou plus exactement son inaptitude à la mobiliser contre un ennemi bien déterminé. C'est Agathon De Potter qui est le principal artisan de la présentation du socialisme rationnel sous la forme d'un

¹ Agathon De Potter, *L'économie sociale*, cité in I. Rens, *Anthologie socialiste colinsienne*, op. cit., p. 188.

enchaînement de théorèmes exempt de tout sentiment. La cause doit en être recherchée surtout dans le milieu de grands bourgeois libres-penseurs et anticléricaux qui fut le sien et qui devait l'inciter à accentuer l'intellectualisme colinsien. Mais, chez lui non plus, cette présentation ne doit pas faire illusion. Comme le platonisme, avec lequel il a de secrètes affinités, le colinsisme peut faire l'objet d'une lecture purement rationaliste ou bien d'une interprétation quasi mystique. Nous avons expliqué ailleurs pourquoi les colinsiens furent, dans une époque de matérialisme triomphant, les tenants d'une religion de la transcendance qui éleva la plus radicale des contestations par amour de Dieu, identifié à l'Éternelle Justice.¹

C'est toutefois, nous semble-t-il, moins en raison de soit radicalisme ou de sa prétendue sécheresse de sentiments qu'à cause de son incapacité à diriger l'agressivité avec une quelconque efficacité psycho-sociologique que l'École du socialisme rationnel connut l'échec. La classe bourgeoise, en effet, n'est pas susceptible d'y jouer le rôle d'exutoire qu'elle tient dans le marxisme car elle y apparaît comme moins responsable de l'oppression sociale du prolétariat ou des peuples colonisés que "l'ignorance sociale de la réalité du droit". Or, cette dernière se laisse difficilement personnaliser en ce sens que, si même les colinsiens ont fait montre de véhémence envers certains auteurs ou acteurs politiques, leur doctrine les portait à ne pas les détester tout à fait en application du vieil adage socratique que "nul n'est méchant volontairement". Dès lors, le maniement de la haine, si important en politique, leur était interdit.

Le troisième élément déterminant dans l'échec de l'École du socialisme rationnel nous paraît résider dans son physiocratie et son option en faveur d'unités de production de taille restreinte qui rendirent son enseignement économique apparemment archaïque et en tout cas difficilement compatible avec le développement économique issu de la révolution industrielle comme avec l'établissement, alors en bonne voie, de ce que Jacques Ellul désigne par l'expression de "système technicien".² Sans doute l'orthodoxie économique toujours dominante tant en Occident que dans les États qui se réclament du marxisme assimile-t-elle encore le sol au capital qui, socialisé ou non, est voué à une croissance illimitée.

Certes, la problématique écologique et l'approche novatrice du processus économique au travers notamment du deuxième principe de la thermodynamique illustrée par Nicholas Georgescu-Roegen opèrent, de nos jours, une manière de réhabilitation de la physiocratie.³ À la lumière de la crise mondiale de l'énergie de 1973 et de la crise des matières premières qui s'annonce, le sol apparaît de plus en plus comme un stock irremplaçable, car limité, de basse entropie et son revêtement végétal comme un capteur solaire naturel également irremplaçable et, bien sûr, inassimilable au capital. De même, à la lumière des mésaventures que nous valent et surtout que nous promettons la mégatechnologie et la bureaucratisation du monde, l'option colinsienne en faveur des petites entreprises s'affrontant dans une économie de

¹ I. Rens, Introduction au socialisme rationnel de Colins, op. cit., pp. 362, 363; 1. Rens, Anthologie socialiste colinsienne, op. cit., pp. 12, 13.

² Jacques Ellul, *Le système technicien*, Calmann-Lévy, Paris, 1977.

³ Nicholas Georgescu-Roegen, *The Entropy Law and the Economic Process*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1971, *passim*.

marché apparaît-elle à posteriori comme un projet social non dépourvu d'attraits.

Il n'en demeure pas moins que ces derniers ne furent pas perçus comme tels par les destinataires du message colinsien qui y virent seulement autant d'obstacles au “ progrès indéfini ” alors promis par toutes les doctrines en présence. Or, parmi ces destinataires, c'est-à-dire dans la mouvance du socialisme, l'antiprogressisme colinsien ne pouvait qu'être une tare.

Mais, si même cela n'avait pas été le cas, le primat éthique inhérent au socialisme rationnel était objectivement incompatible avec le primat de l'efficacité propre au système technicien. Par conséquent, celui-ci condamna celui-là à l'oubli d'où le colinsisme ne devait plus sortir.

En raison de sa métaphysique, le socialisme rationnel comportait donc certaines caractéristiques qui, agissant en synergie, lui ont interdit le seuil de l'acceptabilité sociale dont le franchissement eût seul rendu possible son accession au champ clos des idéologies en compétition. Sa grandeur fut d'être restée incommensurable avec elles.

Histoire d'un autre socialisme. L'école colinsienne 1840-1940 (1979)

Correspondance inédite

d'Agathon de Potter

[Retour à la table des matières](#)

Nous reproduisons ci-après toutes les lettres et cartes adressées par Agathon De Potter à Raymond Broca entre 1891 et 1902 qui ont été conservées par la Société des études colinsiennes. Celle-ci possède également dans ses archives les minutes de quelques-unes des lettres de Raymond Broca, notamment celle du 1er novembre 1898 à laquelle Agathon De Potter a répondu par ses lettres des 5 et 7 décembre 1898. Après mûres réflexions, nous avons décidé de ne pas publier ces minutes dactylographiées compte tenu du fait qu'Agathon De Potter explicite presque constamment les arguments de son correspondant en les réfutant. Leur controverse s'inscrivait dans la tentative « révisionniste » de Putsage et Seghers que nous avons retracée et dont on constatera comment elle fut en l'espèce résorbée dans l'orthodoxie colinsienne représentée par Agathon De Potter.

*
* *

Saint Josse ten Noode (Bruxelles), le 12 août 1891.

Monsieur,

Je viens bien tardivement répondre aux objections que vous avez formulées contre mon article sur la transformation de l'appropriation individuelle du sol, en appropriation collective, et je vous prie de m'en excuser. Mais j'étais occupé, lorsque j'ai reçu votre travail, à défendre le socialisme rationnel contre des attaques dirigées de divers côtés contre lui ; et cette discussion m'a pris beaucoup de temps. Enfin, me voici à votre disposition, et je vais examiner votre critique avec le plus grand soin.

Vous repoussez, d'une manière absolue, la première espèce d'anéantissement de la propriété individuelle (du sol) telle que je l'expose à ma page 4, et vous vous appuyez, à cet égard, sur les raisons suivantes :

A. - « L'aliénation du sol peut-elle être détruite avant que l'ignorance sociale sur la réalité du droit soit anéantie, si ce n'est : sous peine d'une effroyable anarchie nous ramenant à l'ignorance primitive ? » Colins.

- Je réponds à cela :

1° Que anéantissement de la propriété individuelle du sol ne signifie pas établissement de la propriété collective dudit sol ;

2° Que l'appropriation collective du sol ne peut exister réellement qu'après que l'ignorance sur la réalité du droit a elle-même disparu ;

3° Que l'anarchie effroyable dérivant de la pseudo-collectivité du sol, laquelle remplacerait la propriété individuelle foncière, ne s'établirait pas instantanément, mais se développerait assez lentement pour permettre aux premiers versements de mineurs instruits de centupler la force de l'autocrate.

Ainsi comprise, la citation de Colins ne prouve pas que ma première espèce d'anéantissement de la propriété individuelle foncière soit absurde. Passons dès lors à la seconde citation.

B. - « Il y a des possessions légales, qui peuvent néanmoins être jugées nuisibles à la chose publique : celles-là attendent avec raison une indemnité, mais encore faut-il les éteindre. » Siéyès.

- Je ne vois réellement pas en quoi cette proposition de Siéyès prouve que ma première espèce d'anéantissement de la propriété individuelle foncière soit absurde. Passons dès lors à une nouvelle citation de Colins que vous m'objectez.

C. - « Si le paupérisme matériel pouvait être anéanti, avant l'anéantissement du paupérisme moral, l'anarchie tuerait la vieille société, etc. » Colins.

- À quoi je réponds, d'abord ce que j'ai dit à propos de votre première épigraphe, ensuite... Mais Colins répond pour moi, dans les lignes qui précèdent la citation C.

Voyons maintenant une objection à vous, que vous formulez ainsi :

- « Donc, le cas où par excès de paupérisme l'anéantissement de la propriété foncière individuelle serait nécessaire, serait aussi le plus dangereux pour l'avenir social ; ou bien il faudrait que l'autocrate eût entre les mains les moyens nécessaires à empêcher trop rapidement l'extinction du paupérisme, extinction résultant nécessairement de l'appropriation collective de la totalité du sol. »

- Si l'autocrate n'avait pas les moyens nécessaires d'empêcher l'extinction trop rapide du paupérisme, ce serait un autocrate pour rire. Et d'ailleurs, je le répète : anéantissement de la propriété individuelle foncière ne signifie pas établissement de la propriété réellement collective du sol ; et tant que celle-ci n'est pas constituée, le paupérisme ne peut réellement disparaître en totalité.

Vous rapportez à ce propos, - pour corroborer votre assertion, - une phrase de moi qui ne fait que reproduire ce qu'a dit Colins, et que j'explique de la même manière que cette dernière.

En somme, je ne puis admettre la validité des raisons que vous donnez pour repousser comme absurde la première espèce de transition.

Passons au second point, et commençons d'abord par l'incidente que vous soulevez à propos de la *science unie à la force*, et de la valeur de cette expression.

Vous m'écrivez que je suis à cet égard en contradiction avec ce que dit Colins sur le 96e obstacle. Je ne vois pas cela. J'y vois seulement la prétention, - justifiée d'ailleurs, - qu'il est impossible, ou même quasi impossible, de faire percevoir la vérité aux *sommités sociales actuelles*. Mais il n'y est nullement démontré qu'il est impossible de faire accepter la vérité à des individualités qui, plus tard, peuvent devenir des *sommités sociales de l'avenir*.

La phrase de Colins que vous citez à ce propos paraît, en effet, indiquer qu'il est impossible de faire percevoir la vérité à n'importe qui, même aux seules *sommités sociales*, *avant* l'arrivée de l'autocrate. Mais il y a là une exagération manifeste, contredite d'ailleurs par l'extrait que voici :

- « La démonstration de la réalité de l'éternelle sanction indépendante de l'anthropomorphisme, étant découverte par un individu, il est impossible que cette sanction soit socialement intronisée, en dehors de cette circonstance, en

apparence miraculeuse, dont nous avons parlé (l'autocratie). Mais, à cause de l'indestructibilité de la presse, il est impossible aussi que cette découverte, une fois imprimée, soit anéantie. Alors cette découverte, dès qu'elle ne peut mourir, se propage : très lentement d'abord, et comme la goutte d'huile sur le papier ; ensuite d'autant plus rapidement que l'immoralité, résultant de l'absence de sanction éternelle même illusoire, et que le paupérisme résultant de l'absence de sanction éternelle réelle, font faire plus de progrès à l'anarchie. Dès ce moment, la force qui, jusqu'alors, avait exclusivement gouverné notre humanité, vient, peu à peu, s'unir à la science réelle, et de cette union naît, *nécessairement*, sur une partie quelconque du globe, une *autocratie* suffisamment forte : non pour éclairer la génération contemporaine, cela est impossible, mais pour s'emparer etc., etc. » (Colins, *Justice*, tome 1, pp. 13 et 14).

La Science unie à la force est donc bien le nombre possédant la Science.

Les deux citations que vous faites de Colins (de la page 502) ne prouvent pas davantage contre moi, car je n'ai jamais eu l'idée de faire admettre que ce n'était pas *un seul* qui devait diriger la transition.

À vrai dire, je ne vois pas bien ce qui, au fond, nous sépare sur ce point. Ne dites-vous pas que l'appui des sommités sociales sera utile, *même indispensable* à l'autocrate ? Or je le dis également.

Je vais pouvoir poursuivre votre lettre.

Vous regrettez que je n'ai pas tenu compte de la valeur mobilière qui tombera dans la caisse sociale et qui pourrait servir à indemniser les propriétaires fonciers que la société exproprierait. Je vous rappellerai à ce propos que, à la page 31, j'ai dit : Ajoutons enfin les rachats de terre que l'État peut opérer successivement à mesure que les ressources s'accroissent. Je vous ferai remarquer encore qu'ailleurs j'ai dit que je me bornais aux données sur lesquelles il est possible, jusqu'à un certain point encore, de tabler. Or, vous-même l'avouez, il est difficile sinon impossible de se procurer les chiffres exacts nécessaires aux calculs que vous me reprochez de n'avoir pas faits.

Vous passez ensuite à la critique du moyen supplémentaire que je propose, et qui consiste dans l'inaptitude à être propriétaire foncier, attribuée à tous ceux qui naîtraient un an après l'ouverture de la période de transition.

- « Il léserait, dites-vous les propriétaires fonciers tandis que les propriétaires mobiliers seraient épargnés. »

- Toute transformation sociale lèse toujours, au moins en apparence, ceux contre qui elle est faite. Et les propriétaires mobiliers seront lésés comme les autres, par des mesures dont je n'avais pas à parler, et que vous connaissez aussi bien que moi.

- « De plus, continuez-vous, ce ne serait pas une mesure d'ordre, car elle mécontenterait une grande partie de la population rurale. »

- Mais ne pas anéantir la propriété foncière individuelle serait encore moins une mesure d'ordre, puisqu'elle affecterait un nombre beaucoup plus considérable d'individus.

- « Elle porterait en même temps, dites-vous, atteinte à l'hérédité. »

- Comment cela ? Parce que l'on proscrirait de laisser sa terre à ceux qui n'existent pas encore ? Ne pas pouvoir tester en faveur des habitants de la Lune, cela porte-t-il atteinte à l'hérédité ? D'ailleurs, pensez-vous que les mineurs, sortis des établissements sociaux, connaissant donc la règle rationnelle des actions, consentiraient à posséder du sol en propre ?

J'ai omis, dites-vous, un point très important : c'est d'indiquer quelle serait la proportion de sol devenu collectif lors du premier versement de mineurs instruits dans la société des majeurs. Et vous commentez à ce propos une de mes propositions. Je vais en donner le sens exact qui, probablement par ma faute, n'a pas été bien saisi par vous. J'ai voulu dire : il convient que le sol entre à la collectivité suivant la même proportion que les mineurs instruits entrent dans la société des majeurs. Ainsi, lorsqu'il y a 1150, 1/20, 1/2 de la population, composé d'individus réellement instruits, il faut que au moins 1150, 1/20, 1/2 du sol soit devenu collectif. Or, le premier versement de mineurs, qui est de 611.000, est le 57^e de la population totale de la France. Il n'est pas exagéré d'admettre que si le sol entier peut cesser d'être aliéné en moins de 36 ans, au moins 1/57 sera dans le même cas au bout de 19 ans, lors du 1^{er} versement des mineurs.

Mais ce n'est pas 1157 du sol qui, à cette époque, serait devenu collectif ; ce serait probablement plus de la moitié. Il y a en effet 970.000 naissances annuellement en France ; donc au bout de 19 ans, on compte 18 1/2 millions d'individus environ dont les uns, morts, n'ont pu laisser à leurs héritiers du sol, puisqu'ils n'en avaient point, et dont les autres, les vivants, ne peuvent en posséder. Ce qui porte la quantité de sol *désaliéné* au bout de 19 ans à près de la moitié du sol total français, puisque 18 1/2 millions dépasse la moitié de la population totale française.

Je prévois une objection : une partie de ces 18 1/2 millions peuvent encore avoir leurs ascendants, et ceux-ci possèdent probablement du sol. Mais je n'ai pas de données suffisantes pour évaluer la quantité de ce sol.

En tous cas, il me semble évident que, sauf erreur ou omission de ma part, comme disent les banquiers, le premier versement de mineurs aurait largement de sol réellement collectif à sa disposition. D'où je conclus que, contrairement à votre assertion, il est possible de jeter, dans la propriété collective, la moitié du sol national pour le moment du 1^{er} versement des mineurs instruits, dans la société.

Il y a du bon dans ce que vous dites relativement à l'expropriation des propriétaires fonciers ; mais il est à regretter que vous n'ayez pas donné quelques chiffres permettant de juger de la praticabilité de votre moyen.

Je pense, Monsieur, avoir rencontré les diverses critiques que vous m'avez adressées au sujet de mon travail, et y avoir répondu d'une manière qui vous

satisfera. Il ne me reste plus qu'à vous assurer que je reste à votre disposition pour le cas où des éclaircissements nouveaux vous seraient encore nécessaires, et à vous prier d'agréer l'assurance de ma considération distinguée.

Agathon De Potter

*
* *

Bruxelles, le 19 juillet 1892.

Cher Monsieur,

M. Adolphe Seghers m'apprend en même temps que son journal *L'Ordre social* va bientôt paraître, et que vous en êtes l'administrateur secrétaire.

Je vous envoie les feuilles 4 à 8 incl. de *l'Économie sociale*. J'espère que les 4 premières feuilles sont bien arrivées. M. Seghers ne m'en a pas accusé réception dans sa lettre.

Le service de la *Philosophie de l'avenir* sera fait au journal. Je serais heureux de recevoir deux exemplaires de *L'Ordre social*, pour pouvoir en donner un en lecture aux personnes que j'estimerai être dans le cas de s'y intéresser, ou de s'y abonner.

Je ferai adresser au journal, à la demande de M. Seghers, quelques années de la *Philosophie de l'avenir*.

M. F. Brouez n'est pas actuellement à Bruxelles. Mais la *Société nouvelle* a des bureaux à Paris, 66, rue de la Rochefoucauld, où vous pourriez vous adresser pour savoir s'il accepterait l'échange.

Je vous ferai également parvenir prochainement les ouvrages de science sociale que demande M. Seghers pour la Bourse du travail.

Agréez je vous prie, cher Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Agathon De Potter

(Carte postale adressée à M. Broca
12, rue de la Grange-Batelière, Paris.)

Bruxelles, le 25 juillet 1892.

Cher Monsieur,

Je vous envoie les feuilles 9 à 12 inclus. de mon *Économie sociale*.

Si vous pouviez me faire avoir encore quelques exemplaires du prospectus de *L'Ordre social*, je pourrais en disposer en faveur de personnes qui s'intéressent aux questions sociales et en particulier au socialisme rationnel.

J'attends avec impatience l'apparition de votre premier numéro.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Agathon De Potter

*
* *

(*Carte postale.*)

Bruxelles, le 27 juillet 1892.

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu les 6 premiers exemplaires du prospectus de *L'Ordre social*, dont j'ai disposé au mieux de la propagande. Je n'ai pas encore reçu le second envoi. Il ne tardera probablement pas.

Envoyez-moi un certain nombre d'exemplaires du 1er numéro du journal ; j'en userai de même. Une douzaine me suffira. C'est un excellent moyen de publicité.

J'ai eu trop tard les renseignements relatifs au journal pour en parler dans le corps de la *Philosophie de l'avenir* ; mais je l'annonce sur la couverture.

Agréez, je vous prie, cher Monsieur, mes salutations empressées.

Agathon De Potter

*
* *

Bruxelles, le 30 juillet 1892.

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu le paquet des *Ordre social* ; je vous en remercie. J'en ai déjà commencé la distribution.

Voici quelques petites remarques, au sujet de ce premier No, dont je vous demande la liberté de vous faire part.

1. Il serait convenable, à mon avis, de compléter le sommaire par ces lignes :

Feuilleton : Économie sociale.

2. Il est commode pour le lecteur que les feuillets soient numérotés à l'aide d'un chiffre placé au-dessus du titre, dans l'angle à droite sous le filet. Les journaux le font presque tous pour leurs feuillets littéraires, au moins chez nous.

3. Il faudrait rectifier la *bibliothèque* de *Science sociale*, p. 4 du journal, qui est fautive. Copier à cet égard la page 3 de la couverture du No. de Juin de la *Philosophie de l'avenir*.

Ci-joint un petit articulet pour un des prochains numéros de *L'Ordre social*.

Bien à vous, cher Monsieur,

Agathon De Potter

*
* *

(*Carte postale.*)

Bruxelles, le 3 août 1892.

Cher Monsieur,

M. Borde m'apprend que M. Sébastien Faure, *prisonnier politique à Aix en Provence*, lui a écrit pour lui demander des ouvrages traitant de sciences sociales. Je lui ai envoyé en conséquence quelques publications, plus le 1er No de *L'Ordre social*. Je suis persuadé qu'il entrera dans les intentions de M.

Seghers d'adresser à M. Faure les Nos suivants de son journal, au moins ceux qui renfermeront mon étude sur la *Souveraineté*.

Vous avez dû recevoir jusqu'à la feuille 12 inclusivement de mon *Économie sociale*, et un articulet.

Bien à vous, cher Monsieur.

Agathon De Potter

*
* *

Bruxelles, le 7 août 1892.

Cher Monsieur,

M. Faure, à qui est parvenu le 1er numéro de *L'Ordre social* que je lui avais envoyé, recevra avec plaisir les numéros suivants, et étudiera sans parti pris, dit-il, le socialisme rationnel.

Je vous adresse les feuilles 13 et 14 de *l'Économie sociale*, plus un article de M. Flürscheim que celui-ci m'envoie avec prière de le traduire en français pour le faire paraître dans *L'Ordre social*. M. Flürscheim est un allemand, partisan de la nationalisation du sol, dont j'ai fait la connaissance au Congrès agraire de 1889, et avec qui j'ai rédigé la résolution qui a été votée à l'unanimité. Ses idées ne sont pas toujours orthodoxes, sur l'intérêt notamment, comme vous avez pu le voir par ma discussion avec lui dans un des précédents numéros de la *Philosophie de l'avenir*.

Je ne sais s'il entre dans la pensée de M. Seghers d'insérer des articles non entièrement conformes au socialisme rationnel. Il consent peut-être à le faire, à la condition de donner à la suite une réfutation des erreurs qui ont été émises. M. Seghers appréciera, après lecture de l'article que je vous envoie.

Voici, pour le cas où il voudrait correspondre avec M. Flürscheim, l'adresse de celui-ci :

M. Michaël Flürscheim, villa Kühn
Lugano-Castagnola (Suisse)

J'ai adressé les deux premiers numéros de *L'Ordre social* à divers journaux et personnes. Ceux qui désireront échanger et celles qui voudront s'abonner peuvent s'adresser au bureau du journal. Il suffira donc désormais de me faire parvenir seulement deux numéros.

Bien à vous, cher Monsieur. Agathon De Potter.

*
* *

(Carte postale.)

Godesberg, Hôtel Blinzler, le 19 août 1892.

Cher Monsieur,

Me voici ici pour quelques jours, puis, lundi ou mardi prochains, je vais à Köningswinter sur le Rhin, où vous pouvez adresser, le cas échéant et poste restante, les communications que vous auriez à me faire.

Envoyez-moi, je vous prie, en plus de mes deux Nos de *L'Ordre social* que je trouverai à Bruxelles, un numéro supplé

CORRESPONDANCE D'AGATHON DE POTTER 177

mentaire de celui de hier. Je tiens à rester au courant de ce que contient le journal.

Vous avez dû recevoir un articulet de moi, avec quelques feuilles de *l'Économie sociale*, que je vous ai envoyés de Bruxelles avant mon départ.

Bien à vous, cher Monsieur.

Agathon De Potter

*
* *

(Carte postale.)

Godesberg, le 21 août 1892.

Cher Monsieur,

Je vous ai adressé ce matin :

1° une feuille de *l'Économie sociale* ;

2° un article sur les rapports entre le travail et le capital ;

3° un article sur un discours de M. Poubelle.

Il conviendrait, je pense, de ne pas mettre ces deux articles dans le même numéro, car je ne suis pas certain de pouvoir vous en envoyer prochainement. Le premier à faire paraître serait, me semble-t-il, celui sur M. Poubelle, à cause de la presque actualité.

J'ai bien reçu le No 4 de *L'Ordre social*. Le prochain, s'il vous plaît, poste restante à Königswinter-am-Rhein.

M. Seghers est-il à Paris ? Je n'ai jamais reçu la lettre que, d'après vous, il devait m'écrire lors de son départ pour le Portugal, à propos de l'article Flürscheim.

Bien à vous, cher Monsieur.

Agathon De Potter

*
* *

(Carte postale.)

Bruxelles, le 28 septembre 1892.

Cher Monsieur,

M. Seghers m'avait prié, il y a quelques temps, de lui envoyer des ouvrages de socialisme rationnel qu'il avait l'intention de remettre à la *Bourse centrale du travail*, 3, rue du Château d'eau, à Paris.

Je viens de réunir, dans ce but, un certain nombre d'ouvrages de Colins et de moi. M. Manceaux, notre éditeur, veut bien se charger de vous les expédier. Vous les recevrez prochainement. Vous voudrez bien, n'est-ce pas, les faire prendre chez vous par ladite *Bourse du travail*.

En attendant, Monsieur, je vous prie de recevoir l'assurance de ma parfaite considération.

Agathon De Potter

P.-S. Je vous ai envoyé le 24 7 bre la feuille 19 de l'Ec. soc., et un articulet.

*
* *

(Carte postale.)

Bruxelles, le 30 septembre 1892.

Cher Monsieur,

Voulez-vous avoir l'obligeance d'envoyer un exemplaire du dernier No de *L'Ordre social* (No 10, du 29 7bre au 6 octobre), à l'adresse suivante :

M. J.W. Sullivan
rédacteur du *Twentieth Century*
19, Astor Place
U.S.A., *New York*

Je profite de l'occasion pour vous dire que je n'ai reçu, par erreur, qu'un seul exemplaire de ce même No 10. Je vous serais reconnaissant de m'en adresser un second, à la première occasion.

Bien à vous, cher Monsieur.

Agathon De Potter

*
* *

Bruxelles, le 21 février 1898.

Cher Monsieur Broca,

J'apprends avec plaisir votre retour à Paris, l'espoir que vous avez d'y pouvoir séjourner d'une manière suivie, et votre intention de publier un bulletin de socialisme rationnel.

Mais pensez-vous que l'instant soit bien favorable pour commencer une pareille situation ? Le public me semble, en France, trop préoccupé pour le moment, trop passionné, pour prêter la moindre attention à une œuvre de logique et de froide raison. Mais vous êtes mieux en situation que moi pour apprécier l'opportunisme de votre projet, et je me trompe peut-être.

Je ne puis pas vous promettre des communications régulières. J'ai mon travail habituel à la Revue, et, de plus, je donne aussi souvent que je le puis des articles au *Journal de Charleroi*, qui tire à un assez grand nombre d'exemplaires ; mais je ferai mon possible.

Je vais faire part aux amis de Belgique de votre projet, comme vous me le demandez. Je suis certain qu'ils en seront fort heureux.

Je vous serre cordialement la main.

Agathon De Potter

*
* *

Bruxelles, le 5 mars 1898.

Cher Monsieur Broca,

J'ai bien reçu votre premier numéro. Il se présente fort bien. et je lui souhaite longue vie.

J'ai quelques corrections à vous proposer pour votre prochain No. Il eût été trop long de vous les expliquer par lettre. Je les ai signalées sur mon exemplaire que je vous retourne orné de corrections indiquées typographiquement. Je vous prierai de bien vouloir m'en envoyer un nouvel exemplaire, pour mettre dans ma collection.

Veuillez aussi m'inscrire à la Rubrique Souscription pour fr. 50.00 que je vous adresserai prochainement.

Cordiales salutations.

Agathon De Potter

*
* *

Bruxelles, le 18 mars 1898.

Cher Monsieur Broca,

Je réponds à vos deux dernières lettres.

Il suffit que vous m'adressiez un exemplaire de votre publication, si vous vous chargez d'en envoyer aux amis de Belgique.

N'oubliez pas, dans votre distribution, M. Georges Renard, professeur à l'Université de Lausanne, et directeur (l'est-il encore ?) de la *Revue socialiste*.

Je crois que la brochure à laquelle vous faites allusion, et que vous désiriez avoir, est mon *Étude sur le monde physique*, qui a paru pour la première fois, en 1859, dans la *Revue trimestrielle* de Bruxelles, dont j'ai eu des tirés à part épuisés maintenant, et qui a été reproduite dans la *Philosophie de l'avenir*, livraison de juillet & août 1876. Cette fois, il n'a pas été fait de tirage à part. Impossible, donc, à mon grand regret, de vous satisfaire sur ce point.

Vous avez dû recevoir quelques Noie du *Journal de Charleroi*, dans lequel je fais paraître de temps à autre des articles. Je vous ai envoyé hier la fin d'une étude sur l'Économie politique. Elle sera entièrement reproduite dans le prochain numéro de la *Philosophie de l'avenir*.

Laissez mon *résumé de science sociale* à votre ami le médecin. Je vous en adresse un nouvel exemplaire.

Votre tout dévoué

Agathon De Potter

*
* *

*(Carte postale adressée à M. Broca
253, rue Saint-Denis, Paris.)*

Bruxelles, le 9 avril 1898.

Cher Monsieur Broca,

Bien reçu les exemplaires de votre No 2. Merci.

Je vois avec plaisir que les socialistes rationnels de Paris ont institué des réunions mensuelles. Si, comme je le pense, je vais à Paris dans le courant de cet été, je m'arrangerai de façon à m'y trouver le deuxième mardi du mois, afin de pouvoir vous rencontrer tous ensemble.

Salutations cordiales.

Agathon de Potter

*
* *

Bruxelles, le 18 avril 1898.

Cher Monsieur Broca,

Tenez-moi, je vous prie, au courant de ce qui sera décidé au sujet de mon *Étude sur le monde physique*. Je verrai alors ce que j'aurai à faire.

Je trouve comme vous que M. Bonnet a montré beaucoup de courage dans la discussion avec M. Poinot. Mais, si un cas semblable se présentait de

nouveau, et s'il me demandait mon avis à cet égard, je lui conseillerais d'attaquer son adversaire d'une toute autre façon, en lui disant, par exemple : Vous êtes catholique, vous prétendez que le salut social consiste dans le rétablissement du catholicisme comme autorité, etc., etc. Admettons-le un instant. Expliquez-moi maintenant comment il faut s'y prendre pour en arriver là. Pensez-vous pouvoir rétablir l'inquisition, que la religion catholique n'a pu empêcher de tomber ?

Je pense que la discussion ne durerait pas longtemps et que le contradicteur serait bientôt réduit à *quia*.

Je vous renvoie les définitions de M. Potron accompagnées d'une note.

Cordiales salutations.

Agathon De Potter

*
* *

Bruxelles, le 26 octobre 1898.

Cher Monsieur Broca,

Je viens de recevoir votre dernier No. J'ai lu très attentivement votre discussion contradictoire. Je la trouve en général très bien conduite. Mais vous permettrai (sic) certainement à un vieux socialiste rationnel, de présenter quelques observations à un jeune. Elles vous prouveront l'importance que j'attache à votre publication.

D'abord une petite critique typographique. Les tirets qui séparent certaines phrases, et qui devraient, me semble-t-il, indiquer chaque fois que l'on a affaire à un nouvel interlocuteur, réel ou supposé, ne me paraissent pas toujours bien placés. Voyez comme exemple les Nos marqués en rouge sur l'exemplaire que je vous renvoie. Il en résulte que l'on ne sait pas toujours bien quel est l'interlocuteur qui parle.

Maintenant, les critiques du fond. Remarquez que je vous les présente, tout en étant persuadé que vous en savez, là-dessus, autant que moi. Mais il faut compter avec vos lecteurs, qui ne demanderaient pas mieux, pour la plupart, de vous trouver en défaut ; et à cet effet il importe d'être aussi clair que possible, de ne prêter à aucune équivoque, et de ne jamais user du langage figuré qu'après avertissement ou quand il n'y a pas moyen de faire autrement. Et cela importe aussi afin de ne pas se mettre dans le cas de devoir plus tard se corriger, rectifier ce que l'on a dit, etc., etc.

Voyez *No 2 en rouge*. Le point commun à ceux qui raisonnent est, à proprement parler, la perception de l'existence, ou la proposition : *je me sens exister*. Dire que ce point commun est la sensibilité, c'est trop vague.

No 3. C'est cette définition qui a tant horripilé M. Putsage. Il est de beaucoup préférable de dire : *tout ce qui modifie le sentiment que nous avons de notre existence*. Car sentiment d'existence ayant, entre autres significations, celle de sensibilité, votre définition implique que la sensibilité pourrait être modifiée, ce qui est contradictoire à son essence, si elle est immatérielle.

No 4. Être éternel, ce n'est pas être libre, c'est pouvoir être libre *dans certaines circonstances*.

No 5. Observation très juste.

Vous voyez qu'il n'y a pas grand'chose, en somme, à relever dans votre discussion ; rien même dans votre seconde lettre.

Vous recevrez par le même courrier un mandat-poste de fr. 50 pour votre journal. Prière d'inscrire cette somme de la même manière que la première fois.

Je vous serre cordialement la main.

Agathon De Potter

*
* *

Bruxelles, le 5 décembre 1898.

Cher Monsieur Broca,

Je vais répondre à une partie de votre lettre, me réservant de traiter la question principale quand j'aurai plus de loisir.

1. Vous appuyez quelques-unes de vos assertions sur l'autorité du *Catéchisme social* de mon père. Notez que ce livre a été publié en 1850, c'est-à-dire *tout au début* de la conversion de mon père au socialisme rationnel, et que son langage était encore trop peu précis à cette époque. - Vous ne vous figurez peut-être pas combien il est difficile, avec notre langage et avec notre dictionnaire actuel, de s'exprimer clairement sans donner prise à des critiques.

2. En théorie, vous avez raison de mettre une distinction entre les socialistes rationnels complets et les soc. rat. incomplets ; et encore, à vrai dire, admettre l'organisation rationnelle de la propriété, sans accepter l'immatérialité des sensibilités, n'est guère logique, puisque la base de cette organisation est la distinction absolue entre l'homme et les choses, entre l'homme et le Capital. Mais passons. - En pratique, et pour le moment, la distinction que vous proposez de faire me semble inutile et même dangereuse. En effet, supposons la nécessité de cette distinction admise ; si c'est vous qui êtes chargé de l'examen des candidats au titre de socialistes rationnels, me voilà

blackboulé ; si c'est moi au contraire qui constitue le jury, c'est à votre tour d'être relégué. Et voilà notre groupe immédiatement dissous. Je fais allusion ici à votre lettre du 1er novembre, qui constate que nous ne sommes pas d'accord sur des points très importants.

J'estime que, pour *le moment*, il convient que nous admettions tous les hommes de bonne volonté, du moment qu'ils acceptent, soit le socialisme rationnel dans sa totalité, soit seulement la nécessité de rendre le sol collectif.

S'il fallait classer les personnes qui font partie de notre groupe, je crois qu'il serait plus facile, et sans danger, de le diviser en deux catégories : l'une renfermant ceux qui admettent la nécessité du lien religieux, l'autre, ceux qui ne l'admettent pas.

Donnez-moi, tout à votre aise, votre avis sur ce que je viens de vous exposer, et croyez-moi, cher Monsieur Broca, votre bien dévoué.

Agathon De Potter

*
* *

Bruxelles, le 7 décembre 1898.

Cher Monsieur Broca,

Voici ma réponse à votre lettre du 1er novembre, que vous m'avez envoyée seulement un mois après l'avoir écrite, ne voulant pas, et avec juste raison, me la faire parvenir sans avoir mûrement réfléchi.

Je laisse les points 1 & 2 sur lesquels nous sommes d'accord. Nous le sommes également, me semble-t-il, à l'égard du No 4. Remarquez cependant que la phrase : *Considéré dans le temps, un être éternel est un être uni à un organisme, c'est-à-dire capable de liberté dans certaines circonstances*, est logiquement incorrecte.

En effet :

1° Un être immatériel, par conséquent éternel, est, non pas seulement *capable* de liberté, mais *réellement* libre, du moment qu'il est *considéré comme existant dans le temps*. Car alors le verbe est développé, et la perception de l'existence existe ;

2° Un être, uni à un organisme, ne saurait en tous cas constituer un être éternel, puisque l'organisme ne l'est pas.

Mais vous avez compris et accepté mon observation. Passons donc au No 3.

Avant d'examiner la définition de matière telle que la donne Colins, recherchons ce que signifie *sentiment de l'existence*.

Cette expression a deux sens principaux. Elle signifie

1° *Connaissance de soi*. Quand un malade tombe en syncope, on dit qu'il a perdu connaissance, qu'il a perdu le sentiment ou la conscience de son existence. Il ne se sent plus exister.

2° Le *sentir*, la *sensibilité*, l'*Être capable*, en certaines circonstances, de se percevoir.

Ce sont là deux significations bien différentes, et quand on ne les distingue pas, on s'expose à ne pas être compris par le lecteur peu attentif. C'est ce qui est arrivé à Colins avec sa définition de la matière.

Il a dit : La matière est tout ce qui modifie le sentiment de l'existence.

Comment comprenait-il *sentiment de l'existence* ?

S'il entendait par là la conscience de son existence, comme je le pense, rien à objecter à sa définition.

Mais s'il voulait dire par là le sentir, la sensibilité, alors cette définition, prise au propre, est inexacte, absurde même, puisque, d'après lui, la sensibilité, en sa qualité d'Immatérielle, est *immodifiable*.

Je vous ai conseillé de dire : la *matière est tout ce qui modifie le sentiment que nous avons de notre existence*, précisément pour éviter toute confusion entre les deux sens de sentiment d'existence.

Dans la définition de la matière, perception de l'existence et sentiment de l'existence ont, pour moi, des valeurs identiques.

Je ne comprends pas bien pour quelle raison vous retournez contre moi, à ce propos, ce que j'avais dit à M. Putsage.

Venons-en maintenant à l'idée de modification, appliquée à la matière et à l'Immatérialité.

Jusqu'à présent, il semble qu'il s'agit uniquement entre nous d'une dispute de mots. Mais à partir de ce moment, cela change, et nous allons nous trouver dans le plus parfait désaccord.

Vous prétendez que la matière, au propre, n'est pas modifiable. J'avoue ne point comprendre un mot de la phrase par laquelle vous essayez d'expliquer votre étrange proposition, d'autant plus que vous y dites textuellement : que les *phénomènes matériels se modifient perpétuellement*.

Se modifier ou être modifié signifie se transformer, cesser d'être la même chose, changer. Changer sous quel rapport ? Sous celui des propriétés que

l'être modifiable présente : forme, couleur, poids, grandeur, etc., etc. Or, un être simple, indivisible, n'a pas de propriété. Comment est-il dès lors possible qu'il soit modifiable au propre ?

Vous avez lu peut-être un peu trop rapidement la pochade *Pierrot & Jacquot*. Quand Colins fait dire à Jacquot que *quelque chose c'est rien*, il est facile de comprendre qu'il n'a pas donné pour valeur à rien, zéro, mais uniquement *rien de réel*. Jacquot le dit, du reste, en toutes lettres. Relisez le passage en question attentivement, et vous serez convaincu.¹

Voyons ce que vous pensez à l'égard de l'expression *modifié*.

« Être modifié : ce ne peut être changer d'essence. » - C'est parfaitement vrai.

« C'est changer de mode, de manière d'être. » - Encore parfait.

Ainsi, être modifié, c'est changer de mode d'existence.

Vous ajoutez ensuite : « Pour changer de manière d'être, il faut être un être réel. »

Mais tout au contraire. Un être réel est un être un, simple, indivisible. Comment voulez-vous qu'il change d'état ? Son essence est de ne pouvoir changer, d'être toujours identique à lui-même. Le seul être susceptible de changer d'état, c'est l'être composé, divisible, matériel en un mot, ou apparent.

Écoutons les développements que vous donnez à votre thèse.

« Ressentir du bonheur, du malheur, percevoir, n'est-ce pas changer de mode, d'état, de manière d'être ? »

Non. Si les sensibilités sont immatérielles, c'est sentir le changement d'état ou de manière d'être de l'organisme. Je vous rappellerai à cet égard ce qu'écrivait Colins à mon père (26 fév. 45) :

« Pour parler strictement et *sans figure*, ce n'est point l'âme qui est modifiée, il n'y a que la matière qui puisse être modifiée, mais *l'âme, si elle existe comme immatérielle*, sent les modifications *qu'éprouve l'organisme* auquel elle est unie. »²

Ce passage est très remarquable, et je ne saurais trop vous engager à fixer sur lui toute votre attention.

Voilà, cher Monsieur Broca, les observations que vous me demandez. Examinez-les avec le plus grand soin, et tout à votre aise ; puis, dites-moi ce que vous en pensez. Je suis toujours à votre disposition si, comme cela est

¹ Cf. Colins, *L'économie politique, source des révolutions et des anarchies prétendues socialistes*, t. II, p. 314, Paris, 1857.

² Cf. à ce sujet I. Rens, *Introduction au socialisme rationnel de Colins*, op. cit., p. 337.

probable, nous ne sommes pas d'accord du premier coup. Mais j'aurais peut-être réussi, du moins, à vous faire douter.

Je joins à cette lettre un exemplaire du *Dictionnaire rationnel* de mon père. M. Mangin m'a dit que vous désiriez l'avoir.

Votre bien dévoué

Agathon De Potter

*
* *

Bruxelles, le 31 décembre 1898.

Cher Monsieur Broca,

Notre ami Borde vous a probablement écrit à propos des observations que je lui ai adressées au sujet de votre travail à insérer dans la *Philosophie de l'avenir*. Pour le cas où il ne l'aurait pas fait, je vous donne ici le résumé de mes deux lettres.

1° Je ne me retrouve pas facilement dans votre manuscrit ; et l'imprimeur s'y retrouverait moins bien encore.

2° La forme que vous avez imitée de Colins, et qui consiste à rejeter au bas de la page, en notes, vos réflexions, rebute fort le lecteur. C'est là une critique que j'ai entendu bien souvent émettre à propos de la forme des écrits de Colins.

3° Vous commencez votre 3ème lettre par la page 12. Celles qui devraient précéder arithmétiquement, en quoi consistent-elles ?

4° Il y a bien des phrases dont certains mots paraissent manquer.

5° Dans votre *Automatisme ou liberté* vous priez le lecteur de recourir aux Nos correspondants (il y en a 68) indiqués à la fin de la lettre. Or, je n'ai pas trouvé ces Nos auxquels vous renvoyez.

Notre avis à nous deux, M. Borde et moi, est d'insérer dans le No prochain *Automatisme ou liberté*. Ce travail peut être confié au compositeur. Mais il me faut les 68 Nos dont je viens de parler.

Quant au reste, je vais vous le renvoyer, pour que vous le mettiez en état d'être facilement compris par les compositeurs. N'oubliez pas qu'ici beaucoup d'entre eux savent à peine le français. Vous jugerez peut-être aussi, avec nous deux, qu'il conviendrait de disposer le tout sous forme dialoguée entre votre correspondant & vous, au lieu de rejeter vos réponses, observations et critiques, en notes au bas des pages.

Le reste serait inséré dans le No d'avril. Vous avez donc le temps devant vous pour opérer ce changement de forme.

Je reçois à l'instant une circulaire annonçant que *l'Étoile socialiste* interrompt, jusqu'à nouvel ordre, sa publication.

Je profite de la fin de l'année pour vous présenter, cher Monsieur Broca, mes vœux très sincères de bonheur et de bonne santé, et je me dis de nouveau votre tout dévoué.

Agathon De Potter

P.S. J'ai envoyé le *monde physique* à MM. Bonnet, Boy, Delaporte, Potron, Seghers, et à vous. Je ne connais pas les adresses des autres personnes avec lesquelles j'ai dîné *logocratiquement* à Paris. Pourriez-vous me les indiquer ? AP

*
* *

Bruxelles, le 5 janvier 1899.

Cher Monsieur Broca,

Je pense avoir enfin compris l'agencement de votre manuscrit, que je vous ai renvoyé hier. Ce qui m'avait induit en erreur, c'est l'ordre dans lequel je l'avais reçu ; vous auriez évité cela en ne donnant qu'une pagination unique, au lieu de trois différentes, et mieux encore, en donnant des explications suffisantes en marge.

Votre travail consiste donc dans *Automatisme ou liberté* que vous coupez par les notes de 1 à 68 ; lesquelles notes sont, à leur tour, interrompues par d'autres notes.

Si toutes ces notes, primaires et secondaires, étaient rejetées au bas des pages, la chose deviendrait presque illisible et rebuterait certainement le lecteur. J'estime qu'il conviendrait de donner une meilleure disposition à cet ensemble.

Je comprends maintenant pourquoi vous êtes d'avis que le tout doit paraître ensemble.

Je vais vous faire expédier par Manceaux quelques exemplaires du *monde physique*. Je vous demanderais seulement de vous entendre avec MM. Bonnet et Seghers afin que la même personne n'en reçoive pas plusieurs exemplaires. Tenez note que j'en ai envoyé à MM. Potron, Bonnet, Seghers, Wilbois, Delaporte, Boy, Monségur, et au Musée Social.

Merci pour vos vœux que je sais être sincères. Veuillez je vous prie, cher Monsieur Broca, recevoir ceux que je forme pour vous, et agréer mes cordiales salutations.

Agathon De Potter

*
* *

Bruxelles, le 11 février 1899.

Cher Monsieur Broca,

Quand on crée un mot pour exprimer une idée, dans quelque domaine que ce soit, ce mot a son sens propre. Quand on se sert ensuite de ce mot pour exprimer une idée plus ou moins analogue à la première, ou même appartenant à un autre domaine, on lui attribue alors un sens plus étendu que le sens primitif, c'est-à-dire qu'on lui donne un sens figuré.

Exemples :

Aimer signifie : se sentir attiré vers... Tel est le sens propre du mot, qui a été créé pour exprimer cette idée, et qui appartient au monde moral.

Mais si on dit qu'un des pôles d'un barreau magnétique, librement suspendu, aime à se diriger vers le nord, alors *aimer* est pris au figuré, pour ceux qui savent que le barreau aimanté ne jouit pas de la perception de l'existence.

Voilà pour un mot dont le sens propre appartient au monde moral, au domaine des êtres réels, des êtres sensibles. Voici maintenant pour un mot qui, pris au propre, se rapporte au domaine matériel.

Passer signifie : aller d'un endroit à un autre. Tel est son sens propre, qui appartient au monde physique. Une pierre qui n'est pas soutenue tombe, ou passe d'un point à un autre.

Mais quand on dit que l'âme, après la mort, passe dans un autre organisme, l'expression *passé* est alors prise au figuré.

J'apprends avec bien du plaisir que nous pouvons espérer vous voir prochainement, un jour ou l'autre. Mais si vous avez encore quelque chose à objecter relativement aux sens propre et figuré, n'oubliez pas que rien ne vaut une explication *par écrit*.

Avez-vous lu sur cette question du propre et du figuré les pages 487 et 488 du tome III de la *Justice dans la Science*, etc., de Colins. Je vous les recommande très instamment.

Maintenant, les affaires.

Le prix de ma brochure est de fr. 1.25.

Je vais m'occuper de vous faire faire un envoi des livres que vous demandez. Je ne pourrai y joindre :

Ni la *Révolution prédite*, qui est épuisée ;

Ni les 4e volumes de *l'Économie politique* que je n'ai pas. M. Potron sait ce qui en est ;

Ni les 5 premiers volumes de la *Science sociale* que je possède pas non plus (sic). Il faudrait les demander, soit à M. Mangin, soit à M. Brouez qui, je crois, en possède encore. Je crains bien qu'il n'y ait plus d'exemplaires complets ;

Ni les 6 exemplaires demandés de la *Logique*. Je vous envoie le dernier que je possède. Placez-le à bon escient.

Mais vous savez, n'est-ce pas, que tous les ouvrages de Colins peuvent être consultés dans quelques bibliothèques de Paris, et notamment au *Musée social*, où se trouvent aussi les miens.

Je vois dans une de vos 2 lettres que votre santé s'est améliorée. Vous avez donc été indisposé ? Ce n'était pas grave, j'espère.

Comme vous me demandez que je vous envoie un exemplaire de *l'Économie sociale* le plus tôt possible, je vous l'adresse aujourd'hui même.

Salutations cordiales.

Agathon De Potter

*
* *

Bruxelles, le 25 février 1899.

Cher Monsieur

Une observation préliminaire.

Quand je vous ai dit que le sens propre d'un mot est celui pour lequel il a été créé, et le sens figuré, celui qu'il peut acquérir en l'appliquant par extension aux faits d'un autre ordre, j'ai exposé la chose théoriquement. Mais combien la mise en pratique en est difficile, sinon le plus souvent impossible !

Le sens propre d'un mot est son sens naturel et primitif, par opposition à son sens figuré, a dit Littré. Pour connaître véritablement le sens propre d'un mot, il faudrait donc remonter à l'origine de la langue dont ce mot fait partie. Il y a même, si je ne me trompe, des mots qui ont passé du sens propre au sens figuré, et *vice versa*, dans le cours des siècles.

L'essentiel, c'est de bien préciser, quand on parle ou que l'on écrit, le sens propre que l'on attribue *actuellement* aux mots dont on se sert.

Je vous dis ceci à cause du mot *passer* que j'ai choisi dans ma lettre précédente (choix peu heureux, je l'avoue) comme appartenant en propre au domaine physique. J'ignore complètement, en effet, à quelle occasion ce mot a été créé primitivement.

Les mots sont nos esclaves. Sachons nous en bien servir en leur donnant le sens que nous voulons, ce que nous pouvons toujours faire, à condition de nous y tenir et d'en prévenir le lecteur.

Maintenant je réponds à votre lettre.

Remarquez que *passer*, dans le sens d'aller d'un endroit dans un autre, n'est pas un verbe *actif*, mais *neutre*. Passer n'est actif que dans son autre sens, comme dans la phrase : passez-moi la casse, et je vous passerai le séné.

Cela n'empêche pas que quand le *passage* est considéré comme une action, il est pris au figuré quand l'être qui passe n'est pas libre ; et au propre quand cette action est volontaire.

Je crois inutile de revenir sur la définition de la matière donnée par Colins. Il est par trop évident que, après avoir dit : l'immatérialité ne peut être modifiée, il n'a pu employer le terme *modifier* qu'au figuré, en l'appliquant à la sensibilité supposée ou démontrée immatérielle.

Et maintenant quelques mots au sujet de ce que vous dites à propos de modifier.

Modifier, verbe actif, indiquant une action sur..., est pris au propre quand le sujet du verbe est un être libre, et au figuré quand son sujet est un être ne jouissant pas de la liberté.

Modifier réellement, ou apparemment, que signifie cela ? Quand l'homme laboure un champ, il faut le considérer comme un agent modificateur au propre. Est-ce que le champ en question n'est modifié qu'en apparence ? Je ne comprends ni le sens, ni la portée de votre thèse.

Côté affaires :

Gardez pour vous un exemplaire des tomes V et VI de l'Économie politique de Colins. Et, au fur et à mesure que vous placerez quelques-uns des volumes que je vous ai envoyés, versez-en le produit dans la caisse de la *Régénération*, à valoir sur ma souscription.

J'ai lu les deux lettres de Wilde. C'est à peu près ce qu'il m'a écrit également. Néanmoins, je vous demande de pouvoir les conserver quelque temps ; elles peuvent m'être utiles dans ma discussion avec lui. M. Jean Dewilde (sic) me semble avoir beaucoup de bonne volonté et de bonne foi.

Sentiments cordiaux.

Agathon De Potter.

*
* *

(Carte postale.)

Bruxelles, le 4 mars 1899.

Cher Monsieur Broca,

J'ai lu et relu l'article A. de M., inséré dans le dernier No. de la *Régénération*. Je me doutais bien que votre correspondant était l'ami Monségur. J'en ai été sûr quand j'ai reçu une lettre de lui, dans laquelle il se déclarait l'auteur de l'article.

Je suis loin de partager, - et vous aussi, je pense, - toutes les idées émises par lui. J'ai fait une réponse que je vous enverrai aussitôt copiée, pour le prochain No. de votre journal. Je vous prie donc de m'y réserver une place, si cela vous convient.

Sentiments dévoués.

Agathon De Potter

*
* *

Saint Josse ten Noode (Bruxelles), le 13 Avril 1901.

Cher Monsieur Broca,

Penser convertir à nos idées les électeurs qui ne savent pas ce qu'est la nationalisation du sol, par des affiches, des conférences et des *tracts* comme on dit en Angleterre, et tout cela dans le court espace de temps qui vous sépare des élections, me semble une utopie poussée à la Nième puissance. Mais, franchement je croyais vos électeurs plus avancés que cela, et je crois que la

situation est bien différente ici. Enfin, l'essentiel est de faire discuter votre candidature et les idées que vous personnifiez par la presse périodique.

Vous me demandez d'examiner attentivement le compte que renferme votre lettre. Je ne suis pas compétent à cet égard, ne connaissant pas les prix à Paris. Une simple observation cependant.

Je ne saisis pas bien l'utilité du poste : *bulletin d'adhésion à la ligue*. Est-ce pour connaître les noms et adresses des adhérents ? C'est peu intéressant. Et si c'est seulement pour savoir leur nombre, celui des votants en votre faveur le ferait suffisamment connaître, me semble-t-il. Si je ne me trompe, il y aurait là une économie possible de 544 fr.

Il vous faut, dites-vous, 2211 fr. Nous en avons recueilli en Belgique 1275 fr. Si M. Borde a pu obtenir de son côté 936 fr., ce qu'il doit savoir mieux que moi, vous « pouvez aller ». Si non, « attendez ». C'est donc à lui à vous faire connaître définitivement le mot d'ordre. Je lui ai appris il y a quelques jours le résultat de la souscription en Belgique. Quant à celui de la souscription française, je l'ignore. Et voilà pourquoi j'ai dû vous télégraphier hier : *attendez*, et non *pouvez aller*.

Une autre fois, il s'agira de se mettre en route plus tôt.

Rien ne sert de courir, il faut partir à temps.

Votre tout dévoué.

Agathon De Potter

*
* *

Saint Josse ten Noode (Bruxelles), le 1er avril 1902.

Cher Monsieur Broca,

Je reçois à l'instant communication de votre lettre du 28 mars à l'ami Borde.

Celui-ci m'apprend que vous maintenez ou non votre candidature, selon ce que nous déciderons ici financièrement parlant. Ce qui est peu clair, car, entre décider l'ouverture d'une souscription, et obtenir la somme demandée, il y a de la marge.

J'écris à Madame Brouez pour nous entendre relativement à l'ouverture d'une souscription pour couvrir les frais que votre candidature nécessite.

En théorie, vous maintenez donc votre candidature.

Mais si cette souscription ne donne pas la somme nécessaire ? Pour en connaître le résultat, il faudra, remarquez-le bien, au moins une dizaine de jours.

En attendant, impossible de donner le bon à tirer de la première feuille de notre No. d'avril, puisque votre candidature y est affirmée ; impossible à moins de supprimer ce passage, ce que je ne veux pas faire sans votre approbation.

J'attends donc de vous une réponse à cet égard, par retour du courrier.

Votre tout dévoué.

Agathon De Potter

*
* *

Bruxelles, le 4 Avril 1902.

Cher Monsieur Broca,

Vous trouvez que le manifeste n'est pas suffisamment explicite, puisque il passe sous silence les moyens de nationaliser le sol, et qu'il sera en partie incompréhensible pour certains électeurs.

Je ne suis pas d'accord avec vous quant au premier point. Il n'est question, en ce moment, que d'affirmer la nécessité de nationaliser le sol, et de réunir le plus grand nombre d'adhérents sur ce point. C'est plus tard seulement, quand cette nécessité sera reconnue et acceptée, qu'on pourra utilement nous demander : comment cette nationalisation peut-elle s'opérer ? A quoi bon parler du comment d'une action, tant que l'on n'est pas d'accord sur la nécessité de cette action ? Chaque chose en son temps. Puis, quoi que vous en disiez, les avantages de la nationalisation sont indiqués dans le manifeste, puisqu'il y est dit qu'elle a pour effet l'anéantissement de la domination du Capital.

Quant au second point, vous avez raison partiellement ; mais il est impossible de donner, dans un manifeste, un cours complet d'économie sociale. D'ailleurs, il est trop tard pour remanier cette pièce. Il est fâcheux que l'on ne se soit pas occupé plus tôt de cette question ; on aurait eu le temps de l'élucider plus à fond et de se mettre d'accord sur tous les points.

La souscription est ouverte à Mons. Je pense que M. Borde s'en occupe de son côté, pour la France.

Sur ce, je souhaite que votre candidature ait pour résultat une discussion sérieuse de la thèse que nous défendons, et je vous serre cordialement la main.

Agathon De Potter

*
* *

(Carte postale.)

Bruxelles, le 10 Avril 1902.

Cher Monsieur Broca,

Nous avons obtenu, en Belgique, 1225 francs, auxquels on pourra joindre encore quelques petites sommes, selon toutes apparences.

Et en France, savez-vous quel résultat a été obtenu, jusqu'à ce jour ?

Le No. d'avril est fort en retard, cette fois. Mais, en raison des circonstances, je n'ai pu donner le bon à tirer que le 6.

Quand ce sera nécessaire, vous voudrez bien me dire où il faudra envoyer l'Argent.

Votre tout dévoué.

Agathon De Potter

*
* *

Histoire d'un autre socialisme. L'école colinsienne 1840-1940 (1979)

Index nominatif

[Retour à la table des matières](#)

A

ADLER, A.
ADRIEN, G. H.
ALEXANDRE, LA.
ALHAIZA, A.
ALVAREZ Y ALVAREZ, R.
ANDRÉ, F.
ANTILLÓN, E. DE
ARRIGHI, duc de Padoue
ARTUS, V.
AUBIN DE TAHYRE
AUGUSTIN, SAINT
AURIANT

B

BABEL
BAKOUNINE
BARRÈS, M.
BAUDRY
BAZARD B
EBEL, A.
BELLOC, L.
BERGER, O.

BERNARD
BERNSTEIN, E.
BERTRAND, L.
BISMARCK
BLANC, L.
BLOT, A.
BONALD
BONAPARTE, Joseph
BONHOMME, Jacques
BONHOMME, Jérémie
BONNET, H.
BONNET, Mme
BONTEMPS BORDE, F.
BOSC
BOSSAUT
BOURLARD
BOURLARD, J.
BOY, A.
BRAVO, L.
BRÉLAZ, M.
BRIAND.
BROCA, R.
BROUEZ, F.
BROUEZ, J.
BROUEZ, Mme.
BROUEZ, P.

BUFQUIN DES ESSARTS.

C

CABELLO VILLALOBOS, S.
CABET
CAMPUZANO OÑATE, C.
CAPPELLE, A.
CASTRO, L.
CASTRO, M.-T.
CAUNEILLE
CHABERT, P.
CHARLES X.
CHARLIER, E.
CHATTERJI
CHEVALLIER, J.-J.
CHRISTINE de SUÈDE
CIENFUEGOS, A.
CLAUSIUS
CLEMENCEAU
COBDEN
COLIJNS DE HAM
COLINS, C.
COLINS DE HAM, J.-G., DE.
COLINS, M.-B.-C.-M.
COLINS, M.-C.
COLLINS Y SAN JORGE, C.
COMTE, A.
CONDILLAC
CONDORCET
CONSIDÉRANT, N.
CONSIDÉRANT, V.
COUILLAUD
CUVELLIEZ, N.

D

DAMASCHKE, A.
DANDOIS, B.
DARIEN, G.
DAUDET, L.
DAUMAS
DEBOUCHE, H.-J.
DEGÉRANDO
GREEF, G., DE.
DELAPORTE, J.
DELATTRE, R.
DELESCLUZE, C.
DELIAS, G.
DELIENS, P.
DELMAS, P.
DELORT

DELREZ, J.
DEMOOR-SIREJACOB.
DENIS, H.
DE PAEPE, C.
DE POTTER, A.
DE POTTER, L.
DESCHAMPS
DESCARTES
DESCHAMPS
DESCHANEL, E.
DESTREM, H.
DETICHE, H.
DEVILLE
DEVILLERS, A.
DEWILDE, J.
DOSTOIEVSKI
DREYFUS
DROZ, J.
DRUMONT, E.
DUCOUSSO
DUNANT, H.
DUNOIS, A.
DUPANLOUP
DUPUY, P.

E

EDISON
EEKHOUD, G.
ELLUL, J.
ELSKAMP, M.
ENFANTIN
ENGELS
ER
EXELMANS

F

FAUGER
FAURE, S.
FERRER, F.
FEUERBACH
FINET, T.
FLAMMARION, C.
FLÜRSCHHEIM, M.
FOULD
FOURIER
FOURNIÈRE, E.
FRANCOTTE
FREUD, S.
FUMET

G

GAILLARD, F.
GALILÉE
GAMBETTA
GAUCHEZ, M.
GAZAGNE, F.
GEORGE, H.
GEORGESCOU-ROEGEN, N.
GIBBS
GIRARDIN, E., DE.
GODEAU, P.
GOETHE
GORKI
GOUJON, G.
GRANJEON, C.
GUESDE, J.
GUILLEAUME, C.
GUILLEAUME, F.
GUIUZART, M.
GUIZOT
GUTZEIT, P.

H

HADALY
HAECKEL
HAMON, A. H.
HARDY, J.
HAUPTMANN, G.
HEINERSCHIEDT
HEMMEL
HENNEQUIN
HERTZ
HUGENTOBLE, A.
HUGO, V.
HYDER, J.

J

JACQUOT
JANCLAES, H.
JANNIN
JANVION
JAURÈS, J.
JÉSUS
JOULE
JOVIGNOT, S.

K

KAMPF

KELVIN
KERSTEN, R.
KOVALEVSKI, M.
KROPOTKINE
KRUGER

L

LAFARGUE
LAFONTAINE, H.
LAFOSSE, J.-H.
LAFOSSE, V.-H.
LAISANT
LALLEMAND, C.
LALLEMAND, H.
LAMENNAIS
LARA, A.
LAROMIGUIÈRE, P.
LAVELEYE, E.
LE CLÈRE
LE DANTEC, F.
LEDUC, R.
LEFRANC, G.
LEGAVRE, L.
LEJEUNE
LEMAITRE, J.
LEMONNIER, C.
LÉNINE
LEOPOLD II
LE PLAY, F.
LEROUX
LEURS, A.
LIEBKNECHT, W.
LITTRÉ
LOIN, A.
Louis XVIII
LUTHER, M.

M

MACHIAVEL
MAETERLINCK, M.
MAGIS
MAISTRE, J., DE.
MAITRON, J.
MALENGREAU, M.
MALON, B.
MALOTEAU, A.-E.-J. DE.
MAMMERICKX, M.
MAN, H., DE.
MANCEAUX, H.

MANGIN, A.
MANGIN, J.
MARCELLUS
MARDRAND, V.
MARIE-THERÈSE
MARRON
MARTEL, J.
MARTIN, J.
MARTINEAU, J.
MARX, K.
MARXISME
MASQUARD, E., DE.
MASSON, H.
MATHIEU, A.
MATHIEU, E.
MAURRAS, C.
MAXWELL
MAHEUX, F.
MEINERT, A.
MENDER, A.
MENNIG, B.
METTERNICH
MEYER
MEYNAUD, J.
MIGLIORETTI, E.
MONNOM
MONSÉGUR
MOREAU, H.
MORES
MORVAL, J.
MOURRE
MULLER, I.
MULTATULI

N

NAPOLÉON 1er
NAPOLÉON
NAQUET, A.
NAUTET, F.
NICOLAS II
NIETZSCHE
NIEUWENHUIS, D.
NOBEL
NOËL, A.
NOËL, J.

O

OSSIPOW, W.

P

PASSELECQ, A.
PASTEUR
PECQUEUR
PELISSIER, M.
PELLETIER
PENKALA, A.
PENKALA, S.
PENKALA, W.
PICARD
PIERROT
PIGNON, E.
PIRONNET, P.
PLATON
PLEKHANOFF
POINSOT
POTRON, G.
POUBELLE
POULIN, P.
PRIEUR
PRIGOGINE
PRINCE, A.
PRINCEMPS, A.
PROUDHON, P.-J.
PUTSAGE, J.

Q

QUINONES, U. R.

R

RAFFIN-THIOLARD
RANSON
RECLUS, Élie
RECLUS, Élisée
REIBEL
RENAN, E.
RENARD, G.
RENS, I.
RICARD
RICOT, A.-J.
RICORT, A.-J.
RICOURT, A.-J.
RIGAU
RIVIÈRE, M.
RODENBACH, G.
ROSMER, A.
ROTHENFLUE
ROUSSEAU, J.-J.
ROUSSELLE, C.
ROUSSILLE, A.

RUBEL, M.

S

SADE
SAGRA, R., DE LA.
SAINT-GEORGES, M.-L., DE.
SAINT-HILAIRE, E. G.
SAINT-SIMON
SAINT-YVES D'ALVEYDRE
SAIVE, G.
SAIVE, S.
SARI
SCHAEFFLE, A.
SCHIJS, F.
SEGHERS, A.
SIÉYÈS
SILBERLING, E.
SIMON, E.
SIMONNARD, E.
SIREJACOB, G.
SOMBART, W.
SORGE
SOUBEYRAN, E.
STACKELBERG, F.
SULLIVAN, J. W.

T

TCHERNITCHEVSKI
THIERS, A.
THOMAS, SAINT
THOMAS, A.
THOMSON, W.
TRUROT
TOLSTOI
TOUBEAU, A.-M.
TOUBEAU, M.
TOUPY, J.
TROMENEC

TROTSKY
TUFFÉRY, M.

V

VAILLANT
VALLE, E.
VANDERMEERE
VAN DER SMISSEN
VANDERVELDE, E.
VAN HASSEL
VAN LERBERGHE, C.
VASSILIEFF
VERHAEREN, E.
VERNE, J.
VERRIER
VERVAECK, S.
VIBERT, P.
VIDAL
VIGNON
VOLDERS, J.

W

WHITLEY, J.-H.
WILBOIS
WILDE
WILLEMS, C.
WILSON

Y

YVART, J.-A.-V.

Z

ZARATE, J.
ZOLA, E.